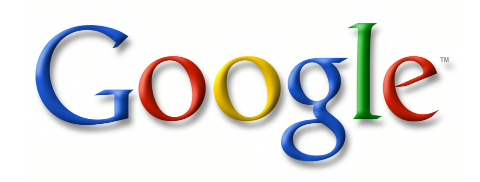
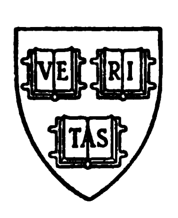






L'Heptaméron

DES NOUVELLES

DE

LA ROYNE DE NAVARRE.

Il a été tiré de cet ouvrage :

70 exemplaires sur papier Whatman.
60 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.



L'Heptaméron DES NOUVELLES

DE MARGUERITE D'ANGOULESME

ROYNE DE NAVARRE

Texte des Manuscrits

AVEC NOTES, VARIANTES ET GLOSSAIRE

PAR FRÉDÉRIC DILLAYE

NOTICE PAR A. FRANCE

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX



LA REINE DE NAVARRE.

I



PÈRE avare enfant prodigue. Le règne de Louis XI avait été un temps de vie intéreſſée & meſquine. Mines bourgeoiſes de gens chiches, âpres, gabeurs, daubeurs, grivois, voilà les portraits d'alors. Ce ſont, ſous le menu vair & l'hermine ou en cotte de drap, des Patelins & des Archipatelins. Les fils aventureux de ces économes & prudentes perſonnes devaient ſemer dans de folles chevauchées les deniers paternels. Et à quelques-

uns d'entre eux il était réfervé de tout remuer, fciences, arts & religion.

Sous Louis XI, quelques feigneurs, fruits mûrs de la chevalerie, gens timides, fe faifaient, dans leur manoir, des loifirs de clercs & vivaient doucement au milieu de leurs livres. *In angello cum libello*. Tel Charles d'Angoulême, père de la princeffe Marguerite. Le comte Charles était du fang du bon duc Charles qui, prifonnier des Anglais, rima de douces ballades & des rondeaux grêles & fins comme les miniatures de Jehan Fouquet. Il était fils du prince Jean, qui traduifit en vers français ces diftiques barbares & fcolaftiques qu'il croyait venus de la Rome antique & compofés par Caton. Il copia de fa main le livre des *Confolations* de Boèce. Ce prince Jean était beau clerc. Charles, fon fils, afpirait comme lui « à la manne célefte de bonne doctrine [1] ». Il avait dans fon château de Cognac une riche librairie. Mais le temps « encore ténébreux » fentait « l'infé-

1. Rabelais, II, VIII.

licité & calamité des Goths, qui auoient mis à deſtruction toute bonne littérature [1] ». Le 11 avril 1492, ſa femme Louiſe mit au monde, à Angoulême, une fille du nom de Marguerite, qui, en latin, veut dire gemme ou pierrerie. Et Marguerite devait être, en effet, la perle des princeſſes. Le bon duc quitta ce monde ſublunaire à deux ans de là, & Marguerite fut élevée par ſa mère, cette belle, intelligente & terrible Louiſe de Savoie, qui aimait les poètes & ſe piquait de gai ſavoir. Femme âpre, avaricieuſe, inhumaine, qui, plus tard, ſe ſouilla de hontes & de crimes que ſa fille ſut ne jamais voir. Celui qui ne ſe creva pas les deux yeux par foi ou par amour, celui-là ne crut, n'aima jamais.

Marguerite grandit dans le château paternel. Là, dans quelque retrait fermé de boiſeries à ſculptures flamboyantes, elle ouvrait le coffre aux livres, en tirait un manuſcrit recouvert de brocart & liſait un chapitre de

1. Rabelais, *loc. cit.*

l'*Imitation*, un conte de la *Table-ronde*, un lambeau d'Ariſtote[1]. De toutes parts venaient à ſes jeunes oreilles les enchantements de l'Italie, découverte en l'an 1495 par le petit roi Charles VIII, le paradis terreſtre recouvré, ſans qu'un Dieu jaloux en gardât encore les fruits de ſcience & de volupté[2], les miracles de l'art & de la courtoiſie révélés aux gens de France.

Tous les eſprits de France étaient alors tournés vers cette terre lumineuſe; ils italianiſaient à l'envi leurs mœurs & leur langage.

1. Les manuſcrits d'Ariſtote, *De la Légende dorée*, de *l'Imitation*, des romans de *la Table-Ronde*, ſont dénombrés avec Dante parmi les biens-meubles du château du Cognac.

2. *Un paradis terreſtre*, c'eſt le cri des Français en Italie.

Charles VIII écrivait de Naples au duc de Bourbon, ſon beau-frère :

« Vous ne pourriez croire les beaulx iardins que i'ay en en ceſte ville, car, ſur ma foy, il ſemble qu'il n'y faille que Adam & Ève pour en faire *vng paradis terreſtre*, tant ils ſont beaulx & plains de toutes bonnes & ſingulières choſes, comme i'eſpère vous en compter dès que ie vous voye. Et auecques ce i'ay trouué en ce pays des meilleurs paintres, & auxdits vous enuoyerés pour faire auſſi beaulx planchiers qu'il eſt poſſible, & ne ſont les planchiers de Bauxe, de Lyon & d'autres lieux de France en rien approchans de

Marguerite lifait Pétrarque, qui charma plus tard fon frère François ; elle lifait Dante ; elle refpirait cette fleur de courtoifie qui parfume les fonnets de l'amant de Laure & qui brille encore dans les cercles les plus ténébreux & les plus tourmentés de l'enfer du Florentin. La voyez-vous penchée fur le vélin enluminé du livre & s'oubliant à fuivre, dans la cité dolente, les ombres enlacées de Paolo & de Francefca ?

Elle lit :

. . . Neffun maggior dolore
Che ricordarfi del tempo felice
Nella miferia . . .[1].

beaulté & richeffes ceux d'icy. Pourquoy ie m'en fourniray & les mèneray auecques moi pour en faire à Amboife. »

Briçonnet écrivait de Naples à la reine Anne de Bretagne : « Madame, ie vouldroye que vous euffiez veu cette ville & les belles chofes qui y font, car c'eft vng paradis terreftre. Le roy, de fa grâce m'a voulu tout monftrer à ma venue de Florence & dedans & dehors la ville ; & vous affeure que c'eft vne chofe incréable que la beaulté de ces lieux bien appropriez en toutes fortes de plaifances mondaines. Vous y auez efté fouhaitée par le roy. A cefte heure icy il n'eftime Amboyfe, ni lieu qu'il ait par delà. »

1. « Il n'eft plus grande douleur que fe recorder du temps heureux dans la mifère. »

Et elle garde empreints dans ſa mémoire ces vers dont elle éprouvera un jour l'amère vérité.

Mais elle était, au témoignage de tous ceux qui l'approchèrent, doucement enjouée, bienveillante, amie des gais propos & encline au rire, qui ne meſſayait pas à ſa robuſte beauté. Elle était belle, mais belle à grands traits, avec ces nobles lignes de viſage & cette longueur de nez qu'avait auſſi ſon frère [1].

1. Les portraits qu'on a d'elle nous la montrent comme je dis; François Ier lui reſſemblait beaucoup. Le crayon qui la repréſente aux environs de la cinquantaine, coiffée de la cape béarnaiſe, avec un épagneul ſur les genoux, eſt très-ferme & accuſe bien les traits; c'eſt un ouvrage dans la manière des Clouet. On y trouve le caractère de la tête, non le charme. Le charme, ou ce qui pour nous autres eſt le charme, ne comptait pas pour les peintres de cette école. Mais que Marguerite en eût, ce n'eſt pas douteux. Bonnivet, Marot, le connétable de Bourbon & tant d'autres, ſont meilleurs juges que nous à cet endroit. Il y a dans le jardin du Luxembourg, lieu illuſtre, une jolie ſtatue de la ſœur de François Ier. Je n'en parle que parce que tous ceux qui me liront l'ont vue. J'en ſais qui ont écrit des vers ſur le piédeſtal. Mais cette figure ne rappelle en rien notre grande & bonne Marguerite. Avec ſon petit nez au vent, c'eſt tout au plus Margot, la Margot de Henri IV, & encore une Margot rêvée par Alexandre Dumas.

Elle était dans l'aube de la vie, quand l'aube de la Renaiſſance ſe leva avec un incomparable éclat. « La lumière & dignité » étaient rendues aux lettres. Le monde était plein de « gens ſçauans, de précepteurs très doctes, de librairies très amples. Les femmes & filles aſpiroient à cette louange de bonne doctrine[1] ».

Marguerite eut pour précepteur Robert Hurault, archidiacre & abbé de Saint-Martin d'Autun. Le Canoſſe lui donna des leçons d'hébreu. L'hébreu était tenu alors pour la clef de la philoſophie. Les thèſes de Pic de la Mirandole ſur la Kabbale & le traité de Reuchlin *de Verbo mirifico* montraient en ces Juifs chaſſés d'Eſpagne, mépriſés, vexés, torturés dans toute la chrétienté, humbles, miſérables, immondes, les docteurs de toute ſcience. Marguerite prit au moins quelque idée de cette langue antique qui ſeule, diſaient les doctes, nommait le vrai nom de Dieu.

1. Rabelais, *loc. cit.*

Son enfance avait vu les premiers & groſſiers miracles de l'imprimerie : les pſaultiers & les romans en lettres de formes, lettres de ſommes, lettres de ſaint Pierre, tous caractères gothiques & allemands.

Dans ſa jeuneſſe, les belles éditions d'Alde Manuce, imprimées en lettres italiques, dites vénitiennes, multiplièrent les chefs-d'œuvre de l'antiquité. « Les impreſſions tant élégantes & correctes » étaient inventées en cet âge « par inſpiration diuine, comme à contrefil l'artillerie par ſuggeſtion diabolique[1] ». Les tréſors de ſcience & de poéſie, venus de cette éclatante Italie, furent répandus en France par les Eſtienne & les Vaſcoſan.

II

Elle avait dix-ſept ans, & ſon jeune frère François était fiancé depuis trois ans avec Claude de France, quand elle épouſa, pour

1. Rabelais, *loc. cit.*

des raiſons d'État, le duc d'Alençon, bon homme de guerre, cavalier déjà mûr & qui prenait la part des inventions du ſiècle plutôt dans la poudre à canon que dans l'imprimerie, nullement l'homme qu'il lui fallait.

Naturellement affectueuſe, elle avait la plus vive amitié pour ſon frère, devenu roi en 1515, ſous le nom de François Ier. Ce roi chevalier, de ſang chaud & de mince cervelle, bon compagnon, facile avec les ſiens, magnifique en public, étourdi, égoïſte, au demeurant le meilleur fils du monde, avait en retour, pour ſa ſœur, autant d'affection qu'en pouvait contenir ſon âme légère & ſenſuelle. Elle était ſa « mignonne »; il la tenait en haute eſtime, & jamais eſtime ne fut mieux placée. Marguerite, dont la grande bouche ſouriait ſi finement, la ſage & docte Marguerite, était de bon conſeil; elle était capable de mener à bien les plus difficiles entrepriſes. Son invincible douceur, ſa bienveillance aviſée faiſaient merveille dans les affaires.

« Son diſcours étoit tel, que les ambaſſadeurs qui parloient à elle en eſtoient grandement rauis, & en faiſoient de grands rapports à ceux de leur nation, à leur retour, dont ſur ce elle en ſoulageoit le roy ſon frère, car ils l'alloient touiours trouuer, après auoir fait leur principale ambaſſade; & bien ſouuent lorſqu'il auoit de grandes affaires, les remettoit à elle, en attendant la définition & totale réſolution. Elle les ſçauoit fort bien entretenir & contenter de beaux diſcours, comme elle y eſtoit fort opulente & fort habile à tirer les vers du nez d'eulx : d'ond le roi diſoit ſouuent qu'elle lui aſſiſtoit bien & le deſchargeoit beaucoup par l'induſtrie de ſon gentil eſprit & par doulceur [1] ».

Elle uſa de ſon crédit en faveur des poètes & des ſavants « qui aimoient les bonnes lettres & le Chriſt ». Pieuſe & inclinant au myſticiſme, mais curieuſe d'eſprit & droite de cœur, elle avait horreur des moines, de leurs mômeries, de leur ignorance & de

1. Brantôme.

leurs débauches. Le fin Érafme, qui raillait fi joliment la bêtife en robe de bure & qui en voulait aux moines comme aux plus foigneux gardiens de l'ignorance univerfelle, Érafme était fon auteur. En 1512, un très-favant homme, Guillaume Fabri ou Lefebvre d'Étaples, publia fes commentaires fur les Épîtres de faint Paul. Ce livre, où les Écritures étaient foumifes à un libre examen, devint le bréviaire de Marguerite, qui entra dans les voies de ces premiers réformateurs, gens favants & modeftes qu'on peut nommer les fcoliaftes de l'Écriture. Elle s'engagea elle-même dans une longue correfpondance avec l'évêque de Meaux, Briçonnet[1] & s'abandonna, fous l'influence de ce fubtil directeur, aux rêveries bizarres d'un myfticifme quintefcéncié. C'eft pour le coup qu'on peut dire avec Rabelais qu'elle eut l' « efprit abftraict, raui & exftatic ». Elle filait la parfaite[2] théologie; les fils des toiles d'araignée

1. De 1521 à 1524. Biblioth. nation., mm. ss., 337.
2. Rabelais, Dédicace du *Tiers Livre*.

& les fils de la Vierge ſont des câbles au prix du fil myſtique qu'elle tournait ſur le rouet ſpirituel qu'elle tenait de Briçonnet. Les plus robuſtes eſprits ont ſouvent de ces élans vers le ſubtil & l'inconnaiſſable[1].

Mais la doctrine de Briçonnet, à n'en prendre que le fonds, était le retour aux Écritures & la réformation de l'Égliſe. Briçonnet penſait, comme le vieux Le Febvre d'Étaples, que l'Évangile « n'étoit pas prêché purement, ſans mélange de traditions humaines ». Marguerite fut donc avancée par ce directeur dans le chemin de l'héréſie, qu'ils ne ſuivirent ni l'un ni l'autre juſqu'au bout.

Elle gagna le roi ſon frère au parti des réformés de la première heure, heure douce, claire & ſereine. Mais Luther brûla la bulle, & la tempête ſe leva (1520). Le temps des ſages comme Éraſme, des bons comme

1. Balzac, plus gras conteur à ſes heures que ne fut jamais notre princeſſe, eſt myſtique & incompréhenſible dans ſon *Lambert & ſa Séraphita*, comme Marguerite dans le *Lettres à Briçonnet*.

Marguerite était paſſé. Elle gardait pourtant l'eſpoir. En décembre 1521, elle écrivait à Briçonnet :

« Le roi & Madame [1] ſont plus que iamais affectionnés à la réformation de l'Égliſe & deliberés de donner à congnoiſtre que la verité de Dieu n'eſt point hereſie. »

A quoi Briçonnet répondit : « Le vray feu qui s'eſt logé longtems en voſtre cœur, en celui du Roy & de Madame, par graces ſi très grandes & abondantes que ie n'en cognois point de plus grandes, ie ne ſay ſi ce feu a point eſté couuert & aſſoupy. » A l'égard de la reine mère qui n'aimait que l'argent, & du roi qui n'aimait que les femmes, les inquiétudes de l'évêque étaient fondées. Mais ſi l'on veut ſavoir la vraie penſée de Louiſe de Savoie, qu'on liſe ſon journal : « L'an 1522, en décembre, mon fils & moi, par la grâce du Saint-Eſprit, commençons à congnoiſtre les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés, de toutes les couleurs,

1. Louiſe de Savoie, ſa mère.

defquels Dieu, par fa clémence & bonté infinie, nous veuille préferuer & deffendre, car, fi Iéfus-Chrift n'eft menteur, il n'eft point de plus dangereufe génération en toute nature humaine. »

Ce n'était pas apparemment pour gagner des indulgences que Louife de Savoie confignait ainfi fes penfées dans fon journal.

Mais François Ier fe jeta avec une parfaite étourderie dans les guerres d'Italie. On fait comment il fut pris dans la folle journée de Pavie. Le duc d'Alençon fe montra inepte dans cette bataille : ce fut fon dernier coup d'épée. A un mois de là, il mourut, & Marguerite coiffa, à trente-trois ans, le chaperon des veuves.

Toutes fes penfées allaient alors à ce frère qui lui femblait d'autant plus aimable qu'il était plus malheureux.

Elle lui envoya *les Épîtres de faint Paul, traduites en françois*. Mais le prifonnier de Charles-Quint n'était pas de complexion à puifer fes confolations dans l'Écriture. Elle

lui témoignait dans ſes lettres un ardent dévouement. « Quoi que puiſſe être, iuſques à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire ſeruice, rien ne me ſera ni étrange, ni difficile, ni pénible, mais conſidération, repos & honneur[1] ».

Elle n'y put tenir. Munie des pleins pouvoirs de la régente ſa mère, elle s'embarqua à Aigues-Mortes, deſcendit à Barcelone, entra à Madrid & embraſſa ſon frère, qui lui dit que ſans elle il était un homme mort.

Mais la bonté effective de Marguerite ne s'endormait pas dans des careſſes. Elle agit, conféra, négocia. Sa force était toute dans ſon bon cœur & dans ſa droiture. Elle

1. En liſant à la hâte les lettres de Marguerite à ſon frère, Michelet y vit ce qu'il voyait partout. Cet enfant terrible de l'hiſtoire geint, pleure, ſoupire, puis trépigne, griffe, égratigne. Ce qu'il dit de Marguerite (*Réforme*, p. 175) n'eſt que rêve de vieillard, *ægri ſomnia*. M. Félix Frank, qui ſait admirer en Michelet le divinateur, le voyant, n'a pas été dupe du Michelet indiſcret, maladif, monomane. Il a rendu aux relations du frère & de la ſœur leur vrai caractère. Je renvoie à l'excellent travail, plein de ſavoir & de ſens, qu'il a mis en tête de ſon édition des *Marguerites de la Marguerite des princeſſes*.

difait elle-même : « Je ſuis la femme que vous ſauez, qui s'eſt touiours laiſſé gagner à tout le monde ». L'aſtucieux empereur ſe déroba à cette noble ſéduction. Marguerite quitta Tolède ſans avoir rien obtenu.

Charles-Quint, croyant, à tort, qu'elle emportait l'abdication du roi en faveur du dauphin, méditait de la faire arrêter ſi elle laiſſait expirer le terme du ſauf-conduit avant d'avoir paſſé la frontière. Elle atteignit Salſe, terre françaiſe, une heure avant l'expiration du délai.

III

La cour de Marguerite était ouverte aux beaux eſprits & aux gens de ſavoir. Clément Marot comptait parmi ceux-là. Ce Normand croiſé de Quercinois, hâbleur & débauché, poète aimable, le plus vain des hommes,

était couché dès 1524 fur l'état de Mme Marguerite.

Il n'eſt que d'être bien couché,

difait-il à ce propos dans une de ces ballades qu'il tournait fi bien.

Ayant reçu une arquebufade à la bataille de Pavie, il revint en France écloppé, dénué, fort mal en point. Il retrouva fa maîtreffe, qu'il nommait Diane en vers, mais il la retrouva pour fon malheur. La traîtreffe lui ferma fa porte & le dénonça comme hérétique. La perfécution contre les réformés, commencée en France pendant la captivité du roi par la régente qui avait acheté l'alliance du pape, devenait furieufe & les premiers bûchers s'allumaient. Marot fut enfermé au Châtelet, & il n'en ferait forti que pour aller en grève la hart au col, fi Marguerite ne l'avait fait réclamer par un fien ami, Louis Gaillard, évêque de Chartres, qui, fous couleur de l'emprifonner, le logea dans une claire maifon au milieu d'un beau jardin. Il y fit doucement fon carême & fut

relâché ſans bruit à Pâques. C'eſt alors que, par reconnaiſſance & la beauté de Marguerite aidant, il eut de vives ſaillies d'admiration pour la perle des princeſſes. Il la déclara ſa dame & maîtreſſe.

Ma maiſtreſſe eſt de ſi haute valeur,
Qu'elle a le corps droict, beau, chaſte & pudique;
Son cueur conſtant n'eſt pour heur ou malheur
Iamais trop gay ne trop melancolique.
Elle a au chef vn eſprit angelique,
Le plus ſubtil qui onc aux cieulx vola.
O grand merueille! on peult veoir par cela
Que ie ſuis ſerf d'vn monſtre fort eſtrange:
Monſtre ie dy, car pour tout vray elle a
Corps femenin, cueur d'homme & teſte d'ange[1].

Il ſervait ſa dame en tout bien & tout honneur, & cela lui fit le ſujet d'un joli rondeau :

Sans rien blaſmer, ie ſers vne maiſtreſſe
Qui toute femme ayant noble haulteſſe
Paſſe en vertus, & qui porte le nom
D'vne fleur belle, & en royal ſurnom

1. Ces vers font ſonger à ceux que de La Fontaine fit pour Mme de La Sablière, dont l'eſprit, dit le *Fablier*,

A beauté d'homme avec grâce de femme.

Cela eſt d'un goût achevé. Marot n'eſt pas ſi délicat.

Démonftre bien fon antique nobleffe.
En chafteté elle excede Lucreffe :
De vif efprit, de conftance & de fageffe,
C'en eft l'enfeigne & le droict gouffanon,
Sans rien blafmer.

On pourroit dire : Il l'eftime fans ceffe,
Pource que c'eft fa Dame & fa Princeffe.
Mais on fçait bien fi ie dy vray ou non.
Bref, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans vne telle ducheffe,
Sans rien blafmer.

Marguerite était poète elle-même; elle rimait des myftères & des farces, dans le goût, un peu vieilli dès lors, d'Alain Chartier & d'Euftache Defchamps. Elle allégorifait à force & faifait parler les Vertus & les Vices à la mode de fa grand'mère. Mais elle était poète en fomme, & parfois elle rendit avec un naturel charmant les fentiments de fa belle âme.

La chanfon qu'elle fit « étant dans fa litière, durant la maladie du roi », a l'élan de la paffion :

O! qu'il fera le bienuenu,
Celui qui frappant à ma porte

Dira : « Le Roi eſt reuenu,
En ſa ſanté très-bonne & forte ! »
Alors ſa ſœur, plus mal que morte,
Courra baiſer le meſſager
Qui telles nouuelles apporte,
Que ſon frère eſt hors de danger[1].

Marot ne manque pas de louer les poéſies de ſa dame. Mais il n'y a, ſelon lui, qu'à entendre parler Marguerite pour n'être pas ſurpris qu'elle écrive ſi bien.

Entre autres dons de grâces immortelles,
Ma Dame eſcript ſi hault & doulcement,
Que ie m'eſtonne en voyant choſes telles
Qu'on n'en reçoit plus d'esbahiſſement.
Puis quand ie l'oy parler ſi ſagement,
Et que ie voy ſa plume trauailler,
Ie tourne bride, & m'esbahy comment
On eſt ſi ſot de s'en eſmerueiller.

La courtoiſe Marguerite rendit louange pour louange. Clément ayant compoſé un

1. Les poéſies de Marguerite, recueillies par ſon valet de chambre Simon de La Haye, furent imprimées à *Lyon*, en 1547, ſous ce titre : *les Marguerites de la Marguerite des princeſſes, tres illuſtre Royne de Navarre.* L'édition moderne que M. Félix Frank en a donnée eſt précédée d'une notice dont j'ai parlé. J'y reviens, parce que l'éditeur, qui eſt poète, a très-bien ſenti, ce me ſemble, le talent poétique de Marguerite.

dizain pour Hélène Tournon, & cette dame, ſuivante de la ducheſſe, étant à l'endroit des rimes, muette comme les poiſſons, compagnons de Vénus, c'eſt la bonne Marguerite qui prit la plume & répondit que les vers du poète ne ſe pouvaient payer;

Car eſtimer on peult l'argent au poix,
Mais on ne peult (& j'en donne ma voix)
Aſſez priſer votre belle ſcience.

Paroles dignes d'une princeſſe & qui font ſonger à cette dauphine d'un temps plus gothique qui, rencontrant le poète Alain Chartier endormi dans une galerie, baiſa la bouche qui ſavait ſi bien dire!

Ce galant commerce alla-t-il plus avant & la veuve du duc d'Alençon eut-elle avec le gentil poète, un peu libertin & bavard, des entretiens plus ſecrets? Non, & l'on ſait comme cette honnête dame en uſait quand elle était ſerrée de trop près. Elle ne ſe fâchait pas, mais elle diſait : « Non, » & menaces ni larmes ne la faiſaient revenir de ce *nenni avec vn doux ſourire.*

Elle ſut ſe remettre à temps d'une alerte plus chaude. Quand, par une belle nuit, l'amiral Bonnivet monta en chemiſe dorée & en bonnet de nuit brodé, par une trappe en la ruelle de Mme Marguerite & ſe coula dans le lit auprès d'elle, elle qui était forte, ſitôt réveillée, ſe mit en devoir de frapper, mordre & égratigner le galant, tant qu'il lâcha priſe. La dame d'honneur, femme âgée & ſage, accourut en chemiſe aux cris de ſa maîtreſſe. L'amiral deſcendit vitement par ſa trappe. Trouvant ſon miroir & ſa chandelle ſur ſa table, il ſe vit à la figure des trous à ne pouvoir ſe montrer de quinze jours. L'amiral allait roidement à l'abordage, comme on voit. Et dans cette aventure, il riſquait ſa tête qui eût ſauté de deſſus ſes épaules ſur un mot de Mme Marguerite. Elle ne dit pas ce mot, & c'eſt ce qui achève de nous la rendre tout à fait aimable[1].

1. C'eſt le ſilence d'Elmire.

Ce n'eſt point mon humeur de faire des éclats.
(*L'Impoſteur*, acte III, ſc. IV.)

IV

La part qu'elle prit dans les querelles religieufes, qui éclataient alors, fut toute d'amour & de paix.

Elle inclinait vers la réforme, qui comptait à fa tête les hommes les plus intelligents, les plus favants & les plus graves du fiècle. Pourtant elle ne fe détacha jamais tout à fait de la papauté qu'elle voulait amender, non détruire.

La réforme felon fon cœur réconciliait Luther & le pape. Mais elle avait trop d'efprit pour efpérer la concorde qu'elle fouhaitait. En attendant, elle donnait afile aux fugitifs & s'efforçait d'arracher les réformés à la prifon & au bûcher. Elle fit de grands efforts, mais en vain, pour fauver Dolet & Berquin.

Elle put du moins tirer une fois Berquin

des griffes du parlement. Après cette bonne œuvre elle écrivit à Anne de Montmorency :

« Mon fils, depuis la lettre de vous par le porteur, j'ay reçeu celle du baillif d'Orléans, vous merciant du plaifir que m'avés fait pour le pauvre Berquin, que j'eftime aultant que fi c'étoit moymefmes, & par cela pouvés-vous dire que vous m'avés tirée de prifon, puifque j'eftime le plaifir fait à moy. »

Lefebvre d'Étaples (Fabri, comme ils le nommaient) étant fort tracaffé pendant la captivité du roi; Marguerite obtint de fon frère qu'il écrivît au parlement de laiffer tranquille cet excellent vieillard.

Elle manda à quelque temps de là à Anne de Montmorency :

« Le bonhomme Fabry m'a efcript qu'il s'eft trouvé un peu mal à Blois, avecques ce qu'on l'a voulu fafcher par de là. Et pour changer d'air, iroit voulentiers veoir ung amy fien pour ung temps, fi le plaifir du roy eftoit luy vouloir donner congié. Il a mis ordre en fa librairie, cotté les livres & mis tout par inventaire, lequel il baillera à qui il plaira au roy. »

La vifite à « ung ami » n'était qu'une feinte. Le bonhomme s'en alla à Nérac, où il acheva tranquillement de vivre.

Elle s'intéreffa pour Érafme dans l'affaire que les cuiftres de Sorbonne fufcitèrent à cet homme de favoir & d'efprit. Charles de Sainte-Marthe, qu'on voulait brûler comme hérétique à Grenoble, trouva près d'elle, à Alençon, bon fourire & bonne chère.

« Elle fit une inftante prière afin que la Cour (de Bordeaux) vouluft mettre en liberté un nommé André Mélanchton[1], accufé d'héréfie et prifonnier en la Conciergerie du palais[2]. »

On n'en finirait pas de nommer toutes les victimes qu'elle arracha aux bourreaux.

1. Neveu de l'illuftre réformateur.
2. Florimond de Rœmond.

V

Son frère fongea à la marier à Henri VIII d'Angleterre, qui négociait alors avec Rome un divorce odieux. On frémit en fongeant à la vie qu'eût menée l'intelligente & douce Marguerite auprès de ce gros homme pédant & cruel. C'eſt Anne Boleyn, la haquenée de l'Angleterre, qui prit la place de Catherine répudiée. On ſait comment finit ce mariage d'un roi & d'une courtiſane. Marguerite, échappée à cet épouvantable danger, épouſa, le 24 juillet 1527, Henri II d'Albret, roi de Navarre, petit roi fort pauvre. Cette union lui avait été impoſée, comme l'autre, pour des motifs politiques. Elle avait alors trente-cinq ans. Ce ſecond mari était beaucoup plus jeune qu'elle, au rebours du premier, qui était beaucoup plus âgé. Elle fit de ſon petit royaume l'aſile des perſécutés. Des Périers, de La Haye, du Moulin, Brodeau, Gruget,

Lemaçon, Denisot, Pelletier, Lefevre d'Étaples, Lecomte, d'Arande, Toussaint, trouvèrent à Nérac un asile honorable. On accusa Marguerite de penser comme ceux qu'elle protégeait. Et cette accusation était assez fondée. Noël Béda, syndic de la Faculté de théologie, déféra à la Faculté un poème de la reine de Navarre intitulé *le Miroir de l'âme pécheresse*. L'auteur n'y parlait ni des saints ni du purgatoire, preuve qu'elle ne croyait ni à celui-ci ni à ceux-là. Guillaume Petit, évêque de Senlis, se présenta comme avocat de Marguerite, qui fut acquittée au nez de l'orthodoxe syndic. Ledit Béda incita le principal du collége de Navarre à faire jouer par ses écoliers une moralité dans laquelle une femme quittait sa quenouille pour recevoir des mains d'une furie un livre abominable, un évangile traduit en français. Béda déployait en cela trop de zèle. François I[er] le lui fit bien voir en l'envoyant au mont Saint-Michel où il mourut. Le roi était souvent entrepris au sujet de sa sœur. Un jour, Anne de Montmorency, celui-là même que Mar-

guerite appelait ſon fils, diſcourant avec François Ier ſur les progrès de l'héréſie, « ne fit difficulté ny ſcrupule de luy dire que, s'il voulait bien exterminer les hérétiques de ſon royaulme, il fallait commencer à ſa cour & à ſes plus proches, lui nommant la reyne ſa ſœur. A quoy le roy répondit :

— Ne parlons pas de celle-là, elle m'ayme trop, elle ne croira jamais que ce que je croiray & ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon eſtat[1]. »

Son mari, qui était homme de cœur, mais rude & brutal, la tourmentait pour ſon attachement aux réformés. Un jour qu'on faiſait le prêche dans la chambre de la reine, « il y entra, réſolu de chaſtier le miniſtre, & trouvant que l'on l'avoit fait ſauver, les ruines de ſa colère tombèrent ſur ſa femme, qui en reçut un ſoufflet, lui diſant : « Madame, vous « en voulez trop ſavoir[2] ! »

Mais celle qui s'était toujours « laiſſé ga-

1. Brantôme.
2. Théodore de Bèze.

gner à tout le monde, ſe laiſſa gagner peu à peu au roi ſon mari, & la cour de Nérac ſentit plus que jamais le fagot. On y jouait des farces de la façon de Marguerite, où le papiſme était peu ménagé. Il faut, pour bien connaître Marguerite, ſe la figurer dans ſa petite cour de Nérac, ſous la cape béarnaiſe, avec cette cotte noire qu'elle ne ceſſa de porter depuis la mort de ſon fils Jean, vieillie, ayant perdu ſa beauté, mais non le don de plaire, ouvrant ſes yeux ſpirituels & animés, ſouriant doucement de ſa grande bouche, &, les affaires expédiées, une tapiſſerie à demi brodée à la main, converſant avec des gens de ſavoir ou contant leſtement quelque conte de moinerie. Puis il faut l'accompagner juſque dans ſon retrait & ſuivre ſur le papier les aveux de triſteſſe profonde qu'elle laiſſe échapper. C'eſt alors, dans la ſolitude, que les vers du vieux Dante de ſon enfance lui reviennent à l'eſprit :

. . . Neſſun maggior dolore
Che ricordarſi del tempo felice
Nella miſeria . . .

Et elle les traduit en fon langage ingénu :

Douleur n'y a qu'au temps de la mifère
Se recorder de l'heureux et profpère,
Comme autrefoys en Dante j'ay trouvé.
Mais le fçay mieulx pour avoir efprouvé
Félicité & infortune auftère.

Un aveu trifte & touchant lui avait échappé déjà depuis longtemps dans une de fes lettres ; elle avait écrit : « J'ay porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née. »

Créature bien née en effet, née pour les plus nobles douleurs, née pour fouffrir avec toute l'humanité fouffrante, vraie fœur de Jéfus-Chrift, qui dans la bataille de la vie n'apporta jamais que le baume & les électuaires, âme douce & haute, toute de paix, brave dans l'amitié, ne s'épargnant pas pour épargner les fiens & perdant le repos pour le repos des amis ! Je veux lui appliquer cette belle parole que Sophocle fait dire à Antigone. Un peu de grec n'eft pas pour effrayer l'ombre d'une fi docte princeffe :

Οὔτοι συνέχθειν ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν.

VI

L'honnête Marguerite aimait les joyeux propos & riait volontiers des aventures de frocs & de cotillons. A l'égard du bien dire & du gai parler elle en ſavait, comme dit Brantôme, « plus que ſon pain quotidien. » Boccace lui plaiſait infiniment. Son valet de chambre, Antoine le Maçon, lui dédia la traduction du *Décaméron* qu'il publia en 1545. Ce livre enchanta la cour.

Marguerite fait dire à une dame imaginaire :

« Entre autres, je croy qu'il n'y a nul de vous qui n'ait leu les *Cent Nouvelles* de Bocace, nouvellement traduictes d'ytalien en françois, que le roy François, premier de ſon nom, monſeigneur le Daulphin, madame la Daulphine, madame Marguerite, ſont tant de cas, que ſi Bocace, du lieu où il eſtoit, les eut peu oyr, il debvoit reſusciter a la louange de telles perſonnes. »

Elle-même composait des contes « dans la

litière, en allant par pays; car elle avait de plus grandes occupations étant retirée[1]. »

Dans ces contes elle se propofait d'imiter Boccace « fi ce n'eft en une chofe qui eft de n'écrire rien qui ne foit vétitable. » Elle mit en contes, fous des noms fuppofés, fon père, fa mère, fon frère, fon mari & elle-même, fans omettre la trappe de Bonnivet & les belles égratignures qu'elle avait faites à l'amiral.

Ces récits, écrits dans une langue ingénue & brave, devaient former un *Décaméron* à l'inftar de celui de Boccace. Mais la conteufe n'avait fourni que fept journées quand la mort la prit. La meilleure des princeffes expira, dans fon château d'Odos en Bigorre, le 21 décembre 1549. Elle laiffait une fille, Jeanne d'Albret, qui fut la mère de Henri IV.

1. Brantôme.

ANATOLE FRANCE.



PROLOGVE.


E premier iour de feptembre que les baings des montz Pirenées commencent d'entrer en leur vertu, fe trouuerent à ceulx de Caulderès[1] plufieurs perfonnes tant de France que d'Efpaigne[2]; les vngs pour y boire de l'eaue, les autres pour fe y baigner, & les autres pour prendre de la fange; qui font chofes fi merueilleufes que les malades habandonnez des medecins s'en retournent tout guariz. Ma fin n'eft de vous declarer la fcituation ne la vertu defdits baings, mais feullement de racompter ce qui fert à la matiere que ie veulx efcripre. En ces baings là demeurerent plus de trois fep-

maines tous les mallades iusques ad ce que, par leur amendement, ilz congnurent qu'ilz s'en pouuoient retourner. Mais sur le temps de ce retour vindrent les pluyes si merueilleuses & si grandes qu'il sembloyt que Dieu eut oblyé la promesse qu'il avoit faicte à Noë de ne destruire plus le monde par eaue ; car toutes les cabanes & logis du dit Caulderès furent si remplyes d'eaue qu'il fut impossible de y demourer. Ceulx qui y estoient venuz du costé d'Espaigne s'en retournerent par les montaignes le mieulx qui leur fut possible ; & ceulx qui cognoissoient les addresses des chemins furent ceulx qui mieulx eschapperent. Mais les seigneurs & dames françoys, pensans retourner aussi facilement à Therbes[3] comme ilz estoient venuz, trouuerent les petitz ruisseaulx si fort creuz que à peyne les peurent ilz gueyer. Et quant se vint à passer le Gave Bearnois[4] qui en allant n'auoit poinct deux piedz de proufondeur, le trouuerent tant grand & impetueux qu'ilz se destournerent pour chercher les pontz, lesquelz, pour n'estre que de boys, furent emportez par la vehemence de l'eaue. Et quelcuns, cuydans rompre la roideur du cours pour s'assembler plusieurs ensemble, furent emportez si promptement, que ceulx qui les vouloient suiure perdirent le pouoir & le desir d'aller après. Parquoy, tant pour sercher chemin nouueau que pour estre de diuerses opinions, se separerent. Les vngs trauerserent la haulteur des montaignes, & passans par Arra-

gon, vindrent en la conté de Rouffillon & de là à Narbonne ; les autres s'en allerent droict à Barfelonne où par la mer, les vngs allerent à Marfeille [5] & les autres à Aiguemorte.

Mais vne dame vefue, de longue experience, nommée Oifille [6], fe delibera d'oblier toute crainéte par les mauuais chemins iufques ad ce qu'elle fut venue à Noftre-Dame de Serrance [7]. Non qu'elle fuft fi fuperfticieufe qu'elle penfaft que la glorieufe Vierge laiffaft le dextre de fon filz où elle eft affife pour venir demorer en terre deferte, mais feulement pour enuye de veoir le deuot lieu dont elle auoit tant oy parler [8] ; auffy qu'elle eftoit feure que s'il y auoit moien d'efchapper d'vn dangier, les moynes le deburoient trouuer. Et feit tant qu'elle y arriua, paffant de fi eftranges lieux, & fi difficilles à monter & defcendre, que fon aage & pefanteur ne la garderent poinct d'aller la plus part du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plus part de fes gens & cheuaulx demorerent mortz par les chemins ; & arriua à Serrance avecq vng homme & vne femme feullement, où elle fut charitablement receue des religieux.

Il y auoit auffy parmy les François deux gentilz hommes qui eftoient allez aux baings, plus pour accompaigner les dames dont ilz eftoient feruiteurs que pour faulte qu'ilz euffent de fanté. Ces gentilz hommes icy, voyans la compaignye fe departir, & que les mariz de leurs dames les emmenoient à part, penferent de les fuyure de

loing ſans ſoy declairer à perſonne. Mais vng ſoir eſtans les deux gentilz hommes mariez & leurs femmes arriuez en vne maiſon d'vn homme plus bandelier que païſant, & les deux ieunes gentilz hommes logez en vne borde tout ioingnant de là, enuiron la minuit oyrent vn très grand bruict. Ilz ſe leuerent auecq leurs varletz, & demanderent à l'hoſte quel tumulte c'eſtoit là. Le pauure homme, qui auoit ſa part de la paour, leur diſt que c'eſtoient mauuays garſons [9] qui venoient prendre leur part de la proye qui eſtoit chez leur compaignon bandelier; parquoy les gentilz hommes incontinant prindrent leurs armes, & auecq leurs varletz s'en allerent ſecourir les dames, pour leſquelles ilz eſtimoient la mort plus heureuſe que la vie après elles. Ainſy qu'ilz arriuerent au logis, trouuerent la premiere porte rompue, & les deux gentilz hommes auecq leurs ſeruiteurs ſe deffendans vertueuſement. Mais pour ce que le nombre des bandeliers eſtoit le plus grand, & auſſi qu'ilz eſtoient fort bleſſez, commençoient à ſe retirer, aians perdu deſia grande partie de leurs ſeruiteurs. Les deux gentilz hommes regardans aux feneſtres, veirent les dames cryans & plorans ſi fort que la pitié & l'amour leur creut le cueur, de ſorte que comme deux ours enraigez deſcendans des montaignes, frapperent ſur ces bandeliers tant furieuſement, qu'il y en eut ſi grand nombre de mortz que le demourant ne voulut plus actendre leurs coups, mais s'enfouy-

rent où ils ſçauoient bien leur retraicte. Les gentilz hommes ayans deffaict ces meſchans, dont l'hoſte eſtoyt l'vn des mortz, ayans entendu que l'hoſteſſe eſtoit pire que ſon mary, l'enuoierent après luy par vng coup d'eſpée; & entrans en vne chambre baſſe, trouuerent vn des gentilz hommes mariés qui rendoit l'eſprit. L'autre n'auoyt eu nul mal ſinon qu'il auoit tout ſon habillement perſé de coups de traict & ſon eſpée rompue. Le pauure gentil homme voyant le ſecours que ces deux luy auoient faict après les auoir embraſſés & remerciés, les pria de ne l'habandonner poinct, qui leur eſtoit requeſte fort aiſée à faire[10]. Par quoy, après auoir faict enterrer le gentil homme mort, & reconforté ſa femme au myeulx qu'ilz peurent, prindrent le chemin où Dieu les conſeilloit, ſans ſçauoir lequel ilz deuoient tenir. Et s'il vous plaiſt ſçauoir le nom des trois gentilz hommes, le maryé auoit nom Hircan & ſa femme Parlamente, & la damoiſelle vefue Longarine; & le nom des deux gentilz hommes, l'vn eſtoit Dagoucin & l'autre Saffredent. Et après qu'ilz eurent eſté tout le jour à cheual, aduiſerent ſur le ſoir vn clochier, où le myeulx qu'il leur fut poſſible, non ſans traueil & peine, arriuerent. Et furent de l'abbé & des moynes humainement receuz. L'abbaye ſe nomme Sainct-Savyn[11]. L'abbé, qui eſtoit de fort bonne maiſon, les logea honnorablement; & en les menant à leurs logis, leur demanda de leurs fortunes; & après

qu'il entendit la vérité [12] du faict, leur dist qu'ilz n'estoient pas seulz qui auoient part à ce gasteau; car il auoyt en vne chambre deux damoiselles qui auoient eschappé pareil dangier, ou plus grand, d'autant qu'elles auoient eu affaire contre bestes, non hommes [13]; car les paures dames, à demye lieue deça Peyrechitte [14], auoyent trouué vng ours descendant la montaigne, deuant lequel auoient prins la course à si grande haste, que leurs cheuaulx, à l'entrée du logis tomberent mortz soubz elles; & deux de leurs femmes, qui estoient venues long temps après, leur auoient compté que l'ours auoit tué tous leurs seruiteurs. Lors les deux dames & trois gentilz hommes entrerent en la chambre où elles estoient, & les trouuerent plorans; & congnurent que c'estoit Nomerfide & Ennasuite, lesquelles en s'embrassant & racomptant ce qui leur estoyt aduenu, commencèrent à se reconforter, auecq les exhortations du bon abbé, de soy estre ainsy retrouuées. Et le matin ouyrent la messe bien deuotement, louans Dieu des perilz qu'ilz auoient eschappez.

Ainsi qu'ilz estoient tous à la messe, va entrer en l'église vng homme tout en chemise, fuyant comme si quelcun le chassoyt, cryant à l'ayde. Incontinant Hircan & les autres gentilz hommes allerent au deuant de luy pour veoir que c'estoyt : & veirent deux hommes après luy leurs espées tirées, lesquelz voians si grande compaignye voulurent prendre la fuitte; mais

Hircan & ſes compaignons les ſuiueyrent de ſi près qu'ilz y laiſſerent la vye. Et quand ledit Hircan fut retourné, trouua que celluy qui eſtoit en chemiſe eſtoit vng de leurs compaignons nommé Geburon, lequel leur compta comme eſtant en vne borde auprès de Peyrechitte, arriuerent trois hommes, luy eſtant au lict; mais tout en chemiſe, auecq ſon eſpée ſeullement, en bleſſa ſi bien vng qu'il demora ſur la place. Et tandis que les deux autres s'amuſerent à recueillir leur compaignon, voyant qu'il eſtoit nud & eulx armez, penſa qu'il ne les pouoit gaingner ſinon à fuyr, comme le moins chargé d'habillemens, dont il louoit Dieu & eulx qui en auoient faict la vengeance.

Après qu'ilz eurent oy la meſſe & diſné, enuoyerent veoir s'il eſtoit poſſible de paſſer la riviere du Gave; & congnoiſſans l'impoſſibilité du paſſage, furent en merueilleuſe craincte, combien que l'abbé pluſieurs foys leur offriſt la demeure du lieu iuſques ad ce que les eaues fuſſent abaiſſées; ce qu'ilz accorderent pour ce iour. Et au ſoir en s'en allant coucher, arriua vn viel moyne qui tous les ans ne failloit poinct à la Noſtre Dame de ſeptembre à Serrance. Et en lui demandant des nouuelles de ſon voiage, deiſt que à cauſe des grandes eaues eſtoit venu par les montaignes & par les plus mauuais chemins qu'il auoyt iamais faict; mais qu'il auoit veu vne bien grande pitié; c'eſt qu'il auoit trouué vng gentil homme nommé Simontault, lequel

ennuyé de la longue demeure que faifoit la riviere à s'abaiffer, s'eftoit deliberé de la forcer, fe confiant à la bonté de fon cheual [15], & auoit mis tous fes feruiteurs à l'entour de luy pour rompre l'eaue. Mais quant ce fut au grand cours, ceulx qui eftoient le plus mal montez furent emportez malgré, hommes & cheuaulx, tout aual l'eaue fans iamays en retourner. Le gentil homme fe trouuant feul, tourna fon cheual dont il venoit [16], qui n'y fceut eftre fi promptement qu'il ne faillit foubz luy. Mais Dieu voulut qu'il fut fi près de la rive que le gentil homme, non fans boire beaucoup d'eaue, fe traynant à quatre piedz, faillit dehors fur les durs cailloux, tant las & foible qu'il ne fe pouoit fouftenir. Et luy aduint fi bien que vng berger, ramenant au foir fes brebis, le trouua affis parmy les pierres, tout moillé, & non moins trifte de fes gens qu'il auoyt veu perdre deuant luy [17]. Le bergier qui entendoyt myeulx fa néceffité tant en le voiant que en efcoutant fa parolle, le print par la main & le mena en fa pauure maifon, où auecq petites buchettes le feicha le mieulx qu'il peut. Et ce foir là Dieu y amena ce bon religieux qui luy enfeigna le chemyn de Noftre Dame de Serrance, & l'affeura que là il feroit mieulx logé que en autre lieu ; & y troueroit vne ancienne vefue nommée Oifille, laquelle eftoit compaigne de fes aduentures. Quant toute la compaignye oyt parler de la bonne dame Oifille & du gentil cheualier Simontault,

eurent vne ioye ineftimable, louans le Createur qui, en fe contentant des feruiteurs, auoit faulué les maiftres & maiftreffes; & fur toutes en loua Dieu de bon cueur Parlamente, car long temps auoyt qu'elle le tenoit [18] pour très affectionné feruiteur. Et après s'eftre enquis dilligemment du chemyn de Serrance, combien que le bon vieillard le leur feit fort difficille, pour cela ne laifferent d'entreprendre d'y aller; & dès ce iour là fe meirent en chemyn fi bien en ordre qu'il ne leur failloit rien, car l'abbé les fournyt de vin [19] & force viures, & de gentilz compaignons pour les mener feurement par les montaignes; lefquelles pafferent plus à pied que à cheual, en grand fueur & trauail arriuerent à Noftre Dame de Serrance, où l'abbé, combien qu'il fut affez mauuais homme, ne leur ofa refufer le logis, pour la craincte du feigneur de Bear, dont il fçauoit qu'ilz eftoient bien aimez; mais, luy qui eftoit vray hypocrite leur feit le meilleur vifaige qu'il eftoit poffible, & les mena veoir la bonne dame Oifille & le gentil homme Simontault.

La ioye fut fi grande en cette compaignie miraculeufement affemblée, que la nuict leur fembla courte à louer Dieu dedans l'églife de la grace qu'il leur auoit faicte. Et après que fur le matin eurent prins vng peu de repos, allerent oyr la meffe & tous recepuoir le fainct facrement de vnyon, auquel tous chreftiens font vniz en vng, fuppliant celluy qui les auoit affemblez

par ſa bonté parfaire le voiage à ſa gloire. Après diſner enuoyerent ſçauoir ſi les eaues eſtoient poinct eſcoulées, & trouuant que pluſtoſt elles eſtoient creues, & que de longtemps ne pourroient ſeurement paſſer, ſe delibererent de faire vng pont ſur le bout de deux rochiers qui ſont fort près l'vng de l'autre, où encores il y a des planches pour les gens de pied qui, venans d'Oleron, veullent paſſer par le guey. L'abbé fut bien aiſe qu'ilz faiſoient ceſte deſpence, à fin que le nombre des pelerins & pelerines [20] augmentaſt ; les fournyt d'ouuriers ; mais il n'y meiſt pas vng denier, car ſon auarice ne le permectoyt. Et pour ce que les ouuriers dirent qu'ilz ne ſçauroient auoir faict le pont de dix ou douze iours, la compaignie tant d'hommes que de femmes commença fort à s'ennuyer ; mais Parlamente, qui eſtoit femme de Hircan, laquelle n'eſtoit iamays oiſifue ne melancolique, aiant demandé congé à ſon mary de parler, diſt à l'ancienne dame Oiſille : Ma dame, ie m'eſbahys que vous qui auez tant d'expérience, & qui maintenant à nous femmes tenez lieu de mere, ne regardez quelque paſſetemps pour adoulcir l'ennuy que nous porterons durant noſtre longue demeure ; car ſi nous n'auons quelque occupation plaiſante & vertueuſe, nous ſommes en dangier de devenir malades [21]. La ieune vefue Longarine adiouſta à ce propos : Mais, qui pis eſt, nous deuiendrons faſcheuſes, qui eſt vne maladie incurable ; car il n'y a nul

ne nulle de nous, ſi regarde à ſa perte[22], qu'il n'ayt occaſion d'extreme triſteſſe. Ennaſuite, tout en ryant, lui reſpondit : Chaſcune n'a pas perdu ſon mary comme vous, & pour perte de ſeruiteurs ne ſe fault deſeſperer, car l'on en recouure aſſez ; toutes foys ie ſuis bien d'opinion que nous aions quelque plaiſant exercice pour paſſer le temps, autrement nous ſerions mortes le lendemain. Tous les gentilz hommes s'accorderent à leur aduis, & prierent la dame Oiſille qu'elle voulſiſt ordonner ce qu'ilz auoient à faire, laquelle leur reſpondeit : Mes enfans, vous me demandez une choſe que ie trouue fort difficile de vous enſeigner, vng paſſetemps qui vous puiſſe deliurer de vos ennuiꝺtz ; car aïant cherché le remede toute ma vye, n'en ay iamais trouué que vng, qui eſt la lecture des ſainctes lectres[23], en laquelle ſe trouue la vraie & parfaicte ioie de l'eſprit, dont procede le repos & la ſanté du corps. Et ſi vous me demandez quelle recepte me tient ſi ioyeuſe & ſi ſaine ſur ma vieilleſſe, c'eſt que incontinant que ie ſuys levée, ie prens la ſaincte Eſcripture & la lys[24] ; & en voiant & contemplant la bonté de Dieu, qui pour nous a enuoié ſon Fils en terre annoncer cette ſaincte parolle & bonne nouuelle par laquelle il promect remiſſion de tous pechez, ſatisfaction de toutes debtes, par le don qu'il nous faict de ſon amour, paſſion & merites ; ceſte conſideration me donne tant de ioye que ie prends mon pſaultier, & le plus humblement

qu'il m'eſt poſſible chante de cueur & prononce de bouche les beaulx pſealmes & cantiques que le Sainɗ Eſperit a compoſé au cueur de David & des autres auɗeurs. Et ce contentement là que ie en ay me faiɗ tant de bien que tous les maulx qui le iour me peuuent aduenir me ſemblent eſtre benediɗions, veu que i'ay en mon cueur par foy celluy qui les a portez pour moy. Pareillement auant ſouper ie me retire pour donner paſture à mon ame de quelque leçon; & puis au ſoir faiɗz vne recolleɗion de tout ce que i'ai faiɗ la iournée paſſée pour demander pardon à Dieu[25] de mes faultes, le remercier de ſes graces; & en ſon amour, crainɗe & paix, prends mon repos aſſeuré de tous maulx. Parquoy, mes enfans, voyla le paſſetemps auquel me ſuis arreſté long temps a, après auoir cherché en tous autres, & non trouué contentement de mon eſprit. Il me ſemble que ſi tous les matins vous voulez donner vne heure à la leɗure, & puis durant la meſſe faire voz devotes oraiſons, vous trouuerez en ce deſert la beaulté qui peut eſtre en toutes les villes; car qui congnoiſt Dieu veoit toutes choſes belles en luy, & ſans luy tout laid; parquoy, ie vous prie recepuez mon conſeil, ſi vous voulez viure ioyeuſement. Hircan print la parolle & diſt : Ma dame, ceulx qui ont leu la ſainɗe Eſcripture, comme ie croy que nous auons tous faiɗ, confeſſent que voſtre diɗ eſt tout veritable; mais ſi faut il que vous regardez que nous ne ſommes encores ſi mor-

tiffiez qu'il nous fault quelque paſſetemps & exercice corporel; car ſi nous ſommes en noz maiſons, il nous fault la chaſſe & la vollerye, qui nous faict oblier mil folles penſées, & les dames ont leur meſnaige, leur ouuraige, & quelques fois les dances où elles prennent honneſte exercice; qui me faict dire (parlant pour la part des hommes) que vous, qui eſtes la plus antienne, nous lirez au matin de la vie que tenoit noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, & les grandes & admirables euures qu'il a faictes pour nous; pour après diſner iuſques à veſpres, fault choiſir quelque paſſetemps qui ne ſoit dommageable à l'ame, ſoit plaiſant au corps; & ainſy paſſerons la iournée ioieuſement.

La dame Oiſille leur diſt qu'elle auyot tant de peyne de oblier toutes les vanitez, qu'elle auoit paour de faire mauuaiſe election à tel paſſetemps, mais qu'il falloit remectre ceſte affaire à la pluralité d'opinions, priant Hircan d'eſtre le premier opinant : Quant à moy, diſt il, ſi ie penſois que le paſſetemps que ie vouldrois choiſir fuſt auſſy agreable à quelcun de la compaignie comme à moy, mon opinion ſeroit bien toſt dicte; dont pour ceſte heure ie me tairay & en croiray ce que les aultres diront. Sa femme Parlamente commença à rougir, penſant qu'il parlaſt pour elle, & vng peu en collere, & demy en riant luy diſt : Hircan, peut eſtre que celle que vous penſez qui en deburoit eſtre la plus marrye auroit bien de quoy ſe recompenſer s'il

luy plaifoit; mais laiffons là les paffetemps où deux feullement peuuent auoir part, & parlons de celluy qui doibt eftre commun à tous. Hircan dift à toutes les dames : Puifque ma femme a fi bien entendu la glofe de mon propos, & que vng paffetemps particulier ne lui plaift pas, ie croy quelle fçaura mieulx que nul autre dire celluy où chafcun prendra plaifir; & de cefte heure ie m'en tiens à fon oppinion comme celluy qui n'en a nule autre que la fienne. A quoy toute la compaignie s'accorda. Parlamente, voiant que le fort du ieu eftoit tombé fur elle, leur dift ainfy : Si ie me fentois auffy fuffifante que les anciens qui ont trouué les artz, ie inuenterois quelque paffetemps ou ieu pour fatiffaire à la charge que me donnez; mais congnoiffant mon fçauoir & ma puiffance, qui à peine peult rememorer les chofes bien faictes, ie me tiendrois bien heureufe d'enfuiure de près ceulx qui ont defia fatisfaict à voftre demande. Entre autres, ie croy qu'il n'y a nul de vous qui n'ait leu les cent Nouuelles de Bocace, nouuellement traduictes d'ytalien en françois [26], que le Roy François premier de fon nom, monfeigneur le Daulphin, madame la Daulphine [27], madame Marguerite [28] font tant de cas, que fi Bocace, du lieu où il eftoyt les eut pu oyr, il debuoit refufciter à la louange de telles perfonnes. Et à l'heure i'oye les deux dames deffus nommées, auecq plufieurs autres de la court, qui fe delibererent d'en faire autant, finon en vne chofe

differente de Bocace : c'eſt de n'eſcripre nulle nouuelle qui ne ſoit véritable hiſtoire. Et proſmirent les dictes dames & monſeigneur le Daulphin auecq d'en faire chaſcun dix, & d'aſſembler iuſques à dix perſonnes qu'ilz penſoient plus dignes de racompter quelque choſe, ſauf ceulx qui auoient eſtudié & eſtoient gens de lettres; car monſeigneur le Daulphin ne voulloyt que leur art y fut meſlé; & auſſi de paour que la beaulté de la rethoricque feit tort en quelque partye à la vérité de l'hiſtoire. Mais les grandz affaires ſuruenuz au Roy depuis [29], auſſy la paix d'entre luy & le Roy d'Angleterre [30], l'acouchement [31] de madame la Daulphine, & pluſieurs aultres choſes dignes d'empeſcher toute la court, a faict meſtre en obly du tout ceſte entreprinſe, que par noſtre long loiſir pourra en dix iours eſtre miſe à fin, actendant que noſtre pont ſoit parfaict. Et s'il vous plaiſt que tous les iours, depuis midy iuſques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré le long de la rivière du Gaue, où les arbres ſont ſi foeillez que le ſoleil ne ſçauroit percer l'ombre ny eſchauffer la freſcheur; là aſſiz à noz aiſes, dira chaſcun quelque hiſtoire qu'il aura veue ou bien oy dire à quelque homme digne de foy. Au bout de dix iours, aurons paracheué la centaine; & ſi Dieu faict que noſtre labeur ſoit trouué digne des oeilz des ſeigneurs & dames deſſus nommez, nous leur en ferons préſent au retour de ce voiage, en lieu d'ymaiges ou de

patenoftres, eftant affeurée qu'ilz auront ce prefent ici plus agreable[32]. Que fi quelcun trouue quelque chofe plus plaifante que ce que ie deys, ie m'accorderay à fon oppinion. Mais toute la compaignie refpondit qu'il n'eftoit poffible d'auoir mieulx aduifé, & qu'il leur tardoit que le lendemain fut venu pour commencer.

Ainfy pafferent ioyeufement cefte iournée, ramenteuant les vngs aux autres ce qu'ilz auoient veu de leur temps. Si toft que le matin fut venu, s'en allerent en la chambre de madame Oifille, laquelle trouuerent defia en fes oraifons. Et quant ilz eurent oy vne bonne heure fa leçon, & puis deuotement la meffe, s'en allerent difner à dix heures, & après fe retira chafcun en fa chambre pour faire ce qu'il auoit à faire. Et ne faillirent pas à midy de s'en retourner au pré, felon leur deliberation, qui eftoit fi beau & plaifant qu'il auroyt befoin d'vn Bocace pour le depaindre à la vérité; mais vous vous contenterez que iamais n'en fut veu vn plus beau. Quant l'affemblée fut toute affife fur l'herbe verte, fi noble & delicate qu'il ne leur falloit carreau ne tappis, Simontault commencea à dire : Qui fera celluy de nous qui aura commencement fur les autres ? Hircan luy refpondit : Puifque vous auez commencé la parolle, c'eft raifon que vous commandiez; car au ieu nous fommes tous efgaulx. Pleut à Dieu (dift Simontault) que ie n'euffe bien en ce monde que de pouoir commander à toute cefte com-

paignye! A cefte parolle, Parlamente l'entendit très bien qui fe print à touffer, parquoy Hircan ne s'aperceut de la couleur qui luy venoit aux ioues, mais dift à Simontault qu'il commençaft, ce qu'il feit [33].





PREMIERE IOVRNÉE.

En

LA PREMIERE IOVRNÉE

EST VN RECVEIL DES MAVVAIS TOVRS

QVE LES FEMMES ONT FAICTZ AVS

HOMMES ET LES HOMMES

AVS FEMMES.



NOVVELLE PREMIERE.

La femme d'un procureur, après auoir eſté fort ſollicitée de l'Eueſque de Sées, le print pour ſon profit; & non plus contente de luy que de ſon mary, trouua façon d'auoir pour ſon plaiſir le filz du lieutenant general d'Alençon, qu'elle feit quelque tems après miſerablement maſſacrer par ſon mary, lequel depuis (non obſtant qu'il eut obtenu remiſſion de ce meurtre) fut enuoyé aus galeres avec vn inuocateur nommé Galery; & le tout par la meſchanceté de ſa femme.



MES dames, i'ay eſté ſi mal recompenſé de mes longs ſeruices, que, pour me venger d'amour & de celle qui m'eſt ſi cruelle, ie mectray peine de faire vn recueil de tous les mauuais tours que les femmes ont faict aux pauvres hommes, & ſi ne diray rien que pure vérité.

En la ville d'Allençon [1], du viuant du duc Charles, dernier duc [2], y auoit vn procureur nommé Sainct Aignan [3], qui auoit efpouzé vne gentil femme du païs plus belle que vertueufe, laquelle, pour fa beaulté & legiereté, fut fort pourfuiuye de l'Euefque de Sées [4], qui, pour paruenir à fes fins, entretint fi bien le mary, que non feullement il ne s'apparceut du vice de fa femme & de l'Euefque, mais, qui plus eft, luy feyt oblier l'affection qu'il auoit toufiours eue au feruice de fes maiftre & maiftreffe, en forte que, d'vn loial feruiteur, deuint fi contraire à eulx, qu'il cercha à la fin des inuocateurs pour faire mourir la ducheffe [5]. Or vefquit longuement ceft Euefque auec cefte malheureufe femme, laquelle luy obeiffoit plus par auarice que par amour, & auffi que fon mary la follicitoyt de l'entretenir. Mais fy eft ce qu'il y auoyt vng ieune homme en la ville d'Alençon, filz du lieutenant general [6], lequel elle aymoit fi fort qu'elle en eftoit demye enragée; & fouuent s'aidoyt de l'Euefque pour faire donner commiffion à fon mary à fin de pouoir veoir à fon aife le filz du lieutenant, nommé du Mefnil [7]. Cefte façon de viure dura long temps qu'elle auoit pour fon proffict l'Euefque & pour fon plaifir ledict du Mefnil, auquel elle iuroit que toute la bonne chere qu'elle faifoyt à l'Euefque n'eftoit que pour continuer la leur plus librement; & que quelque chofe qu'il y eut, l'Euefque n'en auoit eu que la parolle, & qu'il pouuoit eftre

asseuré que iamais homme que luy n'en auroyt autre chose.

Vng iour que son mary s'en estoit allé deuers l'Euesque, elle luy demanda congé d'aller aux champs, disant que l'air de la ville luy estoit contraire; & quant elle fut en sa mestairye, escripuit incontinant à du Mesnil qu'il ne faillist de la venir trouuer enuiron dix heures du soir. Ce que feyt le pauure ieune homme; mais à l'entrée de la porte trouua la chamberiere qui auoyt accoustumé de le faire entrer, laquelle luy dist : Mon amy, allez ailleurs, car vostre place est prinse. Et luy pensant que le mary fut venu, luy demanda comme le tout alloyt. La pauure femme aiant pitié de luy, le voiant tant beau, ieune & honneste homme, aymer si fort, & estre si peu aymé, luy declaira la folye de sa maistresse, pensant que, quand il l'entendroit, cella le chastieroit d'aymer tant [8]. Et luy compta comme l'Euesque de Sées ne faisoyt que de y arriuer, & estoit couché auecq elle, chose à quoy elle ne se actendoyt pas; car il n'y deuoit venir iusques au lendemain. Mais ayant retenu chez lui son mary, s'estoit desrobé de nuict pour la venir veoir secretement. Qui fut bien desesperé, ce fut du Mesnil, qui encores ne le pouoyt du tout croyre; & se cacha en vne maison auprès, & veilla iusques à trois heures après minuict, tant qu'il veit saillir l'Euesque de là dedans, non si bien desguisé qu'il ne le congneust plus qu'il ne le vouloyt.

Et en ce defefpoir s'en retourna à Allençon, où bien toft fa mefchante amye alla, qui, le cuydant abbufer comme elle auoit accouftumé, vint parler à luy. Mais il lui dift qu'elle eftoit trop fainčte, aiant touché aux chofes facrées, pour parler à vng pecheur comme luy, duquel la repentance eftoit fi grande qu'il efperoit bien toft que le peché lui feroit pardonné. Quant elle entendit que fon cas eftoit defcouuert, & que excufe, iurement & promeffe de plus n'y retourner n'y feruoyt de rien, en feit la plainčte à fon Euefque. Et après auoir bien confulté la matiere, vint cefte femme dire à fon mary qu'elle ne pouoyt plus demorer dans la ville d'Allençon, pour ce que le filz du lieutenant, qu'il auoyt tant eftimé de fes amys, la pourchaffoit inceffament de fon honneur; & le pria de fe tenir à Argentan, pour ofter toute fufpicion[9]. Le mary, qui fe laiffoyt gouuerner par elle, s'y accorda. Mais ilz ne furent pas longuement audičt Argentan que cefte malheureufe manda au dičt du Mefnil qu'il eftoit le plus mefchant homme du monde, & qu'elle auoyt bien fceu que publicquement il auoit dičt mal d'elle & de l'Euefque de Sées, dont elle mečtroit peyne de le faire repentir.

Ce ieune homme, qui n'en auoyt iamais parlé que à elle mefme, & qui craingnoit d'eftre mis en la malle grace de l'Euefque, s'en alla à Argentan auecq deux de fes feruiteurs, & trouua fa damoifelle à vefpres aux Jacobins[10]. Il s'en

vint agenoiller auprès d'elle, & luy dift : Madame, ie viens icy pour vous iurer deuant Dieu que ie ne parlay iamais de voftre honneur à perfonne du monde que à vous mefme ; & vous m'auez faict vn fi mefchant tour que ie ne vous ay pas dict la moictyé des iniures que vous meritez. Et s'il y a homme ou femme qui veuille dire que iamais i'en aye parlé, ie fuis icy venu pour l'en dementir deuant vous. Elle, voiant que beaucoup de peuple eftoit en l'eglife, & qu'il eftoit accompaigné de deux bons feruiteurs, fe contraingnit de parler le plus gratieufement qu'elle peut, luy difant qu'elle ne faifoit nulle doubte qu'il ne dift verité, & qu'elle l'eftimoit trop homme de bien pour dire mal de perfonne du monde, & encores moins d'elle qui luy portoit tant d'amityé ; mais que fon mary en auoyt entendu des propos, parquoy elle le prioyt qu'il voulust dire deuant luy qu'il n'en auoyt poinct parlé, & qu'il n'en croyoit riens. Ce que lui accorda voluntiers ; & penfant l'accompaigner à fon logis, la print par deffoubz le bras ; mais elle luy dift qu'il ne feroyt pas bon qu'il vint auecq elle, & que fon mary penferoit qu'elle luy feit porter ces parolles ; & en prenant vng de fes feruiteurs par la manche de fa robbe, luy dict : Laiffez-moy ceftuy-cy, & incontinant qu'il fera temps, ie vous envoiray querir par luy ; mais, en actendant, allez vous repofer en voftre logis. Luy, qui ne fe doubtoit poinct de fa confpiration, s'y en alla.

Elle donna à foupper au feruiteur qu'elle auoyt retenu, qui luy demandoit fouuent quant il feroit temps d'aller querir fon maiftre; elle luy refpondoit toufiours qu'il viendroyt affez toft. Et quant il fut nuict, enuoia vng de fes feruiteurs fecretement querir du Mefnil, qui, ne fe doubtant du mal que on luy preparoyt, s'en alla hardiment à la maifon du dict Sainct Aignan, auquel lieu la damoifelle entretenoit fon feruiteur, de forte qu'il n'en auoyt que vng auecq luy. Et quant il fut à l'entrée de la maifon, le feruiteur qui le menoit lûy dift qûe la damoifelle vouloyt bien parler à luy auant fon mary, & qu'elle l'attendoyt en vne chambre où il n'y auoit que vng de fes feruiteurs auecq elle, & qu'il feroyt bien de renuoier l'autre par la porte de deuant. Ce qu'il feit; & en montant vn petit degré obfcur, le procureur Sainct Aignan, qui auoit mis des gens en embufche dans vne garderobbe, commencea à oyr le bruict, & en demandant qu'eft ce? luy fut dift [11] que c'eftoit vng homme qui vouloit fecretement entrer en fa maifon. A l'heure, vng nommé Thomas Guerin [12], qui faifoyt meftier d'eftre meurdrier, lequel pour cefte execution eftoit loué du procureur, vint donner tant de coups d'efpée [13] à ce pauure ieune homme, que, quelque deffence qu'il peuft faire, ne fe peut garder qu'il ne tombaft mort entre leurs mains. Le feruiteur qui parloit à la damoifelle luy dift : I'oy mon maiftre qui parle en ce degré, ie m'en voys à luy. La da-

moiſelle le retint & luy diſt : Ne vous ſoulciez, il viendra aſſez toſt. Et peu après, oiant que ſon maiſtre diſoyt : Ie meurs & recommande à Dieu mon eſprit, le voulut aller ſecourir ; mais elle le retint luy diſant : Ne vous ſoulciez ; mon mary le chaſtie de ſes ieuneſſes ; allons veoir que c'eſt. Et en s'appuyant deſſus le bout du degré, demanda à ſon mary : Et puys eſt-il faict ? Lequel luy diſt : Venez le veoir ; à ceſte heure vous ay ie vengée de ceſtuy là qui vous a tant faict de honte. Et en diſant cella, donna d'vn poignard qu'il auoit dix ou douze coups dedans le ventre de celluy que vivant il n'euſt oſé aſſaillir.

Après que l'homicide fut faict, & que les deux ſeruiteurs du treſpaſſé s'en furent fouyz pour en dire les nouuelles au pauure pere, penſant ledict Sainct Aignan que la choſe ne pouoyt eſtre tenue ſecrette, regarda que les ſeruiteurs du mort ne debuoient poinct eſtre creuz en teſmoignage, & que nul en ſa maiſon n'auoit veu le faict, ſinon les meurdriers, vne vieille chamberiere & vne ieune fille de quinze ans. Voulut ſecretement prendre la vieille, mais elle trouua façon d'eſchapper hors de ſes mains, & s'en alla en franchiſe aux Jacobins [14] ; qui fut le plus ſeur teſmoing que l'on eut de ce meurtre. La ieune chamberiere demora quelques iours en ſa maiſon ; mais il trouua façon de la faire ſuborner par vn des meurdriers, & la mena à Paris en lieu publicq, affin qu'elle ne fuſt plus creue en

tesmoignaige [15]. Et pour celler son meurdre, feit bruster le corps du pauure trespassé. Les oz, qui ne furent consommez par le feu, les feit mectre dans du mortier là où il faisoit bastir en sa maison, & enuoia à la court en diligence demander sa grace, donnant à entendre qu'il y auoit plusieurs fois deffendu sa maison à vng personnaige dont il auoyt suspicion, qui pourchassoyt le deshonneur de sa femme, lequel, nonobstant sa deffense, estoit venu de nuict en lieu suspect pour parler à elle ; parquoy le trouuant à l'entrée de sa chambre, plus remply de collere que de raison, l'auroit tué. Mais il ne peut si tost faire despecher sa lettre à la chancellerie que le duc & la duchesse ne fussent par le pauure pere aduertiz du cas, lesquelz, pour empescher ceste grace, enuoierent au chancelier. Ce malheureux, voiant qu'il ne la pouoit obtenir, s'enfuyt en Angleterre, & sa femme auecq luy, & plusieurs de ses parens. Mais auant partir, dist au meurdrier qui à sa requeste auoit faict le coup, qu'il auoit veu lectres expresses du Roy pour le prendre & faire mourir : mais à cause des seruices qu'il luy auoit faictz, il luy vouloit sauluer la vye; & luy donna dix escuz pour s'en aller hors du royaulme. Ce qu'il feit, & oncques puis ne fut trouué.

Ce meurdre icy fut si bien parueriffié par les seruiteurs du trespassé que par la chamberiere qui s'estoit retirée aux Jacobins, & par les oz

qui furent trouuez dedans le mortier, que le procès fut faict & parfaict en l'abſence de Sainct Aignan & de ſa femme. Ils furent iugés par contumace, & condemnez tous deux à la mort, leurs biens confiſquez au prince, & quinze cens eſcuz au pere pour les fraiz du procès. Ledict Sainct Aignan eſtant en Angleterre, voiant que par la iuſtice il eſtoyt mort en France, feit tant par ſon ſeruice enuers pluſieurs grands ſeigneurs, & par la faueur des parens de ſa femme, que le Roy d'Angleterre feit requeſte au Roy de luy vouloir donner ſa grace, & le remectre en ſes biens & honneurs. Mais le Roy, ayant entendu le villain & enorme cas, enuoya le procès au Roy d'Angleterre, le priant de regarder ſi c'eſtoit cas qui meritaſt grace; luy diſant que le duc d'Allençon auoit ſeul ce privilleige en ſon Roiaulme de donner grace en ſa duché. Mais, pour toutes ſes excuſes, n'appaiſa poinct le Roy d'Angleterre, lequel le prochaſſa ſi très inſtamment que à la fin le procureur l'euſt à ſa requeſte [16]; & retourna en ſa maiſon, où, pour paracheuer ſa meſchanceté, s'accoincta d'un inuocateur nommé Gallery, eſperant que par ſon art il feroit exempt de paier les quinze cens eſcuz au pere du treſpaſſé [17].

Et pour à ceſte fin s'en allerent à Paris deſguiſés, ſa femme & luy. Et voiant ſa dicte femme qu'il eſtoyt ſi longuement enfermé en vne chambre auecq le dict Gallery, & qu'il ne luy diſoit poinct la raiſon pourquoy, vng matin

elle l'efpia, & veid que le dict Gallery luy monftroit cinq ymaiges de boys, dont les trois auoient les mains pendantes, & les deux leuées contremont[18]. Et parlant au procureur : Il nous fault faire de telles ymaiges de cire que ceulx cy; & celles qui auront les bras pendans ce feront ceulx que nous ferons mourir, & ceulx qui les ont efleués[19] feront ceulx dont vous vouldrez auoir la bonne grace & amour. Et le procureur difoit : Cefte cy fera pour le Roy de qui ie veulx eftre aymé, & cefte cy pour mon feigneur le chancellier d'Allençon Brinon[20]. Gallery luy dift : Il fault mectre ces ymaiges foubz l'autel où ilz orront leur meffe, auecq des parolles que ie vous feray dire à l'heure. Et en parlant de ceulx qui auoyent les bras baiffez, dift le procureur que l'vne eftoit maiftre Gilles du Mefnil, pere du trefpaffé; car il fçauoit bien que tant qu'il viuroit il ne cefferoyt de le pourfuiure. Et vne des femmes qui auoyt les mains pendantes eftoyt ma dame la ducheffe d'Allençon, feur du Roy, parce qu'elle aymoit tant ce viel feruiteur, & auoit en tant d'autres chofes congneu fa mefchanceté[21], que fi elle ne mouroyt, il ne pouuoit viure. La feconde femme aiant les bras pendans eftoit fa femme, laquelle eftoit caufe de tout fon mal; & fe tenoit feur que iamays ne s'amenderoit de fa mefchante vie. Quant fa femme, qui voyoit tout par le pertuis de la porte, entendit qu'il la mectoit au rang des trefpaffez, fe penfa qu'elle le y enuoiroit le

premier. Et faingnant d'aller emprunēter de l'argent à vng ſien oncle nommé Neaufle, maiſtre des requeſtes du duc d'Allençon, luy va compter ce qu'elle auoyt veu & oy de ſon mary. Lediɛ̃t Neaufle, comme bon viellard ſeruiteur, s'en alla au chancellier d'Allençon, & luy racompta toute l'hiſtoire. Et pour ce que le duc & la ducheſſe d'Allençon n'eſtoient pour le iour à la court, le diɛ̃t chancellier alla compter ce cas eſtrange à ma dame la Regente [22], mere du Roy & de la diɛ̃te ducheſſe, qui ſoubdainement enuoya querir le prevoſt de Paris, nommé La Barre [23], lequel feit ſi bonne dilligence qu'il print le procureur & Gallery ſon inuocateur, leſquelz, ſans genne ne contrainɛ̃te, confeſſerent librement le debte. Et fut leur procès faiɛ̃t & rapporté au Roy; quelques vns, voulans ſauluer leurs vies, luy dirent qu'ilz ne ſerchoient que ſa bonne grace par leurs enchantemens. Mais le Roy ayant la vie de ſa ſeur auſſy chere que la ſienne, commanda que l'on donnaſt la ſentence telle que s'ilz euſſent attempté à ſa perſonne propre. Toutesfois ſa ſeur, la ducheſſe d'Allençon, le ſupplia que la vie fut ſaulue audiɛ̃t procureur, & commuer la mort en quelque peyne cruelle [24]; ce que luy fut oɛ̃troyé, & furent enuoiez luy & Gallery à Marſeilles, aux galleres de Sainɛ̃t Blancart [25], où ilz finerent leurs iours en grande captiuité, & eurent loiſir de recongnoiſtre la grauité de leurs pechez; & la mauuaiſe femme, en l'abſence de ſon mary,

continua ſon peché plus que iamais, & mourut miſerablement.

Ie vous ſuplie, mes dames, regardez quel mal il vient d'vne meſchante femme, & combien de maulx ſe feirent pour le peché de ceſte cy. Vous trouuerez que depuis que Eue feit pecher Adan, toutes les femmes ont prins poſſeſſion de tormenter, tuer & damner les hommes. Quant eſt de moy, i'en ay tant experimenté la cruaulté, que ie ne penſe iamais mourir ny eſtre damné que par le deſeſpoir en quoy vne m'a mys. Et ſuis encores ſi fol, qu'il fault que ie confeſſe que ceſt enfer là m'eſt plus plaiſant venant de ſa main que le paradis donné de celle d'vne autre. Parlamente, faignant de n'entendre poinct que ce fut pour elle qu'il tenoyt tel propos, luy diſt : Puiſque l'enfer eſt auſſy plaiſant que vous dictes, vous ne debuez craindre le diable qui vous y a mis. Mais il luy reſpondit en collere : Si mon diable deuenoit auſſi noir qu'il m'a eſté mauuays, il feroit autant de paour à la compaignie que ie prends de plaiſir à la regarder ; mais le feu de l'amour me faict oblier celluy de ceſt enfer. Et pour n'en parler plus auant ie donne ma voix à madame Oiſille pour dire la ſeconde nouuelle ; & ſuis ſeur que ſi elle vouloyt dire des femmes ce qu'elle en ſçait, elle fauoriſeroit mon opinion. A l'heure, toute la compaignye ſe tourna vers elle, la priant vouloir commencer. Ce qu'elle accepta, & en riant commença à dire :

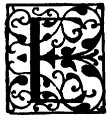
Il me ſemble, mes dames, que celluy qui m'a donné ſa voix a tant dict de mal des femmes par vne hiſtoire veritable d'vne malheureuſe[26], que ie doibtz rememorer tous mes vielz ans pour en trouuer vne dont la vertu puiſſe deſmentir ſa mauuaiſe opinion ; & pour ce qu'il m'en eſt venu vne au deuant digne de n'eſtre miſe en obly, ie la vous vois compter.





NOVVELLE DEVXIESME.

Vne muletiere d'Amboyſe ayma mieus cruellement mourir de la main de ſon valet que de conſentir à ſa mechante volonté.



EN la ville d'Amboiſe y auoyt vng mulletier qui ſeruoit la Roine de Nauarre, ſeur du roy François premier de ce nom, laquelle eſtoyt à Bloys accouchée d'vn filz. Auquel lieu eſtoit allé le dict mulletier pour eſtre paié de ſon quartier; & ſa femme demoura au dict Amboiſe logée delà les pontz. Or y auoit il long temps que vng varlet de ſon mary l'aymoit ſi deſeſperement, que vng iour il ne ſe peut tenir de luy en parler; mais elle qui eſtoit ſi vraie femme de bien, le reprint ſi aigrement, le menaſſant de le faire battre & chaſſer à ſon mary que depuis il ne luy oſa tenir propos ne faire ſemblant. Et garda ce feu couuert en ſon cueur iuſques au iour que ſon maiſtre eſtoit allé dehors, & ſa maiſtreſſe à veſpres à Sainct Florentin [1], égliſe du chaſteau fort, loing de

leur maifon. Eftant demoré feul, luy vint en fantaifye qu'il pourroit auoir par force ce que par nulle priere ne feruice n'auoit peu acquerir. Et rompit vng ais qui eftoit entre la chambre où il couchoit & celle de fa maiftreffe. Mais à caufe que le rideau, tant du lict de fon maiftre & d'elle que des feruiteurs de l'autre coufté, couuroyt les murailles fi bien que l'on ne pouoit veoir l'ouuerture qu'il auoyt faicte, ne fuft poinct fa malice apparceue, iufques ad ce que fa maiftreffe fut couchée auecq vne petite garfe de vnze à douze ans. Ainfy que la pauure femme eftoit à fon premier fommeil, entra le varlet, par l'ais qu'il auoit rompu, dedans fon lict, tout en chemife, l'efpée nue en fa main. Mais auffy toft qu'elle le fentit près d'elle, faillit hors du lict, en luy faifant toutes les remonftrances qu'il fut poffible à femme de bien. Et luy, qui n'auoit amour que beftialle, qui eut mieulx entendu le langaige des mulletz que fes honneftes raifons, fe monftra plus beftial que les beftes auecq lefquelles il auoyt efté long temps; car en voyant qu'elle couroyt fi toft à l'entour d'vne table, & qu'il ne la pouoit prendre, & qu'elle eftoit fi forte que par deux fois elle s'eftoit defaicte de luy, defefperé de iamais ne la pouoir rauoir viue, luy donna fi grand coup d'efpée par les reings, penfant que fi la paour & la force ne l'auoyt peu faire rendre, la douleur le feroit. Mais ce fut au contraire : car tout ainfy que vng bon gendarme,

quant il veoit fon fang, eft plus efchauffé à fe venger de fes ennemys & acquerir honneur, ainfy fon chafte cueur fe renforcea doublement à courir & fuyr des mains de ce malheureux, en luy tenant les meilleurs propos qu'elle pouoyt, pour cuyder par quelque moien le reduire à congnoiftre fes faultes; mais il eftoit fi embrafé de fureur qu'il n'y auoit en luy lieu pour recepuoir nul bon coufté; & luy redonna encores plufieurs coups, pour lefquelz euiter, tant que les iambes la peurent porter, couroit toufiours. Et quant, à force de perdre fon fang, elle fenteit qu'elle approchoit de la mort, leuant les oeilz au ciel & ioingnant les mains, rendit graces à fon Dieu, lequel elle nommoyt fa force, fa vertu, fa patience & chafteté, luy fupplyant prendre en gré le fang qui, pour garder fon commandement, eftoit refpendu en la reuerence de celluy de fon filz, auquel elle croyoit fermement tous fes pechez eftre lauez & effacez de la memoire de fon ire. Et en difant : Seigneur, recepuez l'ame qui, par voftre bonté, a efté racheptée, tumba en terre fur le vifaige, où ce mefchant luy donna plufieurs coups; & après qu'elle eut perdu la parolle & la force du corps, ce malheureux print par force celle qui n'auoit plus de deffenfe en elle.

Et quant il eut fatisfaict à fa mefchante concupifcence, s'en fouyt fi haftiuement que iamais depuis, quelque pourfuicte que on en ayt faicte, n'a peu eftre retrouvé. La ieune fille qui eftoit

couchée auecq la mulletiere, pour la paour qu'elle auoit eue, s'eftoyt cachée foubz le lict; mais voiant que l'homme eftoit dehors, vint à fa maiftreffe, & la trouua fans parolle ne mouuement; crya par la feneftre aux voifins pour la venir fecourir. Et ceulx qui l'aymoient & eftimoient autant que femme de la ville, vindrent incontinant à elle, & amenerent auecq eulx des cirurgiens, lefquelz trouuerent qu'elle auoyt vingt cinq plaies mortelles fur fon corps; & feirent ce qu'ilz peurent pour luy ayder, mais il leur fut impoffible. Toutesfois elle languit encores vne heure fans parler, faifant figne des oeilz & des mains, en quoy elle monftroit n'auoir perdu l'entendement. Eftant interrogée par vng homme d'efglife de la foy en quoy elle mouroit, de l'efperance de fon falut par Ihefucrift feul, refpondoit par fignes fi euidens que la parolle n'eut fceu mieulx monftrer fon intention; & ainfy, auecq vn vifaige ioyeulx, les oeilz efleuez au ciel, rendit ce chafte corps fon ame à fon Créateur. Et fi toft qu'elle fut leuée & enfeuelye, le corps mis à fa porte, actendant la compaignie pour fon enterrement, arriua fon pauure mary, qui veid premier le corps de fa femme mort deuant fa maifon, qu'il n'en auoit fceu les nouuelles; & s'enquerant de l'occafion, eut double occafion de faire deuil, ce qu'il feit de telle forte qu'il y cuyda layffer la vye. Ainfy fut enterrée cefte martire de chafteté en l'eglife de Sainct Florentin, où toutes les femmes de

bien de la ville ne faillirent à faire leur debuoir de l'honorer autant qu'il eftoit poffible [2], fe tenans bien heureufes d'eftre de la ville où vne femme fi vertueufe auoyt efté trouuée. Les folles & legieres, voyans l'honneur que l'on faifoit à ce corps, fe delibererent de changer leur vye en myeulx.

Voyla, mes dames, vne hiftoire veritable qui doibt bien augmenter le cueur à garder cefte belle vertu de chafteté. Et nous qui fommes de bonnes maifons, deurions morir de honte de fentir en noftre cueur la mondanité, pour laquelle euiter vne pauure mulletiere n'a poinct crainct vne fi cruelle mort. Et telle s'eftime femme de bien qui n'a pas encores fceu comme cefte cy refifter iufques au fang. Parquoy fe fault humillier, car les graces de Dieu ne fe donnent poinct aux hommes pour leurs nobleffes & richeffes, mais felon qu'il plaift à fa bonté, qui n'eft poinct accepteur de perfonne, lequel eflit ce qu'il veult; car ce qu'il a efleu l'honore de fes vertuz. Et fouuent eflit les chofes baffes, pour confondre celles que le monde eftime haultes & honnorables, comme luy mefmes dict : Ne nous refiouiffons de noz vertuz, mais en ce que nous fommes efcriptz au livre de vie, duquel ne nous peult effacer mort, enfer ne peché [3].

Il n'y eut dame en la compaignye qui n'eut la larme à l'oeil pour la compaffion de cefte

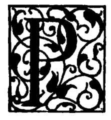
piteufe & glorieufe mort de cefte mulletiere. Chafcune penfa en elle mefme que fi la fortune leur aduenoit pareille, meĉtroit peine de l'enfuiure en fon martire. Et voiant ma dame Oifille que le temps fe perdoit parmy les louanges de cette trefpaffée, dift à Saffredent : Si vous ne diĉtes quelque chofe pour faire rire la compaignye, ie ne fçay nulle d'entre vous qui peuft rabiller à la faulte que i'ay faiĉte de la faire pleurer. Parquoy ie vous donne ma voix pour dire la tierce nouuelle. Saffredent, qui eut bien défiré pouuoir dire quelque chofe qui bien eut efté agreable à la compaignye, & fur toutes à vne [4], dift qu'on luy tenoit tort, veu qu'il y en auoit de plus antiens experimentez que luy qui deuoient parler premier que luy; mais puifque fon fort eftoit tel, il en aymoyt mieulx s'en defpefcher; car plus il y en auoit de bien parlans, & plus fon compte feroyt trouué mauuays.





NOVVELLE TROISIESME.

La Royne de Naples ioua la vengeance du tort que luy tenoit le roy Alphonse, son mary, auec vn gentil homme du quel il entretenoit la femme; & dura cette amityé toute leur vie, sans que iamais le Roy en eut aucun soupçon.



OVR ce, mes dames, que ie me suis souuent soubzhaicté compaignon de la fortune de celuy dont ie vois faire le compte, ie vous diray que en la ville de Naples, du temps du roy Alphonse, duquel la lasciueté estoit le sceptre de son Royaulme, y auoit vng gentil homme tant honneste, beau & agreable, que pour ses perfections vng viel gentil homme luy donna sa fille, laquelle en beaulté & bonne grace ne debuoit rien à son mary. L'amitié fut grande entre eulx deux iusques à vng carneual[1] que le Roy alla en masque parmi les maisons, où chascun s'efforçoit de lui faire le meilleur racueil qu'il estoit possible. Et quand il vint en celle de ce gentil homme, fut traicté trop mieulx que en

nul autre lieu, tant de confitures, de chantres, de muficque, & de la plus belle femme que le Roy auoit point à fon gré veue. Et à la fin du feftin, auecq fon mary dift vne chanfon de fi bonne grace que fa beaulté en augmentoit. Le Roy, voiant tant de perfections en vng corps, ne print pas tant de plaifir au doux accord de fon mary & d'elle, qu'il feit à penfer comme il le pourroit rompre. Et la difficulté qu'il en faifoit eftoit la grande amytié qu'il voioyt entre eulx deux : parquoy il porta en fon cueur cefte paffion la plus couuerte qu'il luy fuft poffible. Mais pour la foulaiger en partie, faifoit force feftins à tous les feigneurs & dames de Naples, où le gentil homme & fa femme n'eftoient pas obliez. Pource que l'homme croit voluntiers ce qu'il veut [2], il luy fembloit que les oeilz de cefte dame luy promectoient quelque bien aduenir, fi la prefence du mary n'y donnoit empefchement. Et pour effayer fi fa penfée eftoit veritable, donna la commiffion au mary de faire vng voyage à Rome pour quinze iours ou trois fepmaines. Et fi toft qu'il fut dehors, fa femme, qui ne l'auoit encores loing [3] perdu de veue, en feit vng fort grand deuil, dont elle fut reconfortée par le Roy le plus fouuent qu'il luy fut poffible, par fes doulces perfuafions, par prefens & par dons; de forte qu'elle fut non feulement confolée, mais comptante de l'abfence de fon mary. Et auant les trois fepmaines qu'il deuoit retourner, fut fi amoreufe du Roy, qu'elle

eftoit auffy ennuyée du retour de fon mary qu'elle auoit efté de fon allée. Et pour ne perdre fa prefence[4], accorderent enfemble que quant le mary iroyt en fes maifons aux champs, elle le feroit fçauoir au Roy, lequel la pourroit feurement aller veoir, & fi fecretement que l'honneur, qu'elle craingnoit plus que la confcience, n'en feroit poinct bleffé.

En cefte efperance là fe tint fort ioyeufe cefte dame; & quant fon mary arriua, luy feit fi bon recueil, que combien qu'il euft entendu que en fon abfence le Roy la ferchoit, fi ne peut auoir foupfon. Mais par longueur de temps, ce feu tant difficile à couurir fe commença puis après à monftrer, en forte que le mary fe doubta bien fort de la verité, & feit fi bon guet qu'il en fut prefque affeuré. Mais pour la craincte qu'il auoit que celuy qui luy faifoit iniure luy feift pis s'il en faifoit femblant, fe delibera de le diffimuler; car il eftimoit meilleur viure auecq quelque fafcherie que de hazarder fa vie pour vne femme qui n'auoyt poinct d'amour. Toutesfois, en ce defpit, delibera le rendre[5] s'il luy eftoit poffible; & fçachant que fouuent le defpit faict faire à vne femme plus que l'amour, principallement à celles qui ont le cueur grand & honnorable, print la hardieffe vng iour, en parlant à la Royne, de luy dire qu'il auoit grande pitié dont elle n'eftoit autrement aymée du Roy fon mary. La Royne, qui auoit oy parler de l'amour du Roy & de fa femme, luy dift :

Ie ne puis auoir l'honneur & le plaiſir enſemble. Ie ſçay bien que i'ay l'honneur dont vne aultre reçoit le plaiſir; auſſi celle qui a le plaiſir n'a pas l'honneur que i'ay. Luy qui entendoyt bien pour qui ces parolles eſtoient dictes, luy reſpondit : Ma dame, l'honneur eſt né auecq vous; car vous eſtes de ſi bonne maiſon que, pour eſtre Royne ou Emperiere, ne ſçauriez augmenter voſtre nobleſſe; mais voſtre beaulté, grace & honneſteté, a tant merité de plaiſir, que celle qui vous en oſte ce qui vous appartient ſe fait plus de tort que à vous; car pour vne gloire qui lui tourne à honte, elle pert autant de plaiſir que vous ne dame de ce Royaulme ne ſçauriez auoir. Et vous puis dire, Ma dame, que ſi le Roy auoyt mis ſa couronne hors de deſſus ſa teſte, qu'il n'auroit nul aduentaige ſur moy de contenter vne dame. Eſtant ſeur que pour ſatiſfaire à vne ſi honneſte perſonne que vous, il deburoyt vouloir auoir changé ſa complexion à la myenne. La Royne en riant luy reſpondit : Combien que le Roy ſoyt de plus delicate complexion que vous, ſi eſt ce que l'amour qu'il me porte me contente tant que ie la prefere à toute aultre choſe [6]. — Ma dame, s'il eſtoit ainſy, vous ne me feriez poinct de pitié; car ie ſçay bien que l'honneſte amour de voſtre cueur vous rendroit très contante, s'il trouuoyt en celuy du Roy pareil amour; mais Dieu vous en a bien gardée, à fin que, ne trouuant en luy ce que vous demandez, vous n'en ſiſſiez voſtre

Dieu en terre. — Ie vous confeffe, dift la Royne, que l'amour que ie luy porte eft fi grande, que en nul aultre cueur que au mien ne fe peult trouuer la femblable. — Pardonnez-moy, ma dame, luy dift le gentil homme, vous n'auez pas bien fondé l'amour de tous les cueurs ; car ie vous ofe bien dire que tel vous ayme de qui l'amour eft fi grande & importable que la voftre auprès de la fienne ne fe monftreroit rien. Et d'autant qu'il veoit l'amour du Roy faillye en vous, la fienne croift & augmente de telle forte que, fi vous l'auez pour agreable, vous ferez recompenfée de toutes vos pertes.

La Royne commencea, tant par ces parolles que par fa contenance, à congnoiftre que ce qu'il difoit proceddoit du profond du cueur ; & va rememorer que long temps auoit il ferchoit de luy faire feruice par telle affection qu'il en eftoyt deuenu melencolicque, ce qu'elle auoyt parauant penfé venir à l'occafion de fa femme ; mais maintenant croioit elle fermement que c'eftoit pour l'amour d'elle. Et auffy la vertu d'amour qui fe faict fentir quand elle n'eft poinct fainćte, la rendit certaine de ce qui eftoit caché à tout le monde. Et en regardant le gentil homme, qui eftoit trop plus amyable que fon mary, voyant qu'il eftoyt delaiffé de fa femme comme elle du Roy, preffée du defpit & ialoufie de fon mary, & incitée de l'amour du gentil homme, commença à dire, la larme à l'oeil en foufpirant : O mon Dieu ! faut il que la vengeance gaigne

fur moy ce que nul amour n'a fceu faire! Le gentil homme bien entendant ce propos luy refpondit : Ma dame, la vengeance eft doulce qui, en lieu de tuer l'ennemy, donne vie à vn parfaict amy. Il me femble qu'il eft temps que la vérité vous ofte la fotte amour que vous portez à celluy qui ne vous aime poinct ; & l'amour iufte & raifonnable chaffe hors de vous la craincte, qui iamais ne peut demeurer en vn cueur grand & vertueux. Or fus, ma dame, mectons à part la grandeur de voftre eftat, & regardons que nous fommes l'homme & la femme de ce monde les plus trompez, trahis & mocquez de ceulx que nous auons plus parfaictement aimez. Reuenchons nous, ma dame, non tant pour leur rendre ce qu'ilz meritent, que pour fatisfaire à l'amour qui, de mon cofté, ne fe peut plus porter fans morir. Et ie penfe que fi vous n'auez le cueur plus dur que nul caillou ou dyamant, il eft impoffible que vous ne fentiez quelque eftincelle du feu qui croift tant plus que ie le veulx diffimuler. Et fi la pitié de moy, qui meurs pour l'amour de vous, ne vous incite à m'aimer, au moins celle de vous mefme vous y doit contraindre, qui, eftant fi parfaicte que vous, meritez auoir les cueurs de tous les honneftes hommes du monde ; & eftes defprifée & delaiffée de celuy pour qui vous auez dedaigné tous les aultres.

La Royne, oyant ces parolles, fut fi tranfportée que, de paour de monftrer par fa conte-

nance le troublement de ſon eſprit, s'appuyant ſur le bras du gentil homme, s'en alla en vng iardin de ſa chambre, où longuement ſe promena ſans luy pouoir dire mot. Mais le gentil homme la voyant demy vaincue, quand il fut au bout de l'allée, où nul ne les pouoit veoir, luy declara par effect l'amour que ſi long temps il luy auoit cellée ; & ſe trouuans tous deux d'vn conſentement, iouerent la vengeance dont la paſſion auoyt eſté importable[7]. Et là delibererent que toutes les foys que le mary iroyt en ſon villaige, & le Roy de ſon chaſteau en la ville, il retourneroit au chaſteau vers la Royne. Ainſi, trompans les trompeurs, ilz ſeroient quatre participans au plaiſir que deux cuydoient auoir tous ſeuls. L'accord faict, s'en retournerent, la dame en ſa chambre & le gentil homme en ſa maiſon, auecq tel contentement qu'ils auoient obliez tous leurs ennuiz paſſez. Et la craincte que chaſcun auoit de l'aſſemblée du Roy & de la damoiſelle eſtoit tournée en deſir, qui faiſoit aller le gentil homme plus ſouuent qu'il n'auoit accouſtumé en ſon villaige, lequel n'eſtoit que à demye lieue. Et ſi toſt que le Roy le ſçauoit, ne failloit d'aller veoir la damoiſelle ; & le gentil homme, quant la nuict eſtoyt venue, alloyt au chaſteau, deuers la Royne, faire l'office de lieutenant de Roy, ſi ſecrettement que iamais perſonne ne s'en apperceut. Ceſte vie dura bien longuement ; mais le Roy, pour eſtre perſonne publicque, ne pouuoit ſi bien diſſimuller ſon

amour que tout le monde ne s'en apperceuſt; & auoient tous les gens de bien grand pitié du gentil homme, car pluſieurs mauuais garſons luy faiſoient des cornes par derriere, en ſigne de mocquerie, dont il s'apperceuoyt bien. Mais ceſte mocquerie luy plaiſoit tant qu'il eſtimoit autant ſes cornes que la couronne du Roy; lequel, auec la femme du gentil homme, ne ſe peurent vn iour tenir, voyant vne teſte de cerf qui eſtoit eſleuée en la maiſon du gentil homme [8], de ſe prendre à rire deuant luy meſmes, en diſant que ceſte teſte eſtoit bien ſeante en ceſte maiſon. Le gentil homme, qui n'auoit le cueur moins bon que luy, va faire eſcrire ſur ceſte teſte : *Io porto le corna, ciaſcun lo vede; ma tal le porta che no lo crede* [9]. Le Roy retournant en ſa maiſon, qui trouua ceſt eſcriteau nouuellement mis, demanda au gentil homme la ſignification, lequel luy diſt : Si le ſecret du Roy eſt caché au ſerf, ce n'eſt pas raiſon que celluy du ſerf ſoit declaré au Roy; mais contentez vous que tous ceulx qui portent cornes n'ont pas le bonnet hors de la teſte, car elles ſont ſi doulces qu'elles ne deſcoiffent perſonne; & celluy les porte plus legierement qui ne les cuyde pas auoir. Le Roy congneut bien par ces parolles qu'il ſçauoit quelque choſe de ſon affaire, mais iamais n'euſt ſoupſonné l'amitié de la Royne & de luy; car tant plus la Royne eſtoit contente de la vie que ſon mary menoit, & plus faingnoit d'en eſtre marrye. Parquoy

vefquirent longuement, d'vn cofté & d'autre, en cefte amityé, iufques à ce que la vieilleffe y meift ordre.

Voylà, mes dames, vne hiftoire que voluntiers ie vous monftre icy pour exemple, à fin que quand vos mariz vous donneront des cornes de cheureul, vous leur en donniez de cerf. Ennafuite commença à dire en riant : Saffredent, ie fuis toute affeurée que fi vous aimez autant que autres fois vous auez faict, vous endureriez cornes auffi grandes que vng chefne, pour en rendre vne à voftre fantaifye; mais maintenant que les cheueulx vous blanchiffent, il eft temps de donner treues à voz dezirs. Ma damoifelle, dift Saffredent, combien que l'efperance m'en foyt oftée par celle que i'ayme, & la fureur par l'aage, fi n'en fçaurois diminuer la volunté. Mais puis que vous m'auez reprins d'vn fi honnefte defir, ie vous donne ma voix à dire la quatriefme nouuelle, à cefte fin que nous voyons fi par quelque exemple vous m'en pourriez defmentir. Il eft vray que, durant ce propos, vng de la compaignye fe print bien fort à rire, fachant que celle qui prenoit les parolles de Saffredent à fon aduantaige, n'eftoit pas tant aymée de luy qu'il en euft voulu fouffrir cornes, honte ou dommaige. Et quand Saffredent apperceut que celle qui ryoit l'entendoit, il s'en tint très content, & fe teut pour laiffer dire Ennafuite, laquelle commença ainfy :

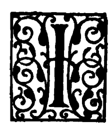
Mes dames, affin que Saffredent & toute la compaignye congnoiffe que toutes dames ne font pas femblables à la Royne de laquelle il a parlé, & que tous les folz & hazardeurs ne viennent pas à leur fin, & auffi pour ne celler l'oppinion d'vne dame qui iugea le defpit d'auoir failli à fon entreprinfe pire à porter que la mort, ie vous racompteray vne hiftoire, en laquelle ie ne nommeray les perfonnes, pour ce que c'eft de fi frefche memoire que i'aurois paour de defplaire à quelcuns des parens bien proches.





NOVVELLE QVATRIESME.

Vn ieune gentil homme, voyant vne dame de la meilleure maiſon de Flandres, ſoeur de ſon maiſtre, vefue de ſon premier & ſecond mary, & femme fort deliberée, voulut ſonder ſi les propos d'vne honneſte amytié luy deſplairoyent; mais ayant trouué reponſe contraire à ſa contenance, eſſaya la prendre par force, à laquelle reſiſta fort bien. Et ſans iamais faire ſemblant des deſſins & effors du gentil homme, par le conſeil de ſa dame d'honneur, s'eſloigna petit à petit de la bonne chere qu'elle auoit accoutumé luy faire. Ainſy, par ſa fole outrecuydance, perdit l'honneſte & commune frequentation qu'il auoit plus que nul autre auec elle.



L y auoyt au païs de Flandres vne dame de ſi bonne maiſon qu'il n'en eſtoit poinct de meilleure, vefue de ſon premier & ſecond mary, deſquelz n'auoyt eu nulz enfans viuans. Durant ſa viduité, ſe retira auecq vng ſien frere dont elle eſtoyt fort aymée, lequel eſtoit

fort grand feigneur, & mary d'vne fille de Roy. Ce ieune prince eftoit homme fort fubgect à fon plaifir, aymant chaffe, paffetemps & dames, comme la ieuneffe le requeroyt ; & auoyt vne femme fort fafcheufe, à laquelle les paffetemps du mary ne plaifoient poinct ; parquoy le feigneur menoit toufiours auecq fa femme fa feur, qui eftoyt la plus joyeufe & meilleure compaignye qu'il eftoit poffible [1], toutesfois faige & femme de bien. Il y auoyt en la maifon de ce feigneur vng gentil homme dont la grandeur, beaulté & bonne grace paffoit celle de tous fes compaignons. Ce gentil homme, voyant la feur de fon maiftre femme ioyeufe & qui ryoit voluntiers, penfa qu'il effaieroyt pour veoir fi les propos d'vne honnefte amityé luy defplairoient ; ce qu'il feit. Mais il trouua en elle refponce contraire à fa contenance. Et combien que fa refponce fuft telle qu'il appartenoyt à vne princeffe & vraye femme de bien, fi eft ce que le voyant tant beau & honnefte comme il eftoit, elle luy pardonna aifement fa grande audace. Et monftroit bien qu'elle ne prenoit point defplaifir quand il parloit à elle, en lui difant fouuent qu'il ne tint plus de tels propos ; ce qu'il lui promift, pour ne perdre l'aife & honneur qu'il auoyt de l'entretenir. Toutesfois à la longue augmenta fi fort fon affection qu'il oblia la promeffe qu'il luy auoit faicte ; non qu'il entreprint de fe hazarder par parolles, car il auoit trop contre fon gré experimenté les faiges refponce

qu'elle ſçauoit faire. Mais il penſa que s'il la pouoit trouuer en lieu à ſon aduantaige, elle qui eſtoit vefue, ieune, & en bon poinct, & de fort bonne complexion, prendroyt peult eſtre pitié de luy & d'elle enſemble.

Pour venir à ſes fins, diſt à ſon maiſtre qu'il auoyt auprès de ſa maiſon fort belle chaſſe, & que ſi luy plaiſoit y aller prandre trois ou quatre cerfs au mois de may, il n'auoit poinct veu plus beau paſſetemps. Le ſeigneur, tant pour l'amour qu'il portoit à ce gentil homme que pour le plaiſir de la chaſſe, luy octroya ſa requeſte; & alla en ſa maiſon, qui eſtoit belle & bien en ordre, comme du plus riche gentil homme qui fuſt au pays. Et logea le ſeigneur & la dame en vng corps de maiſon, & en l'autre vis à vis celle qu'il aymoit plus que luy meſmes. La chambre de laquelle il auoit ſi bien accouſtrée, tapiſſée par le hault, & ſi bien nattée[2], qu'il eſtoit impoſſible de s'apperceuoir d'vne trappe qui eſtoit en la ruelle de ſon lict, laquelle deſcendoit en celle où logeoit ſa mere, qui eſtoit vne vielle dame vng peu caterreuſe; & pource qu'elle auoit la toux, craignant faire bruict à la princeſſe qui logeoyt ſur elle, changea de chambre à celle de ſon filz. Et les ſoirs cette vielle dame portoit des confitures à ceſte princeſſe pour ſa collation; à quoy aſſiſtoyt le gentil homme, qui pour eſtre fort aymé & priué de ſon frere, n'eſtoit refuſé d'eſtre à ſon habiller & deshabiller, où touſiours il voyoit

occaſion d'augmenter ſon affection. En ſorte que vng ſoir, après qu'il eut faict veiller cette princeſſe ſi tard que le ſommeil qu'elle auoyt le chaſſa de la chambre, s'en alla à la ſienne. Et quand il eut prins la plus gorgiaſe & mieulx parfumée de toutes ſes chemiſes, & vng bonnet de nuict tant bien accouſtré qu'il n'y falloit rien, luy ſembla bien, en ſoy mirant, qu'il n'y auoit dame en ce monde qui ſceut refuſer ſa beaulté & bonne grace. Parquoy ſe promectant à luy meſmes heureuſe yſſue de ſon entreprinſe, s'en alla mectre en ſon lict, où il n'eſperoit faire long ſeiour, pour le deſir & ſeur eſpoir qu'il auoit d'en acquerir vng plus honorable & plaiſant. Et ſi toſt qu'il eut enuoyé tous ſes gens dehors, ſe leua pour fermer la porte après eulx. Et longuement eſcouta ſi en la chambre de la princeſſe, qui eſtoit deſſus, y auoit aucun bruict; & quand il ſe peut aſſeurer que tout eſtoit en repos, il voulut commencer ſon doux trauail : & peu à peu abbatit la trappe qui eſtoit ſi bien faicte & accouſtrée de drap qu'il ne feit vn ſeul bruict; & par là monta à la chambre & ruelle du lict de ſa dame, qui commençoit à dormyr. A l'heure, ſans auoir regard à l'obligation qu'il auoit à ſa maiſtreſſe, ny à la maiſon d'où eſtoit la dame, ſans luy demander congié ne faire la reuerence, ſe coucha auprès d'elle, qui le ſentit plus toſt entre ſes bras qu'elle n'apparceut ſa venue. Mais elle, qui eſtoit forte, ſe desfit de ſes mains, en luy demandant qui il eſtoit, ſe

meit à le frapper, mordre & efgratigner, de forte qu'il fut contrainct, pour la paour qu'il eut qu'elle appelaft, luy fermer la bouche de la couuerture; ce que luy fut impoffible de faire, car quand elle veid qu'il n'efpargnoit rien de toutes fes forces pour luy faire vne honte, elle n'efpargna rien des fiennes pour l'en engarder; & appella tant qu'elle peut fa dame d'honneur, qui couchoit en fa chambre, ancienne & faige femme autant qu'il en eftoit poinct, laquelle tout en chemife courut à fa maiftreffe.

Et quand le gentil homme veid qu'il eftoit defcouuert, eut fi grand paour d'eftre cogneu de fa dame, que le pluftoft qu'il peut defcendit par fa trappe; & autant qu'il auoit eu de defir & d'affurance d'eftre bien venu, autant eftoit il defefperé de s'en retourner en fi mauuais eftat. Il trouua fon mirouer & fa chandelle fur fa table; & regardant fon vifaige tout fanglant d'efgratigneures & morfures qu'elle luy auoyt faictes, dont le fang failloit fur fa belle chemife, qui eftoit plus fanglante que dorée, commença à dire : Beaulté! tu as maintenant loyer de ton mérite, car, par ta vaine promeffe, i'entreprins vne chofe impoffible, & qui peut eftre, en lieu d'augmenter mon contentement, eft redoublement de mon malheur, eftant affeuré que fi elle fçait que, contre la promeffe que ie luy ay faicte, i'ay entreprins cefte follie, ie perderay l'honnefte & commune frequentation que i'ay plus que nul autre auecq elle; ce que ma gloire

a bien deferuy; car pour faire valoir ma beaulté & bonne grace, ie ne la deuois pas cacher en tenebres pour gaingner l'amour de ſon cueur; ie ne deuois pas eſſayer à prendre par force ſon chaſte corps, mais debuois, par long ſeruice & humble patience, attendre que amour en fut victorieux, pour ce que ſans luy n'ont pouuoir toute la vertu & puiſſance de l'homme. Ainſi paſſa la nuict en tels pleurs, regretz & douleurs qui ne ſe peuuent racompter. Et au matin, voiant ſon viſaige ſi deſchiré feit ſemblant d'eſtre fort mallade & de ne pouuoir veoir la lumiere, iuſques ad ce que la compaignie feuſt hors de ſa maiſon.

La dame, qui eſtoit demorée victorieuſe, ſachant qu'il n'y auoit homme en la court de ſon frere qui eut oſé faire vne ſi eſtrange entreprinſe que celluy qui auoyt eu la hardieſſe de luy declairer ſon amour, ſe aſſeura que c'eſtoit ſon hoſte. Et quand elle eut cherché auecq ſa dame d'honneur les endroictz de la chambre pour trouuer qui ce pouoit eſtre, ce qui ne fut poſſible, elle luy diſt par grande collere : Aſſeurez vous que ce ne peult eſtre nul autre que le ſeigneur de ceans; & que le matin ie feray en ſorte vers mon frere que ſa teſte ſera teſmoing de ma chaſteté. La dame d'honneur [3], la voiant ainſi courroucée, luy diſt : Ma dame, ie ſuis très aiſe de l'amour que vous auez de voſtre honneur, pour lequel augmenter ne voulez eſpargner la vie d'vng qui l'a trop hazardée pour

la force de l'amour qu'il vous porte. Mais bien fouuent tel la cuyde croiftre qui la diminue. Parquoy ie vous fupplye, ma dame, me vouloir dire la verité du faiɛt. Et quand la dame luy eut compté tout au long, la dame d'honneur luy dift : Vous m'affeurez qu'il n'a eu aultre chofe de vous que les efgratigneures & coups de poing ? — Ie vous affeure, dift la dame, que non ; & que s'il ne trouue vng bon cirurgien, ie penfe que demain les marques y paroiftront. — Or, puis que ainfy eft, ma dame, dift la dame d'honneur, il me femble que vous auez plus d'occafion de louer Dieu que de penfer à vous venger de luy ; car vous pouuez croire que puis qu'il a eu le cueur fi grand que d'entreprendre vne telle chofe, & le defpit qu'il a de y auoir failly, que vous ne lui fçauriez donner mort qui ne lui fuft plus aifée à porter. Si vous defirez eftre vengée de luy, laiffez faire à l'amour & à la honte, qui le fçauront mieulx tormenter que vous. Si vous le faiɛtes pour votre honneur[4], gardez vous, ma dame, de tumber en pareil inconuenient que le fien ; car en lieu d'acquerir le plus grand plaifir qu'il ait fceu auoir, il a receu le plus extreme ennuy que gentil homme fçauroit porter. Auffy vous, ma dame, cuydant augmenter voftre honneur, le pourriez bien diminuer ; & fi vous en faiɛtes la plainɛte, vous ferez fçauoir ce que nul ne fçait ; car, de fon cofté, vous eftes affeurée que iamais il n'en fera rien reuelé. Et quand

Monfeigneur voftre frere en feroit la iuftice que en demandez, & que le pauure gentil homme en vint à mourir, fi courra le bruict partout qu'il aura faict de vous à fa volunté ; & la plus part diront qu'il a efté bien difficile que vng gentil homme ait faict vne telle entreprinfe fi la dame ne luy en donne grande occafion. Vous eftes belle & ieune, viuant en toute compaignye bien ioieufement ; il n'y a nul en cefte court qui ne voye la bonne chere que vous faictes au gentil homme dont vous auez foupfon, qui fera iuger chafcun que s'il a faict cefte entreprinfe, ce n'a efté fans quelque faulte de voftre cofté. Et voftre honneur, qui iufques icy vous a faict aller la tefte leuée, fera mis en difpute en tous les lieux là où cefte hiftoire fera racomptée.

La princeffe, entendant les bonnes raifons de fa dame d'honneur, congneut qu'elle luy difoit verité, & que à très iufte caufe elle feroit blafmée, veue la bonne & priuée chere qu'elle auoit toufiours faicte au gentil homme ; & demanda à fa dame d'honneur ce qu'elle auoit à faire, laquelle luy dift : Ma dame, puis qu'il vous plaift recepuoir mon confeil, voiant l'affection dont il procedde, me femble que vous deuez en voftre cueur auoir ioye d'auoir veu que le plus beau & le plus honnefte gentil homme que i'aye veu en ma vie n'a fceu, par amour ne par force, vous mectre hors du chemyn de vraye honnefteté. Et en cela, ma dame, deuez vous humillier deuant Dieu, recongnoiftre que ce n'a

pas efté par voftre vertu ; car mainctes femmes ayans mené vie plus aufter que vous ont efté humiliées par hommes moins dignes d'eftre aimez que luy. Et deuez plus que iamais craindre de recepuoir propos d'amityé, pource qu'il y en a affez qui font tombez la feconde fois aux dangiers qu'elles ont euité la premiere. Ayez memoire, ma dame, que Amour eft aueugle, lequel aueuglit de forte que où l'on penfe le chemin plus feur, c'eft à l'heure qu'il eft le plus gliffant. Et me femble, ma dame, que vous ne debuez à luy ne à aultre faire femblant du cas qui vous eft aduenu ; & encores qu'il en vouluft dire quelque chofe, faindrez du tout de ne l'entendre, pour éuiter deux dangiers, l'vn de la vaine gloire de la victoire que vous en auez eue, l'aultre de prendre plaifir en ramenteuant chofes qui font fi plaifantes à la chair, que les plus chaftes ont bien affaire à fe garder d'en fentir quelques eftincelles, encores qu'elles[5] la fuyent le plus qu'elles peuuent. Mais auffi, ma dame, affin qu'il ne penfe par tel hazard auoir faict chofe qui vous ait efté agreable, ie fuis bien d'aduis que peu à peu vous vous efloingniez de la bonne chere que vous auez accouftumé de luy faire, afin qu'il congnoiffe de combien vous defprifez fa follie, & combien voftre bonté eft grande, qui s'eft contentée de la victoire que Dieu vous a donnée, fans demander autre vengeance de luy. Et Dieu vous doint grace, ma dame, de continuer l'honnefteté qu'il

a mife en voftre cueur; & congnoiffant que tout bien vient de luy, vous l'aymiez & feruiez mieulx que vous n'auez accouftumé. La princeffe, deliberée de croire le confeil de fa dame d'honneur, s'endormit auffi ioieufement que le gentil homme veilla de trifteffe.

Le lendemain, le feigneur s'en voulut aller & demanda fon hofte; auquel on dit qu'il eftoit fi mallade qu'il ne pouoit voir la clairté, ne oyr parler perfonne; dont le prince fut fort efbahy, & le voulut aller veoir; mais fçachant qu'il dormoyt, ne le voulut efueiller, & s'en alla ainfy de fa maifon fans luy dire à Dieu, emmenant auecq luy fa femme & fa feur; laquelle, entendant les excufes du gentil homme, qui n'auoit voulu veoir le prince ne la compaignye au partir, fe tint affeurée que c'eftoit celuy qui luy auoit fait tant de torment, lequel n'ofoit montrer les marques qu'elle luy auoit faictes au vifaige. Et combien que fon maiftre l'envoyaft fouuent querir, fi ne retourna poinct à la court qu'il ne fuft bien guery de toutes fes playes, hors vne, celle que l'amour & le defpit luy auoient faict au cueur. Quand il fut retourné deuers luy, & qu'il fe retrouua deuant fa victorieufe ennemye, ce ne fut fans rougir; & luy, qui eftoit le plus audacieux de toute la compaignye, fut fi eftonné que fouuent deuant elle perdoit toute contenance. Parquoy fut toute affeurée que fon foupfon eftoit vray; & peu à peu s'en eftrangea, non pas fi finement qu'il ne

s'en apparceuſt très bien ; mais il n'en oſa faire ſemblant, de paour d'auoir encores pis ; & garda ceſt amour en ſon cueur, auecq la patience de l'eſloingnement qu'il auoyt merité.

Voyla, mes dames, qui deuroyt donner grande crainƈte à ceulx qui preſument ce qui ne leur appartient. Et doibt bien augmenter le cueur aux dames, voyans la vertu de ceſte ieune princeſſe & le bon ſens de ſa dame d'honneur. Si à quelqu'vne de vous aduenoit pareil cas, le remede y eſt ia donné. Il me ſemble, diſt Hircan, que le grand gentil homme dont vous auez parlé eſtoit ſi deſpourueu de cueur qu'il n'eſtoit digne d'être ramentu; car ayant vne telle occaſion, ne debuoit, ne pour vielle ne pour ieune, laiſſer ſon entreprinſe. Et fault bien dire que ſon cueur n'eſtoit pas tout plein d'amour, veu que la crainƈte de mort & de honte y trouua encores place. Nomerſide reſpondit à Hircan : Et que euſt faiƈt le pauure gentil homme, veu qu'il auoyt deux femmes contre luy ? — Il debuoit tuer la vielle, diſt Hircan; & quand la ieune ſe feut veue ſans ſecours, euſt eſté demy vaincue. — Tuer ! dit Nomerſide; vous vouldriez doncques faire d'vn amoureux vng meurdrier ? Puiſque vous auez ceſte opinion, on doibt bien craindre de tumber en voz mains. — Si i'en eſtois iuſques là, dit Hircan, ie me tiendrois pour deshonoré ſi ie ne venois à fin de mon intention. A l'heure Geburon diſt : Trouuez

vous eftrange que vne princeffe nourrie en tout honneur foit difficile à prendre d'vn feul homme? Vous deuriez doncques beaucoup plus vous efmerueiller d'vne pauure femme qui efchappa de la main de deux. Geburon, dift Ennafuitte, ie vous donne ma voix à dire la cinquiefme nouuelle; car ie penfe que vous en fçauez quelqu'vne de cefte pauure femme qui ne fera poinct fafcheufe. Puis que vous m'auez efleu à partie, dift Geburon, ie vous diray vne hiftoire que ie fçay, pour en auoir faict inquifition veritable fur le lieu; & par là vous verrez que tout le fens & la vertu des femmes n'eft pas au cueur & tefte des princeffes, ny toute l'amour & fineffe en ceulx où le plus fouuent on eftime qu'ilz foyent.





NOVVELLE CINQVIESME.

Deus cordeliers de Nyort, paſſans la riuiere au port de Coulon, voulurent prendre par force la baſteliere qui les paſſoit. Mais elle, ſage & fine, les endormit ſi bien de paroles que, leur accordant ce qu'ilz demandoyent, les trompa & meit entre les mains de la iuſtice, qui les rendit à leur gardien pour en faire telle punition qu'ilz meritoyent.



V port de Coullon[1], près de Nyort, y auoit vne baſteliere qui iour & nuict ne faiſoit que paſſer vng chaſcun. Aduint que deux cordeliers du dict Nyort paſſerent la riuiere tous ſeulz auecq elle. Et pour ce que le paſſaige eſt vng des plus longs qui ſoit en France, pour la garde d'ennuyer, vindrent à la prier d'amours, à quoy elle leur feit la reſponſe qu'elle deuoyt. Mais eux qui pour le trauail du chemyn n'eſtoient laſſez, ne pour froideur de l'eaue refroidiz, ne auſſi pour le refuz de la femme honteux, ſe delibererent tous deux la

prendre par force ; ou ſi elle ſe plaingnoit, la iecter dans la riuiere. Elle, auſſi ſage & fine qu'ils eſtoient folz & malicieux, leur diſt : Ie ne ſuis pas ſi mal gratieuſe que i'en fayct le ſemblant : mais ie vous veulx prier de m'octroyer deux choſes, & puis vous congnoiſtrez que i'ay meilleure enuye de vous obeir que vous n'auez de me prier. Les cordeliers luy iurerent par leur bon ſainct Françoys qu'elle ne leur ſçauroit demander choſe qu'ilz n'octroiaſſent pour auoir ce qu'ilz deſiroient d'elle. Ie vous requiers premierement, diſt-elle, que me iuriez & promettiez que iamais à homme viuant nul de vous ne declarera noſtre affaire. Ce que luy promiſrent tres voluntiers. Et auſſy elle leur diſt que l'vn après l'autre veuille prendre ſon plaiſir de moy, car i'auroys trop de honte que tous deux me veiſſent enſemble. Regardez lequel me vouldra auoir le premier. Ilz trouuerent ſa requeſte très iuſte, & accorda le ieune que le plus viel commenceroit. Et en approchant d'vne petite iſle, elle diſt au ieune : Beau pere, dictes là voz oraiſons iuſques ad ce que i'aye mené voſtre compaignon ici deuant en vne autre iſle ; & ſi, à ſon retour, il ſe loue de moy, nous le lairrons icy & nous en irons enſemble. Le ieune ſaulta dedans l'iſle, attendant le retour de ſon compaignon, lequel la baſteliere mena en vne aultre. Et quand ilz furent au bort, faignant d'attacher ſon bateau à vng arbre, luy diſt : Mon amy, regardez en quel lieu nous

nous meƈtrons. Le beau pere entra en l'iſle pour ſercher l'endroiƈt qui lui ſeroit plus à propos : mais ſi toſt qu'elle le veid à terre, donna vng coup de pied contre l'arbre & ſe retira auecq ſon baſteau dedans la riuiere, laiſſant ces deux bons peres aux deſertz, auſquels elle cria tant qu'elle peut : Attendez, meſſieurs, que l'ange de Dieu vous vienne conſoler, car de moy n'aurez auiourd'huy choſe qui vous puiſſe plaire.

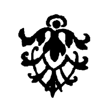
Ces deux pauures religieux, congnoiſſans la tromperie, ſe miſrent à genoulx ſur le bord de l'eaue, la priant ne leur faire ceſte honte, & que ſi elle les vouloyt doulcement mener au port, ils luy promeƈtoient de ne luy demander rien. Mais en s'en allant touſiours, leur diſoit : Ie ſerois doublement folle, après auoir eſchappé de voz mains, ſi ie m'y remeƈtoys. Et en entrant au villaige, va appeller ſon mary & ceulx de la iuſtice, pour venir prendre ces deux loups enraigez, dont, par la grace de Dieu, elle auoit eſchappé de leurs dentz ; qui y allerent[2] ſi bien accompaignez, qu'il ne demora grand ne petit qui ne voulſiſt auoir part au plaiſir de ceſte chaſſe. Ces pauures freres, voyans venir ſi grande compaignye, ſe cachoient chaſcun en ſon iſle, comme Adam quand il ſe veid nud deuant la face de Dieu. La honte meit leur peché deuant leurs oeilz, & la crainƈte d'eſtre pugniz les faiſoit trembler ſi fort qu'ilz eſtoient demy mortz. Mais cela ne les garda d'eſtre

prins & mis prifonniers, qui ne fut fans eftre mocquez & huez d'hommes & de femmes. Les vngs difoient [3] : Ces beaux peres qui nous prefchent chafteté, & puis la veulent ofter à noz femmes [4] ! Et les aultres difoient : Sont fepulchres par dehors blanchiz, & par dedans pleins de morts & pourriture [5]. Et puis vne autre voix cryoit : Par les fruicts, congnoiffez vous quels arbres font [6]. Croyez que tous les paffaiges que l'Euangile dict contre les hypocrites furent alleguez contre ces pauures prifonniers, lefquels, par le moyen du gardien [7], furent recoux & deliurez, qui en grand diligence les vint demander, affeurant ceulx de la iuftice qu'il en feroyt plus grande pugnition que les feculiers n'oferoient faire ; & pour fatisfaire à partie, ils diroient tant de meffes & prieres qu'on les en vouldroit charger. Le iuge accorda fa requefte, & luy donna les prifonniers, qui furent fi bien chapitrez du gardien, qui eftoit homme de bien, que oncques puis ne pafferent riuiere fans faire le figne de la croix & fe recommander à Dieu.

Ie vous prie, mes dames, penfez fi cefte pauure bafteliere a eu l'efprit de tromper deux fi malitieux hommes, que doiuent faire celles qui ont tant leu & veu de beaux exemples [8]? Quand il n'y auroit que la bonté des vertueufes dames qui ont paffé deuant leurs oeilz. En forte que la vertu des femmes bien nourryes fe doit autant appeler couftume que vertu ; mais de celles

qui ne sçauent rien, qui n'oyent quasi en tout l'an deux bons sermons, qui n'ont le loisir que de penser à gaingner leur pauure vie, & qui, si fort pressées, gardent soigneusement leur chasteté [9]; c'est là où on congnoist la vertu, qui est naïsuement dedans le cueur, car où le sens & la force de l'homme est estimée moindre, c'est où l'esperit de Dieu faict de plus grandes oeuures. Et bien malheureuse est la dame qui ne garde bien soigneusement le tresor qui luy apporte tant d'honneur, estans bien gardé, & tant de deshonneur au contraire. Longarine lui dist : Il me semble, Geburon, que ce n'est pas grand vertu de refuser vng cordelier, mais que plus tost seroit chose impossible de les aymer. — Longarine, lui respondit Geburon, celles qui n'ont poinct accoustumé d'auoir de tels seruiteurs que vous ne tiennent poinct fascheux les cordeliers ; car ils sont hommes aussy beaulx, aussy fortz & plus reposez que nous autres, qui sommes tous cassez du harnoys ; & si parlent comme anges, & sont importuns comme diables ; parquoy celles qui n'ont veu robbes que de bureau sont bien vertueuses quand elles eschappent de leurs mains. Nomerfide dist tout hault : Ha par ma foy, vous en direz ce que vous vouldrez, mais i'eusse mieulx aymé estre iectée en la riuiere que de coucher auecq vng cordelier. Oisille luy dist en riant : Vous sçauez doncques bien nouer ? Ce que Nomerfide trouua bien mauuais, pensant qu'Oisille n'eust telle estime

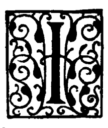
d'elle qu'elle defiroit ; parquoy luy dift en colere : Il y en a qui ont refufé des perfonnes plus agreables que vng cordelier, & n'en ont poinct fait fonner la trompette. Oifille fe prenant à rire de la voir courrouffée, luy dift : Encores moins ont elles fait fonner le tabourin de ce qu'elles ont faict & accordé. Geburon dift : Ie voy bien que Nomerfide a enuye de parler ; parquoy ie luy donne ma voix, affin qu'elle defcharge fon cueur fur quelque bonne nouuelle. — Les propos paffez, dift Nomerfide, me touchent fi peu, que ie n'en puis auoir ne ioye ne ennuy. Mais puifque i'ay voftre voix, ie vous prye oyr la myenne pour vous monftrer que fi vne femme a efté feduicte en bien, il y en a qui le font en mal. Et pour ce que nous auons iuré de dire verité, ie ne la veulx celer ; car tout ainfy que la vertu de la bafteliere ne honnore poinct les aultres femmes, fi elles ne l'enfuyuent, auffi le vice d'vne aultre ne les peut deshonorer. Efcoutez doncques.





NOVVELLE SIXIESME.

Vn viel borgne, valet de chambre du duc d'Alençon, auerty que sa femme s'eftoit amourachée d'un ieune homme, defirant en fauoir la verité, findit s'en aler pour quelques iours aux champs, dont il retourna fi foudain que fa femme, fur laquelle il faifoit le guet, s'en apparceut, qui, la cuydant tromper, le trompa luy mefme.



IL y auoit vng viel varlet de chambre de Charles, dernier duc d'Alençon[1], lequel auoit perdu vng oeil, & eftoit marié auecq vne femme beaucoup plus ieune que luy. Et pour ce que fes maiftre & maiftreffe l'aymoient autant que homme de fon eftat qui fuft en leur maifon, ne pouuoit fi fouuent aller veoir fa femme qu'il euft bien voulu ; qui fut occafion dont elle oblya tellement fon honneur & confcience, qu'elle alla aimer vng ieune homme, dont à la longue le bruict fut fi grand & mauuais que le mary en fut aduerty. Lequel

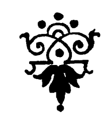
ne le pouuoyt croire, pour les grands signes d'amityé que luy monstroit sa femme. Toutesfois vng iour il pensa d'en faire l'experience, & de se venger, s'il pouuoit, de celle qui luy faisoit ceste honte. Et pour ce faire, faignist s'en aller en quelque lieu auprès de là pour deux ou trois iours. Et incontinant qu'il fut party, sa femme enuoya querir son homme, lequel ne fut pas demie heure auecq elle que voicy venir le mary qui frappa bien fort à la porte. Mais elle, qui le congneut, le dist à son amy, qui fut si estonné qu'il eut voulu estre au ventre de sa mere, mauldissant elle & l'amour qui l'auoient mis en tel dangier. Elle luy dist qu'il ne se foulciast poinct, & qu'elle trouueroit bien moien de l'en faire saillir sans mal ne honte; & qu'il s'habillast le plus tost qu'il pourroit. Ce temps pendant frappoit le mary à la porte, appellant le plus hault qu'il pouoyt sa femme. Mais elle faingnoit de ne le congnoistre poinct, & disoit tout hault aux gens de leans : Que ne vous leuez vous, & allez faire taire ceux qui font ce bruict à la porte? Est-ce maintenant l'heure de venir aux maisons des gens de bien? Si mon mary estoit icy, il vous en garderoyt. Le mary, oyant la voix de sa femme, l'appella le plus hault qu'il peut : Ma femme, ouurez moy, me ferez vous demorer icy iusques au iour? Et quand elle veit que son amy estoit tout prest de saillir, en ouurant sa porte, commença à dire à son mary : O mon mary! que ie suis

bien aife de voftre venue! car ie faifois vng merueilleux fonge; & eftois tant aife que iamais ie ne receuz vng tel contentement, pource qu'il me fembloit que vous auiez recouuert la veue de voftre oeil. Et en l'embraffant & le baifant, le print par la tefte, & luy bouchoit d'vne main fon bon oeil, & luy demandant : Voiez-vous poinct myeulx que vous n'auez accouftumé ? En ce temps pendant qu'il ne veoyt goutte, feit fortir fon amy dehors, dont le mary fe doubta incontinant, & luy dift : Par Dieu, ma femme, ie ne feray iamais le guet fur vous; car en vous cuydant tromper, ie receu la plus fine tromperie qui fut oncques inuentée. Dieu vous veulle amender; car il n'eft en la puiffance d'homme du monde de donner ordre en la malice d'vne femme, qui du tout ne la tuera. Mais puifque le bon traictement que ie vous ay faict n'a rien feruy à voftre amendement, peult eftre que le defpris que dorefnauant i'en feray vous chaftira. Et en ce difant, s'en alla & laiffa fa femme bien defolée, qui, par le moyen de fes amis, excufes & larmes, retourna encores auecq luy.

Par cecy, voyez vous, mes dames, combien eft prompte & fubtille vne femme à efchapper d'vng dangier. Et fi pour couurir vng mal fon efperit a promptement trouué remede, ie penfe que pour en eviter vng, ou pour faire quelque bien, fon efperit feroit encores plus fubtil; car

le bon efperit, comme i'ay toufiours oy dire, eft le plus fort. Hircan luy dift : Vous parlerez tant de fineffes qu'il vous plaira, mais fi ay ie telle oppinion de vous que fi le cas vous eftoit aduenu, vous ne le fçauriez celer. — I'aymerois autant, ce luy dift elle, que vous m'eftimiffiez la plus fotte femme du monde. — Ie ne le dis pas, refpondit Hircan ; mais ie vous eftime bien celle qui plus toft s'eftonneroit d'vn bruict que finement ne le feroit taire. Il vous femble, dift Nomerfide, que chafcun eft comme vous, qui par vng bruict en veult couurir vng autre. Mais il y a dangier que à la fin vne couuerture ruyne fa compaigne, & que le fondement foit tant chargé pour fouftenir les couuertures qu'il ruyne l'édifice. Mais fi vous penfez que les fineffes dont chafcun vous penfe bien remply foient plus grandes que celles des femmes, ie vous laiffe mon rang pour nous racompter la feptiefme hiftoire. Et fi vous voulez vous propofer pour exemple, ie croys que vous nous apprendrez bien de la malice. — Ie ne fuis pas icy, refpondit Hircan, pour me faire pire que ie fuis ; car encores y en a il qui plus que ie ne veulx en dient. Et en ce difant, regarda fa femme qui luy dift fouldain : Ne craingnez poinct pour moy à dire la verité; car il me fera plus facille de ouyr racompter voz fineffes que de les auoir veu faire deuant moy, combien qu'il n'y en ait nulle qui fceut diminuer l'amour que ie vous porte. Hircan lui refpondit : Auffy

ne me plains ie pas de toutes les faulſes oppinions que vous auez eues de moy. Parquoy, puis que nous congnoiſſons l'vn l'autre, c'eſt occaſion de plus grande ſeureté pour l'aduenir. Mais ſi ne ſuis ie ſi ſot de racompter hiſtoire de moy dont la verité vous puiſſe porter ennuy : toutesfois, i'en diray vne d'vn perſonnaige qui eſtoit bien de mes amys.





NOVVELLE SEPTIESME.

Par la fineſſe & ſubtilité d'un marchand vne vielle eſt trompée & l'honneur de ſa fille ſauvé.



N la ville de Paris y auoyt vng marchant amoureux d'vne fille ſa voiſine, ou, pour mieulx dire, plus aymé d'elle qu'elle n'eſtoit de luy; car le ſemblant qu'il luy faiſoit de l'aymer & cherir n'eſtoit que pour couurir vng amour plus haulte & honnorable : mais elle, qui ſe conſentoit d'eſtre trompée, l'aymoit tant qu'elle auoyt oblié la façon dont les femmes ont accouſtumé de refuſer les hommes. Ce marchant icy, après auoir eſté long temps à prandre la peyne d'aller où il la pouuoit trouuer, la faiſoit venir où il luy plaiſoit, dont ſa mere s'apparceut, qui eſtoit vne très honneſte femme; & luy desfendit que iamais elle ne parlaſt à ce marchant, ou qu'elle la meƈtroyt en religion. Mais ceſte fille, qui plus aymoit ce marchant qu'elle ne craignoit ſa mere, le chercheoit plus que

parauant. Et vng iour aduint que eftant toute feulle en vne garde robbe, ce marchant y entra, lequel, fe trouuant en lieu commode, fe print à parler à elle le plus priuement qu'il eftoit poffible. Mais quelque chambriere, qui le veyt entrer dedans, le courut dire à la mere, laquelle auecq vne très grande collere fe y en alla. Et quand la fille l'oyt venir, dift en pleurant à ce marchant : Hélas! mon amy, à cefte heure me fera bien cher vendue l'amour que ie vous porte. Voicy ma mere qui congnoiftra ce qu'elle a toufiours crainct & doubté. Le marchant, qui d'vng tel cas ne fut poinct eftonné, la laiffa incontinant, & s'en alla au deuant de la mere; & en eftendant les bras, l'embraffa le plus fort qu'il lui fut poffible; & auecq cefte fureur dont il commençoit d'entretenir fa fille, gecta la pauure femme vielle fur vne couchette. Laquelle trouua fi eftrange cette façon qu'elle ne fçauoit que luy dire, finon : Que voulez vous? Refuez-vous? Mais pour cella il ne laiffoit de la pourfuiure d'auffi près que fi ce euft efté la plus belle fille du monde. Et n'euft efté qu'elle crya fi fort que fes varlets & chamberieres vindrent à fon fecours, elle euft paffé le chemyn qu'elle craingnoyt que fa fille marchaft. Parquoy, à force de bras, ofterent cefte pauure vielle d'entre les mains du marchant, fans que iamais elle peuft fçauoir l'occafion pourquoy il l'auoyt ainfy tourmentée. Et durant cela fe fauua fa fille en vne maifon auprès où il y auoit des

nopces, dont le marchant & elle ont maintesfois ri ensemble depuis aux despens de la femme vielle, qui iamais ne s'en apparceut.

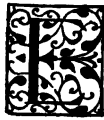
Par cecy voyez vous, mes dames, que la finesse d'vn homme a trompé vne vielle & saulué l'honneur d'vne ieune. Mais qui vous nommeroyt les personnes, ou qui eust vu la contenance de ce marchant & l'estonnement de ceste vielle, eust eu grand paour de sa conscience s'il se fust gardé de rire. Il me suffit que ie vous preuue par ceste histoire que la finesse des hommes est aussi prompte & secourable au besoing que celle des femmes, à fin, mes dames, que vous ne craigniez poinct de tumber entre leurs mains; car quand vostre esperit vous defauldra, vous trouuerez le leur prest à couurir vostre honneur. Longarine luy dist : Vrayement, Hircan, ie confesse que le compte est trop plaisant & la finesse grande, mais si n'est ce pas vng exemple que les filles doyuent ensuiure. Ie croy bien qu'il y en a à qui vous vouldriez le faire trouuer bon : mais si n'estes vous pas si sot de vouloir que vostre femme, ne celle dont vous aymez mieulx l'honneur que le plaisir, voulussent iouer à tel ieu. Ie croy qu'il n'y en a poinct vng qui de plus près les regardast, ne qui mieulx les engardast que vous. — Par ma foy, dist Hircan, si celle que vous dictes auoyt faict vn pareil cas, & que ie n'en eusse rien sçeu, ie ne l'en estimerois pas moins. Et si ie ne sçay si quel-

cun en a poinct faict d'auffy bons, dont le celler meet hors de peine. Parlamente ne fe peut garder de dire : Il eft impoffible que l'homme mal faifant ne foit foupfonneux ; mais bien heureux celluy fur lequel on ne peult auoir foupfon par occafion donnée. Longarine dit : Ie n'ay gueres veu grand feu de quoy ne vint quelque fumée ; mais i'ay bien veu la fumée où il n'y auoit poinct de feu. Car auffi fouuent eft foupfonné par les mauuais le mal où il n'eft poinct que congneu là où il eft. A l'heure Hircan luy dift : Vrayement, Longarine, vous en auez fi bien parlé en fouftenant l'honneur des dames à tort foupfonnées, que ie vous donne ma voix pour dire la huictiefme nouuelle ; par ainfy que vous ne nous faciez poinct pleurer, comme a faict ma dame Oifille, par trop louer les femmes de bien. Longarine, en fe prenant bien fort à rire, commencea à dire : Puifque vous auez enuye que ie vous face rire, felon ma couftume, fi ne fera ce pas aux defpens des femmes ; & fi diray chofe pour monftrer combien elles font aifées à tromper, quand elles mettent leur fantaifye à la ialoufye, auecq vne eftime de leur bon fens de vouloir tromper leurs mariz.



NOVVELLE HVICTIESME.

Bornet, ne gardant telle loyaulté à ſa femme qu'elle à luy, eut enuie de coucher auec ſa chamberiere, & declara ſon entreprinſe à vn ſien compagnon, qui, ſoubz eſpoir d'auoir part au butin, luy porta telle faueur & ayde que, penſant coucher auec ſa chamberiere, il coucha auec ſa femme, au deſceu de laquelle il feit participer ſon compagnon au plaiſir qui n'appartenoit qu'à luy ſeul, & ſe feit coqu ſoy meſme, ſans la honte de ſa femme.



EN la comté d'Alletz [1], y auoyt vng homme, nommé Bornet, qui auoit eſpouſé vne honneſte femme de bien, de laquelle il aymoit l'honneur & la reputation, comme ie croys que tous les maryz qui ſont icy font de leurs femmes. Et combien qu'il vouluſt que la ſienne luy gardaſt loyaulté, ſi ne vouloit il pas que la loy fuſt eſgale à tous deux ; car il alla

eſtre amoureux de ſa chamberiere, auquel change il ne gaignoit que le plaiſir qu'apporte quelquefois la diuerſité des viandes [2]. Il auoit vng voiſin de pareille condition que luy, nommé Sandras, tabourin & couſturier; & y auoit entre eulx telle amityé que, hormis la femme, n'auoient rien party enſemble [3]. Parquoy il declara à ſon amy l'entreprinſe qu'il auoyt ſur ſa chamberiere, lequel non ſeullement le trouua bon, mais ayda de tout ſon pouoir à la paracheuer, eſpérant auoir part au butin. La chamberiere, qui ne s'y voulut conſentir, ſe voyant preſſée de tous coſtez, le alla dire à ſa maiſtreſſe, la priant de luy donner congé de s'en aller chez ſes parens; car elle ne pouuoit plus viure en ce torment. La maiſtreſſe, qui aymoit bien fort ſon mary, duquel ſouuent elle auoyt eu ſoupſon, fut bien aiſe d'auoir gaigné ce poinct ſur luy, & de luy pouoir monſtrer iuſtement qu'elle en auoyt eu doubte. Diſt à ſa chamberiere : Tenez bon, m'amye, tenez peu à peu bons propos à mon mary, & puis après luy donnez aſſignation de coucher auecq vous en ma garderobbe; & ne faillez à me dire la nuict qu'il deura venir, & gardez que nul n'en ſçache rien. La chamberiere feit tout ainſy que ſa maiſtreſſe luy auoit commandé, dont le maiſtre fut ſi aiſe qu'il en alla faire la feſte à ſon compaignon, lequel le pria, veu qu'il auoyt eſté du marché, d'en auoir le demorant. La promeſſe faicte & l'heure venue, s'en alla cou-

cher le maiſtre, comme il cuydoit, auecq ſa chamberiere. Mais ſa femme, qui auoit renoncé à l'auctorité de commander pour le plaiſir de ſeruir, s'eſtoit miſe en la place de ſa chamberiere; & receut ſon mary non comme femme, mais feignant la contenance d'vne fille eſtonnée, ſi bien que ſon mary ne s'en apparceut point.

Ie ne vous ſçaurois dire lequel eſtoit plus aiſe des deux, ou luy de penſer tromper ſa femme, ou elle de tromper ſon mary. Et quand il eut demouré auecq elle, non ſelon ſon vouloir, mais ſelon ſa puiſſance, qui ſentoit le viel marié, s'en alla hors de la maiſon, où il trouua ſon compaignon, beaucoup plus ieune & plus fort que luy; & luy feit la feſte d'auoir trouué la meilleure robbe qu'il auoyt poinct veue. Son compaignon luy diſt : Vous ſçavez que vous m'auez promis? — Allez doncques viſtement, diſt le maiſtre, de paour qu'elle ne ſe lieue, ou que ma femme ayt affaire d'elle. Le compaignon s'y en alla, & trouua encores ceſte meſme chamberiere que le mary auoyt meſcongneue, laquelle, cuydant que ce fuſt ſon mary, ne le refuſa de choſe que luy demandaſt, i'entends *demander* pour *prandre,* car il n'oſoit parler. Il y demoura bien plus longuement que non pas le mary; dont la femme s'eſmerveilla fort, car elle n'auoyt poinct accouſtumé d'auoir telles nuictées : toutesfoys elle eut patience, ſe reconfortant aux propos qu'elle auoit

deliberé de luy tenir le lendemain, & à la mocquerie qu'elle luy feroyt recepuoir. Sur le poinct de l'aube du iour, ceſt homme ſe leua d'auprès d'elle, & en ſe iouant à elle au partir du lict, luy arracha vng anneau qu'elle auoit au doigt[4], duquel ſon mary l'auoyt eſpouſée; choſe que les femmes de ce païs gardent en grande ſuperſtition; & honorent fort vne femme qui garde tel anneau iuſques à la mort. Et au contraire, ſi par fortune le perd, elle eſt deſeſtimée, comme ayant donné ſa foy à aultre que à ſon mary. Elle fut très contante qu'il luy oſtaſt, penſant qu'il feroit ſeur teſmoignage de la tromperie qu'elle luy auoit faicte.

Quand le compaignon fut retourné devers le maiſtre, il luy demanda : Et puis? Il luy reſpondit qu'il eſtoit de ſon oppinion, & que, s'il n'euſt crainct le iour, encores y fuſt il demouré. Ilz ſe vont tous deux repoſer le plus longuement qu'ilz peurent. Et au matin, en s'habillant, apperceut le mary l'anneau que ſon compaignon auoyt au doigt, tout pareil de celuy qu'il auoit donné à ſa femme en mariaige, & demanda à ſon compaignon qui le luy auoyt donné. Mais quand il entendit qu'il l'auoyt arraché du doigt de la chamberiere, fuſt fort eſtonné; & commença à donner de la teſte contre la muraille, diſant : Ha vertu Dieu! me ferois ie bien faict coqu moy meſme[5], ſans que ma femme en ſceut rien? Son compaignon, pour le reconforter, luy diſt : Peult eſtre que

voſtre femme baille ſon anneau en garde au ſoir à ſa chamberiere. Mais, ſans rien reſpondre, le mary s'en vat à ſa maiſon, là où il trouua ſa femme plus belle, plus gorgiaſe & plus ioieuſe qu'elle n'auoyt accouſtumé, comme celle qui ſe reſiouyſſoit d'auoir ſaulué la conſcience de ſa chamberiere, & d'auoir experimenté iuſques au bout ſon mary, ſans rien y perdre que le dormir d'une nuiɛ̃t. Le mary, la voyant auecq ce bon viſaige, diſt en ſoy meſmes : Si elle ſçauoit ma bonne fortune, elle ne me feroyt pas ſi bonne chere. Et en parlant à elle plusieurs propos, la print par la main, & aduiſa qu'elle n'auoit poinɛ̃t l'anneau, qui iamais ne luy partoit du doigt, dont il deuint tout tranſy; & luy demanda en voix tremblante : Qu'auez vous faiɛ̃t de voſtre anneau ? Mais elle, qui fut bien aiſe qu'il la meɛ̃toit au propos qu'elle auoit enuye de luy tenir, luy diſt : O le plus meſchant de tous les hommes ! A qui eſt ce que vous le cuydez auoir oſté ? Vous penſiez bien que ce fut à ma chamberiere, pour l'amour de laquelle auez deſpendu plus de deux pars de voz biens, que iamays vous ne feiſtes pour moy ; car à la premiere fois que vous y eſtes venu coucher, ie vous ay iugé tant amoureux d'elle qu'il n'eſtoit poſſible de plus. Mais après que vous fuſtes ſailly dehors & puis encores retourné, ſembloit que vous fuſſiez vng diable ſans ordre ne meſure. O malheureux ! penſez quel aueuglement vous a prins de louer tant mon corps & mon

enbonpoinct, dont par si long temps auez esté iouyssant sans en faire grande estime. Ce n'est doncques pas la beaulté ne l'enbonpoinct de vostre chamberiere qui vous a faict trouuer ce plaisir si agreable, mais c'est le peché infame de la villaine concupiscence qui brusle vostre cueur, & vous rend tous les sens si hebestez que, par la fureur en quoy vous mectoit l'amour de vostre chamberiere, ie croy que vous eussiez prins vne chevre coiffée pour vne belle fille. Or il est temps, mon mary, de vous corriger, & de vous contanter autant de moy, en me cognoissant vostre & femme de bien, que vous auez faict pensant que ie fusse vne pauure meschante. Ce que i'ay faict a esté pour vous retirer de vostre malheurté, à fin que, sur vostre vielleſſe, nous viuions en bonne amityé & repos de conscience. Car si vous voulez continuer la vie passée, i'ayme myeulx me separer de vous que de veoir de iour en iour la ruyne de vostre ame, de vostre corps & de voz biens, devant mes oeilz. Mais s'il vous plaist congnoistre vostre faulce oppinion, & vous deliberer de viure selon Dieu, gardant ses commandemens, i'oblieray toutes les faultes passées, comme ie veulx que Dieu oblye l'ingratitude à ne l'aimer comme ie doibz. Qui fut bien desesperé[6], ce fut ce pauure mary, voyant sa femme tant saige, belle & chaste, auoir esté delaissée de luy pour vne qui ne l'aymoit pas; &, qui pis est, auoir esté si malheureux que de la faire meschante

ſans ſon ſceu, & que faire participant vng aultre au plaiſir qui n'eſtoit que pour luy ſeul; ſe forgea en luy meſme les cornes de perpetuelle mocquerie. Mais voyant ſa femme aſſez courroucée de l'amour qu'il auoit portée à ſa chamberiere, ſe garda bien de luy dire le meſchant tour qu'il luy auoit faict; & en luy demandant pardon, auecq promeſſe de changer entierement ſa mauuaiſe vie, luy rendit l'anneau qu'il auoyt reprins de ſon compaignon, auquel il pria de ne reueler ſa honte. Mais comme toutes choſes dictes à l'oreille ſont preſchées ſur le toict quelque temps après, la verité fut congneue, & l'appelloit on coqu ſans honte de ſa femme.

Il me ſemble, mes dames, que ſi tous ceulx qui ont faict de pareilles offenſes à leurs femmes eſtoient pugniz de pareille pugnition, Hircan & Saffredent deuroient auoir belle paour[7]. Saffredent luy diſt : Et dea, Longarine, n'y en a il poinct d'autre en la compaignye mariez que Hircan & moy? — Si a bien, diſt elle, mais non pas qui voulſiſſent iouer vng tel tour. — Où auez vous veu, diſt Saffredent, que nous ayons pourchaſſé les chamberieres de noz femmes? — Si celles à qui touche, diſt Longarine, vouloient dire la verité, l'on trouueroit bien chamberiere à qui l'on a donné congé auant ſon quartier. — Vrayement,

ce dift Geburon, vous eftes une bonne dame qui, en lieu de faire rire la compaignye, comme vous auiez promis, meċtez ces deux pauures gens en collere. — C'eft tout vng, dift Longarine, mais qu'ilz ne viennent poinċt à tirer leurs efpées, leur collere ne fera que redoubler noftre rire. — Mais il eft bon, dift Hircan, que fi nos femmes vouloient croire cefte dame, elle brouilleroit le meilleur mefnaige qui foyt en la compaignye. — Ie fçay bien deuant qui ie parle, dift Longarine; car vos femmes font fi faiges & vous ayment tant, que quand vous leur feriez des cornes auffi puiffantes que celles d'vng daim, encores voudroient elles perfuader elles & tout le monde que ce font chappeaulx de rozes. La compaignye & mefmes ceulx à qui il touchoit fe prindrent tant à rire, qu'ilz meirent fin à leur propos. Mais Dagoucin, qui encores n'auoyt fonné mot, ne fe peut tenir de dire : L'homme eft bien defraifonnable quaud il a de quoy fe contanter, & veult chercher autre chofe. Car i'ay veu fouuent, pour cuyder mieulx auoir & ne fe contanter de la fuffifance, que l'on tombe au pis; & fi n'eft l'on poinċt plainċt, car l'inconftance eft toufiours blafmée. Simontault luy dift : Mais que ferez vous à ceulx qui n'ont pas trouué leur moiċtyé ? Appellez vous inconftance de la chercher en tous les lieux où l'on peut la trouuer ? — Pour ce que l'homme ne peult fçavoir, dift Dagoucin, où eft cefte moiċtyé dont l'unyon eft fi efgale que

l'vng ne differe de l'autre, il fault qu'il s'arreſte où l'amour le contrainct; & que, pour quelque occaſion qu'il puiſſe aduenir, ne change le cueur ne la volunté : car ſi celle que vous aymez eſt tellement ſemblable à vous & d'vne meſme volunté, ce ſera vous que vous aymerez, & non pas elle. — Dagoucin, diſt Hircan[8], vous voulez tomber en une faulſe oppinion; comme ſi nous deuions aymer les femmes ſans eſtre aymés. — Hircan, diſt Dagoucin, ie veulx dire que ſi noſtre amour eſt fondé ſur la beaulté, bonne grace, amour & faueur d'vne femme, & noſtre fin ſoit plaiſir, honneur ou proffict, l'amour ne peult longuement durer; car ſi la choſe ſur quoy nous la fondons default, noſtre amour s'envolle hors de nous. Mais ie ſuis ferme à mon oppinion que celluy qui ayme, n'ayant aultre fin ne deſir que bien aymer, laiſſera plus toſt ſon ame par la mort que ceſte forte amour faille de ſon cueur. — Par ma foy, diſt Simontault, ie ne croys pas que iamais vous ayez eſté amoureux; car ſi vous auiez ſenty le feu comme les aultres, vous ne nous paindriez icy la choſe publicque[9] de Platon, qui s'eſcript & ne s'experimente poinct. — Si, i'ay aymé, diſt Dagoucin, i'ayme encores, & aymeray tant que viuray. Mais i'ay ſi grand paour que la demonſtration face tort à la perfection de mon amour, que ie crainctz que celle de qui ie deburois deſirer l'amityé ſemblable l'entende; & meſmes ie n'oſe penſer ma penſée,

de paour que mes oeilz en reuelent quelque chofe; car tant plus ie tiens ce feu cellé & couuert, & plus en moy croift le plaifir de fçauoir que i'ayme parfaictement. — Ha par ma foy, dift Geburon, fi ne croys ie pas que vous ne fuffiez bien aife d'eftre aymé. — Ie ne dis pas le contraire, dift Dagoucin; mais quand ie feroys tant aymé que i'ayme, fi n'en fçauroyt croiftre mon amour, comme elle ne fçauroit diminuer pour n'eftre fi très aymé que i'ayme fort. A l'heure Parlamente, qui foupfonnoit cefte fantaifie, luy dift : Donnez vous garde, Dagoucin; car i'en ay veu d'aultres que vous qui ont mieulx aymé mourir que parler. — Ceulx là, ma dame, dift Dagoucin, eftimay ie très heureux. — Voire, dift Saffredent, & dignes d'eftre mis au rang des innocens, defquels l'Eglife chante : *Non loquendo, fed moriendo confeffi funt*[10]. I'en ay ouy tant parler de ces tranfiz d'amours, mais encores iamays ie n'en veis mourir vng. Et puis que ie fuis efchappé, veu les ennuiz que i'en ay porté, ie ne penfay iamais que autre en puiffe mourir. — Ha Saffredent! dift Dagoucin, où voulez vous doncques eftre aymé? & ceulx de voftre oppinion ne meurent iamais[11]. Mais i'en fçay affez bon nombre qui ne font mortz d'autre maladye que d'aymer parfaictement. — Or, puis que en fçauez des hiftoires, dift Longarine, ie vous donne ma voix pour nous en racompter quelque belle, qui fera la neufviefme de cefte iournée.

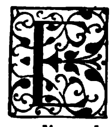
— A fin, dift Dagoucin, que les fignes & miracles, fuyuant ma veritable parole, vous puiffent induire à y adioufter foy[12], ie vous allegueray ce qui aduint il n'y a pas trois ans.





NOVVELLE NEVFVIÈSME

La parfaicte amour qu'vn gentil homme portoit à vne damoyselle, par estre trop celée & meconnue, le mena à la mort, au grand regret de s'amye.



NTRE Daulphiné & Provence, y auoit vng gentil homme beaucoup plus riche de vertu, beaulté & honnesteté, que d'autres biens, lequel ayma fort vne damoyselle dont ie ne diray le nom, pour l'amour de ses parens qui sont venuz de bonnes & grandes maisons; mais asseurez vous que la chose est veritable. Et à cause qu'il n'estoit de maison de mesme qu'elle, il n'osoyt descouurir son affection; car l'amour qu'il luy portoit estoyt si grande & parfaicte, qu'il eut myeulx aymé mourir que desirer vne chose qui eust esté à son deshonneur. Et se voiant de si bas lieu au pris d'elle, n'auoyt nul espoir de l'espouser. Parquoy son amour n'estoit fondée sur nulle fin, synon de l'aymer de tout son pouuoir le plus parfaicte-

ment qu'il luy eftoit poffible; ce qu'il feyt fi longuement que à la fin elle en eut quelque congnoiffance. Et voiant l'honnefte amityé qu'il luy portoit tant pleine de vertu & bon propos, fe fentoit honorée d'eftre aymée d'un fi vertueux perfonnaige; & luy faifoit tant de bonne chere qu'il n'auoit nulle pretente à mieulx fe contenter[1]. Mais la malice, ennemye de tout repos, ne peut fouffrir cefte vie honnefte & heureufe; car quelques vngs allerent dire à la mere de la fille qu'ilz fe efbahiffoient que ce gentil homme pouuoyt tant faire en fa maifon, & que l'on foupfonnoit que la fille le y tenoit plus que aultre chofe, auecq laquelle on le voyoit fouuent parler. La mere, qui ne doubtoit en nulle façon de l'honneflé du gentil homme, dont elle fe tenoit auffi affeurée que nul de fes enffans, fut fort marrye d'entendre que on le prenoit en mauuaife part; tant que à la fin, craingnant le fcandale par la malice des hommes, le pria pour quelque temps de ne hanter pas fa maifon, comme il auoit accouftumé, chofe qu'il trouua de dure digeftion, fachant que les honneftes propos qu'il tenoyt à fa fille ne meritoient poinct tel eflongnement. Toutesfois, pour faire taire les mauuaifes langues, fe retira tant de temps que le bruict ceffa; & y retourna comme il auoyt accouftumé; l'abfence duquel n'auoit amoindry fa bonne volunté. Mais eftant en fa maifon, entendit que l'on parloyt de marier cefte fille auecq vng

gentil homme qui luy fembla n'eftre poinct fi riche qu'il luy deuft tenir ce tort d'auoir s'amie plus toft que luy. Et commança à prandre cueur & emploier fes amys pour parler de fa part, penfant que fi le choix eftoit baillé à la damoifelle, qu'elle le prefereroit à l'autre. Toutesfois la mere de la fille & les parens, pource que l'autre eftoit beaucoup plus riche, l'efleurent; dont le pauure gentil homme print tel defplaifir, fachant que s'amye perdoit autant de contentement que luy, que peu à peu, fans autre maladye, commença à diminuer, & en peu de temps changea de telle forte qu'il fembloyt qu'il couurift la beaulté de fon vifaige du mafque de la mort, où d'heure en heure il alloyt ioyeufement.

Si eft ce qu'il ne fe peut garder le plus fouuent d'aller parler à celle qu'il aymoit tant. Mais à la fin, que la force luy defailloyt, il fut contrainct de garder le lict, dont il ne voulut aduertir celle qu'il aymoit, pour ne luy donner part de fon ennuy. Et fe laiffant ainfy aller au defefpoir & à la trifteffe, perdit le boire & le manger, le dormir & le repos, en forte qu'il n'eftoit poffible de le recongnoiftre, pour la meigreur & eftrange vifaige qu'il auoyt. Quelcun en aduertit la mere de s'amye, qui eftoit dame fort charitable, & d'autre part aymoit tant le gentil homme, que fi tous les parens euffent efté de l'oppinion d'elle & de fa fille, ilz euffent preferé l'honnefteté de luy à tous les

biens de l'autre; mais les parens du cofté du pere n'y vouloient entendre. Toutesfois, auecq fa fille alla vifiter le pauure malheureux, qu'elle trouua plus mort que vif. Et congnoiffant la fin de fa vye approcher, s'eftoyt le matin confeffé & receu le fainct facrement, penfant mourir fans plus veoir perfonne. Mais luy, à deux doigtz de la mort, voyant entrer celle qui eftoit fa vie & refurrection, fe fentit fi fortiffié qu'il fe gecta en furfault fur fon lict, difant à la dame : Quelle occafion vous a efmeue, ma dame, de venir vifiter celluy qui a defia le pied en la foffe, & de la mort du quel vous eftes la caufe? — Comment, ce dift la dame, feroyt il bien poffible que celluy que nous aymons tant peuft recepuoir la mort par noftre faulte? Ie vous prie, dictes moy pour quelle raifon vous tenez ces propos. — Ma dame, ce dift il, combien que tant qu'il m'a efté poffible i'aye diffimullé l'amour que i'ay porté à ma damoyfelle voftre fille, fi eft ce que mes parens, parlans du mariage d'elle & de moy, en ont plus declairé que ie ne voulois, veu le malheur qui m'eft aduenu d'en perdre l'efperance, non pour mon plaifir particulier, mais pour ce que ie fçay que auecq nul aultre ne fera iamais fi bien traictée ne tant aymée qu'elle euft efté auecq moy. Le bien que ie voys qu'elle pert du meilleur & plus affectionné amy qu'elle ayt en ce monde me faict plus de mal que la perte de ma vie, que pour elle feule ie voulois con-

ſeruer : toutesfois, puis qu'elle ne luy peult de rien ſeruir, ce n'eſt grand gain de la perdre. La mere & la fille, oyans ces propos, meirent peyne de le reconforter ; & luy dit la mere : Prenez bon couraige, mon amy, & ie vous promectz ma foy que ſi Dieu vous redonne ſanté, iamais ma fille n'aura autre mary que vous. Et voy la cy preſente à laquelle ie commande de vous en faire la promeſſe. La fille, en pleurant, meit peyne de luy donner ſeurté de ce que ſa mere promectoyt. Mais luy, congnoiſſant bien que quant il auroyt la ſanté, il n'auroyt pas s'amye, & que les bons propos qu'elle tenoyt n'eſtoient ſeullement que pour eſſaier à le faire vng peu reuenir, leur diſt que ſi ce langaige luy euſt eſté tenu il y auoyt trois mois, il euſt eſté le plus ſain & le plus heureux gentil homme de France ; mais que le ſecours venoit ſi tard qu'il ne pouoit plus eſtre creu ne eſperé. Et quant il veid qu'elles s'esforçoient de le faire croyre, il leur diſt : Or, puis que ie voy que vous me promectez le bien que iamais ne peut aduenir, encores que vous le voulſiſſiez, pour la foibleſſe où ie ſuys, ie vous en demande vng beaucoup moindre que iamays ie n'euz la hardieſſe de requerir. A l'heure toutes deux le luy iurerent, & qu'il demandaſt hardiment : Ie vous ſupplie, diſt il, que vous me donniez entre mes bras celle que vous me promectez pour femme ; & luy commandiez qu'elle m'embraſſe & baiſe. La fille,

qui n'auoyt accouſtumé telles priuaultez, en cuyda faire difficulté; mais la mere le luy commanda expreſſement, voiant qu'il n'y auoit plus en luy ſentiment ne force d'homme vif. La fille doncques, par ce commandement, s'aduança ſur le lict du pauure malade, luy diſant : Mon amy, ie vous prie, reſiouyſſez vous. Le pauure languiſſant le plus fortement qu'il peut eſtendit ſes bras tous deſnuez de chair & de ſang, & auecq toute la force de ſes oz embraſſa la cauſe de ſa mort; & en la baiſant de ſa froide & paſle bouche, la tint le plus longuement qu'il luy fut poſſible; & puis luy diſt : L'amour que ie vous ay portée a eſté ſi grande & honneſte, que iamais, hors mariaige, ne ſoubzhaictay de vous que le bien que i'en ay maintenant; par faulte duquel & auecq lequel ie randray ioyeuſement mon eſperit à Dieu, qui eſt parfaicte amour & charité, qui congnoiſt la grandeur de mon amour & honneſteté de mon deſir; le ſuppliant, ayant mon deſir entre mes bras, recepuoir entre les ſiens mon eſperit. Et en ce diſant, la reprint entre ſes bras par vne telle vehemence que le cueur affoibly, ne pouuant porter ceſt esfort, fut habandonné de toutes ſes vertuz & eſperitz; car la ioye les feit tellement dilater que le ſiege de l'ame luy faillyt, & s'envolla à ſon Createur. Et combien que le pauure corps demoraſt ſans vie longuement, &, par ceſte occaſion, ne pouuant plus tenir ſa prinſe, l'amour que la damoiſelle

auoyt toufiours celée fe declaira à l'heure fi fort que la mere & les feruiteurs du mort eurent bien affaire à feparer cefte vnion; mais à force ofterent la viue pire que morte d'entre les bras du mort, lequel ilz feirent honnorablement enterrer. Et le triomphe des obfeques furent les larmes, les pleurs & les crys de cefte pauure damoifelle, qui d'autant plus fe declaira après la mort qu'elle s'eftoyt diffimulée durant la vie, quafi comme fatisfaifant au tort qu'elle luy auoyt tenu. Et depuis (comme i'ay oy dire), quelque mary qu'on luy donnaft pour l'appaifer, n'a iamays eu ioye en fon cueur.

Que vous femble il, Meffieurs, qui n'auez voulu croyre à ma parole, que ceft exemple ne foyt pas fuffifant pour vous faire confeffer que parfaicte amour mene les gens à la mort, par trop eftre celée & mefcongneue? Il n'y a nul de vous qui ne congnoiffe les parens d'vn coufté & d'autre; parquoy n'en pouuez plus doubter, & nul qui ne l'a experimenté ne le peult croire. Les dames, oyans cela, eurent toutes la larme à l'oeil; mais Hircan leur dift : Voyla le plus grand fol dont ie ouys iamais parler. Eft il raifonnable, par voftre foy, que nous mourions pour les femmes, qui ne font faictes que pour nous, & que nous craignions leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner? Ie n'en parle pour moy ne pour tous les mariez; car i'ay autant ou plus de femmes

qu'il m'en fault : mais ie deiz cecy pour ceulx qui en ont neceffité, lefquelz il me femble eftre fotz de craindre celles à qui ils doyuent faire paour. Et ne voiez vous pas bien le regret que cefte pauure damoifelle auoyt de fa fottife? Car puis qu'elle embraffoit le corps mort (chofe repugnante à nature), elle n'euft poinct refufé le corps viuant, s'il euft vfé d'auffi grande audace qu'il feit de pitié en mourant. — Toutesfoys, dift Oifille, fi monftra bien le gentil homme l'honnefte amityé qu'il luy portoyt, dont il fera à iamays louable deuant tout le monde; car trouuer chafteté en vn cueur amoureux, c'eft chofe plus divine que humaine. — Ma dame, dift Saffredent, pour confirmer le dire de Hircan, auquel ie me tiens, ie vous fupplye croire que Fortune ayde aux audatieux, & qu'il n'y a homme, s'il eft aymé d'vne dame, mais qu'il le fçache pourfuiure faigement & affectionnement, qu'à la fin n'en ait tout ce qu'il demande ou partye : mais l'ignorance & la folle craincte faict perdre aux hommes beaucoup de bonnes aduantures, & fondent leur perte fur la vertu de leur amye, laquelle n'ont iamais experimentée du bout du doigt feullement; car oncques place bien affaillye ne fut qu'elle ne fuft prinfe [2]. — Mais, dift Parlamente, ie m'efbahys de vous deux comme vous ofez tenir telz propos. Celles que vous auez aymées ne vous font gueres tenues, ou voftre addreffe a efté en fi mefchant lieu que

vous eftimez les femmes toutes pareilles. — Ma dame, dift Saffredent, quant eft de moy, ie fuis fi malheureux que ie n'ay de quoy me vanter; mais fi ne puis ie tant attribuer mon malheur à la vertu des dames que à la faulte de n'auoir affez faigement entreprins, ou bien prudemment conduict mon affaire; & n'allegue pour tous docteurs que la vielle de *Roman de la Rofe,* laquelle dit :

Nous fommes faictz, beaulx fils, fans doubtes,
Toutes pour tous, & tous pour toutes.

Parquoy ie ne croiray iamais que fi l'amour eft vne fois au cueur d'vne femme, l'homme n'en ait bonne yffue s'il ne tient à fa befterie. Parlamente dift : Et fi ie vous en nommois vne bien aimante, bien requife, preffée & importunée, & toutesfois femme de bien, victorieufe de fon cueur, de fon corps, d'amour & de fon amy, aduoueriez vous que la chofe veritable feroyt poffible? — Vrayement, dift il, ouy. — Lors, dift Parlamente, vous feriez tous de dure foy fi vous ne croyez ceft exemple. Dagoucin luy dift : Ma dame, puis que i'ay prouué par exemple l'amour vertueufe d'vn gentil homme iufques à la mort, ie vous fupplie, fi vous fçauez quelqu'une autant à l'honneur de quelque dame, que vous la nous veullez dire pour la fin de cefte iournée; & ne craignez poinct à parler longuement, car il y a encores affez de temps pour dire beaucoup de

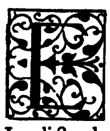
bonnes chofes. — Et puis que le dernier refte m'eft donné[3], dift Parlamente, ie ne vous tiendray point longuement en parolles; car mon hiftoire eft fi belle & fi veritable qu'il me tarde que vous la fachiez comme moy. Et combien que ie ne l'aye veue, fi m'a elle efté racomptée par vng de mes plus grands & entiers amys, à la louange de l'homme du monde qu'il auoyt le plus aymé. Et me coniura que fi iamais ie venois à la racompter, ie vouluffe changer le nom des perfonnes; parquoy tout cela eft veritable, hors mis les noms, les lieux & le pays.





NOVVELLE DIXIESME

Floride, après le decès de son mary, & auoir vertueusement resisté à Amadour, qui l'auoit pressée de son honneur iusques au bout, s'en ala rendre religieuse au monastere de Iesus.



N la comté d'Arande en Arragon [1], y auoit vne dame qui, en sa grande ieunesse, demeura vefue du comte d'Arande auecq vng fils & vne fille, laquelle fille se nommoit Floride. La dicte dame meyt peine de nourrir ses enfans en toutes les vertuz & honestetez qui appartiennent à seigneurs & gentilz hommes; en sorte que sa maison eut le bruict d'vne des honnorables qui fust poinct en toutes les Espaignes. Elle alloyt souuent à Tollette [2], où se tenoyt le Roy d'Espaigne; & quand elle venoyt à Sarragosse, qui estoit près de sa maison, demoroit longuement auecq la Royne & à la court, où elle estoit autant estimée que dame pourroit estre. Vne fois, allant deuers le Roy, selon sa coustume, lequel estoit à Sarragosse,

en ſon chaſteau de la Iaſſerye[3], ceſte dame paſſa par vng villaige qui eſtoit au viceroy de Cathaloigne[4], lequel ne bougeoyt poinct de deſſus la frontiere de Parpignan, à cauſe des grandes guerres qui eſtoient entre les Roys de France et d'Eſpaigne. Mais à ceſte heure là y eſtoit la paix, en ſorte que le viceroy auec tous les cappitaines eſtoient venuz faire la reverence au Roy. Sçachant ce viceroy que la comteſſe d'Arande paſſoit par ſa terre, alla au deuant d'elle, tant pour l'amitié antienne qu'il luy portoit que pour l'honorer comme parente du Roy. Or il auoit en ſa compaignie[5] pluſieurs honneſtes gentilz hommes qui, par la frequentation des longues guerres, auoient acquis tant d'honneur & bon bruict, que chaſcun qui les pouuoit veoir & hanter ſe tenoit heureux. Et, entre les autres, y en auoit vng nommé Amadour, lequel, combien qu'il n'euſt que dix huict ou dix neuf ans, ſi auoit il la grace tant aſſeurée & le ſens ſi bon, que on l'euſt iugé entre mil digne de gouuerner vne choſe publique[6]. Il eſt vrai que ce bon ſens là eſtoit accompaigné d'une ſi grande & naïfue beaulté, qu'il n'y auoyt œil qui ne ſe tint contant de le regarder; & ſi la beaulté eſtoit tant exquiſe, la parolle la ſuiuoit de ſi près que l'on ne ſçauoit à qui donner l'honneur, ou à la grace, ou à la beaulté, ou au bien parler. Mais ce qui le faiſoit encore plus eſtimer, c'eſtoit ſa grande hardieſſe, dont le bruict n'eſtoit empeſché pour ſa

ieuneffe ; car en tant de lieux auoit deia monftré ce qu'il fçauoit faire, que non feullement les Efpaignes, mais la France & l'Italie eftimoient grandement fes vertuz, pource que à toutes les guerres qui auoient efté, il ne fe eftoit poinct efpargné ; & quand fon païs eftoit en repos, il alloit chercher la guerre aux lieux eftranges, où il eftoit aymé & eftimé d'amis & d'ennemis.

Ce gentil homme, pour l'amour de fon cappitaine, fe trouua en cefte terre où eftoit arriuée la comteffe d'Arande ; & en regardant la beaulté & bonne grace de fa fille Floride, qui pour l'heure n'auoit que douze ans, fe penfa en luy mefme que c'eftoit bien la plus honnefte perfonne qu'il auoyt iamais veue, & que s'il pouoit auoir fa bonne grace, il en feroit plus fatisfaict que de tous les biens & plaifirs qu'il pourroit auoir d'vne autre. Et après l'auoir longuement regardée, fe delibera de l'aymer, quelque impoffibilité que la raifon luy meift au deuant, tant pour la maifon dont elle eftoit que pour l'aage, qui ne pouoit encores entendre telz propos. Mais contre cefte craincte fe fortisfioit d'vne bonne efperance, fe promectant à luy mefmes que le temps & la patience apporteroient heureufe fin à fes labeurs. Et dès ce temps, l'amour gentil qui, fans autre occafion que par fa force mefme, eftoit entré dans le cueur d'Amadour, luy promift de luy donner toute faueur & moyen pour y atteindre.

Et pour paruenir à la plus grande disficulté, qui eftoit la loingtaineté du païs où il demouroit, & le peu d'occafion qu'il auoit de reueoir Floride, fe penfa de fe marier, contre la deliberation qu'il auoit faicte auecq les dames de Barfelonne & de Parpignan, où il auoit tel credit que peu ou riens luy eftoit refufé; & auoit tellement hanté cefte frontière, à caufe des guerres, qu'il fembloit mieulx Cathelan[7] que Caftillan, combien qu'il fuft natif d'auprès de Tollette, d'vne maifon riche & honnorable; mais à caufe qu'il eftoit puifné, n'auoit riens de fon patrimoine[8]. Si eft ce qu'amour & fortune, le voyans delaiffé de fes parens, delibererent d'en faire leur chef d'euure, & luy donnerent par le moyen de la vertu ce que les loix du païs luy refufoient. Il eftoit fort adonné en l'eftat de la guerre, & tant aymé de tous feigneurs & princes, qu'il refufoit plus fouuent leurs biens qu'il n'auoit foulcy de leur en demander.

La comteffe dont ie vous parle arriua auffi en Sarragoffe, & fut très bien receue du Roy & de toute fa court. Le gouverneur de Cathaloigne la venoit fouuent vifiter, & Amadour n'auoit garde de faillir à l'accompaigner, pour auoir feulement le plaifir de regarder Floride; car il n'auoit nul moyen de parler à elle[9]. Et pour fe donner à congnoiftre en telle compaignie, s'adreffa à la fille d'un vieil cheualier voifin de fa maifon, nommée Auanturade, la-

quelle auoit auecq Floride tellement converſé 10
qu'elle ſçauoit tout ce qui eſtoit caché en ſon cueur. Amadour, tant pour l'honneſteté qu'il trouua en elle que pour ce qu'elle auoit trois mil ducats de rente en mariage, delibera de l'entretenir comme celuy qui la vouloit eſpouſer. A quoy voluntiers elle preſta l'oreille; & pour ce qu'il eſtoit pauure & le père de la damoiſelle riche, penſa que iamais il ne s'accorderoit à ce mariage, ſinon par le moien de la comteſſe d'Arande. Dont s'adreſſa à madame Floride, & luy diſt : Ma dame, vous voyez ce gentil homme caſtillan qui ſouuent parle à moy; ie croy que toute ſa pretente n'eſt que de m'auoir en mariage. Vous ſçauez quel pere i'ay, lequel iamais ne s'y conſentira, ſi par la comteſſe & par vous il n'en eſt bien fort prié. Floride, qui aymoit la damoiſelle comme elle meſme, l'aſſeura de prendre ceſte affaire à cueur comme ſon bien propre. Et feit tant Auanturade qu'elle lui preſenta Amadour, lequel, luy baiſant la main, cuyda s'eſuanouyr d'aiſe; là où il eſtoit eſtimé le mieulx parlant qui fuſt en Eſpaigne, deuint muet deuant Floride, dont elle fuſt fort eſtonnée; car combien qu'elle n'euſt que douze ans, ſi auoit elle deſia bien entendu qu'il n'y auoit homme en l'Eſpaigne mieulx diſant ce qu'il vouloit & de meilleure grace. Et voyant qu'il ne luy tenoit nul propos, commença à luy dire : La renommée que vous auez, ſeigneur Amadour, par

toutes les Efpaignes, eft telle qu'elle vous rend congneu en toute cefte compagnie, & donne defir à ceulx qui vous congnoiffent de s'employer à vous faire plaifir : parquoy, fi en quelque endroict ie vous en puis faire, vous me y pouuez emploier. Amadour, qui regardoit la beaulté de fa dame, eftoit fi très rauy que à peyne luy peut il dire grand mercy; & combien que Floride s'eftonnaft de le veoir fans refponfe, fi eft ce qu'elle l'attribua pluftoft à quelque fottife que à la force d'amour; & paffa oultre fans parler davantaige.

Amadour, cognoiffant la vertu qui en fi grande ieuneffe commençoit à fe monftrer en Floride, dift à celle qu'il vouloit efpoufer : Ne vous efmerveillez poinct fi i'ay perdu la parole deuant madame Floride; car les vertus & la faige parolle qui font cachez fous cefte grande ieuneffe m'ont tellement eftonné que ie ne luy ay fceu que dire. Mais ie vous prie, Auanturade, comme celle qui fçauez fes fecrets, me dire s'il eft poffible que en cefte court elle n'ayt tous les cueurs des gentilz hommes[11]; car ceulx qui la congnoiftront, & ne l'aymeront, font pierres ou beftes. Auanturade, qui defia aymoit Amadour plus que tous les hommes du monde, ne luy voulut rien celer, & lui dift que madame Floride eftoit aymée de tout le monde; mais à caufe de la couftume du pays, peu de gens parloient à elle; & n'en auoit poinct encores veu nul qui en feift grand fem-

blant, finon deux princes d'Efpaigne qui defiroient l'efpoufer, l'vn defquels eftoit le fils de l'Infant Fortuné[12], l'autre eftoit le ieune duc de Cardonne[13]. Ie vous prie, dift Amadour, dictes moy lequel vous penfez qu'elle ayme le mieulx. — Elle eft fi faige, dift Auanturade, que pour riens ne confefferoit auoir autre volunté que celle de fa mere : toutesfoys, à ce que nous en pouuons iuger, elle ayme trop mieulx le filz de l'Infant Fortuné que le ieune duc de Cardonne. Mais fa mere, pour l'auoir plus près d'elle, l'aymeroit mieulx à Cardonne. Et ie vous tiens homme de fi bon iugement que, fi vous vouliez, dès auiourd'hui vous en pourriez iuger la verité; car le filz de l'Infant Fortuné eft nourry en cefte court, qui eft vn des plus beaulx & parfaicts ieunes princes qui foit en la chreftienté. Et fi le mariaige fe faifoyt, par l'oppinion d'entre nous filles, il feroit affeuré d'auoir madame Floride, pour veoir enfemble le plus beau couple de toute l'Efpaigne. Il faut que vous entendiez que, combien qu'ilz foient tous deux ieunes, elle de douze & luy de quinze ans, fi a il defia trois ans que l'amour eft commencée ; & fi vous voulez auoir la bonne grace d'elle, ie vous confeille de vous faire amy & feruiteur de luy.

Amadour fut fort ayfe de veoir que fa dame aymoit quelque chofe, efperant qu'à la longue il gaingneroit le lieu non de mary, mais de feruiteur; car il ne craingnoit en fa vertu, finon

qu'elle ne voulſiſt aymer. Et après ces propos, s'en alla Amadour hanter le filz de l'Infant Fortuné, duquel il eut ayſement la bonne grace; car tous les paſſetemps que le ieune prince aymoit, Amadour les ſçauoit faire; & ſur tout eſtoit fort adroict à manier les cheuaulx, & s'aider de toutes ſortes d'armes, & à tous les paſſetemps & ieux qu'vn ieune homme doibt ſçauoir. La guerre recommença en Languedoc[14] & fallut qu'Amadour retournaſt auec le gouuerneur; ce qui ne fut ſans grand regret, car il n'y auoit moyen par lequel il peuſt retourner en lieu où il peuſt veoir Floride; & pour ceſte occaſion, à ſon partement, parla à vng ſien frere qui eſtoit maiordome de la Royne d'Eſpaigne, & luy diſt le bon party qu'il auoit trouué en la maiſon de la comteſſe d'Arande, de la damoiſelle Auanturade, luy priant que en ſon abſence feiſt tout ſon poſſible que le mariaige vint à execution, & qu'il y employaſt le credit de la Royne, & du Roy, & de tous ſes amys. Le gentil homme, qui aymoit ſon frere, tant pour le lignaige que pour ſes grandes vertus, luy promiſt y faire ſon debuoir[15]; ce qu'il feit : en forte que le pere, vieulx & auaritieux, oblia ſon naturel pour regarder les vertus d'Amadour, leſquelles la comteſſe d'Arande, & ſur toutes la belle Floride, luy paingnoient deuant les oeilz; pareillement le ieune comte d'Arande, qui commençoit à croiſtre, &, en croiſſant, à aymer les gens

vertueux. Quant le mariaige fut accordé entre les parens, le maiordome de la Royne enuoya querir ſon frere, tandis que les treſues duroient entre les deux Roys[16].

Durant ce temps, le Roy d'Eſpaigne ſe retira à Madric, pour euiter le mauluais air qui eſtoit en pluſieurs lieux; & par l'aduis de ceulx de ſon conſeil, à la requeſte auſſi de la comteſſe d'Arande, feit le mariaige de l'heritiere ducheſſe de Medinaceli[17] auec le petit comte d'Arande, tant pour le bien & union de leur maiſon que pour l'amour qu'il portoit à la comteſſe d'Arande; & voulut faire les nopces au chaſteau de Madric. A ces nopces ſe trouua Amadour, qui pourſuiuit ſi bien les ſiennes qu'il eſpouſa celle dont il eſtoit plus aymé qu'il n'y auoit d'affection, ſinon d'autant que ce mariage luy eſtoit très heureuſe couuerture & moyen de hanter le lieu où ſon eſperit demoroit inceſſamment. Après qu'il fut maryé, print telle hardieſſe & priuaulté en la maiſon de la comteſſe d'Arande, que l'on ne ſe gardoit de luy non plus que d'vne femme. Et combien que à l'heure il n'euſt que vingt deux ans, ſi eſtoit ſi ſaige que la comteſſe d'Arande luy communicquoyt toutes ſes affaires, & commandoit à ſon fils de l'entretenir & croire ce qu'il leur conſeilleroit. Ayant gaingné ce poinct là de ceſte grande eſtime, ſe conduiſoit ſi ſagement & froidement[18] que meſmes celle qu'il aymoit ne congnoiſſoit poinct ſon affection. Mais pour

l'amour de sa femme, qu'il aymoit plus que nulle autre, elle estoit si priuée de luy qu'elle ne luy dissimuloit chose qu'elle pensast; & eut cest heur qu'elle luy declaira toute l'amour qu'elle portoit au filz de l'Infant Fortuné. Et luy, qui ne tafchoit que à la gaingnier entierement, luy en parloyt incessamment; car il ne luy challoyt quel propos il luy tint, mais qu'il eut moien de l'entretenir longuement. Il ne demora point vng mois en la compaignye après ses nopces qu'il fust contrainct de retourner à la guerre, où il demora plus de deux ans sans reuenir veoir sa femme, laquelle se tenoyt tousiours où elle auoit esté nourrie.

Durant ce temps, luy escripuoit souuent Amadour; mais le plus de la lettre estoit des recommandations à Floride [19]; qui de son costé ne failloit à luy en rendre; & mectoyt quelque bon mot de sa main en la lettre qu'Auanturade escripuoit, qui estoit l'occasion de rendre son mary très soigneux de luy rescrire. Mais en tout cecy ne congnoissoit riens Floride, sinon qu'elle l'aymoit comme si c'eust esté son propre frere. Plusieurs fois alla & vint Amadour, en sorte qu'en cinq ans ne veid pas Floride deux moys durant; & toutesfois l'amour, en despit de l'esloignement & de la longueur de l'absence, ne laissoit pas de croistre. Et aduint qu'il feit vn voiage pour venir veoir sa femme; & trouua la comtesse bien loing de la court, car le Roy d'Espaigne s'en estoit allé à l'Anda-

loufie, & auoit mené auecq luy le ieune comte d'Arande, qui defia commençoit à porter les armes. La comteffe d'Arande s'eftoit retirée en vne maifon de plaifance qu'elle auoit fur la frontiere d'Arragon & de Navarre; & fut fort aife quand elle veid reuenir Amadour, lequel près de trois ans auoit efté abfent. Il fut bien venu d'vn chafcun, & commanda la comteffe qu'il fuft traiĉté comme fon propre filz. Tandis qu'il fut auecq elle, elle luy communiqua toutes les affaires de fa maifon, & en remettoit la plus part à fon oppinion; & gaingna vng fi grand credit en cefte maifon, que en tous les lieux où il vouloit venir on luy ouuroit toufiours la porte, eftimant fa preud'hommie fi grande que l'on fe fioit en luy de toutes chofes comme vng fainĉt ou vng ange. Floride, pour l'amitié qu'elle portoit à fa femme Auanturade & à luy, le cherchoit en tous lieux où elle le voioyt; & ne fe doubtoit en riens de fon intention : parquoy elle ne fe gardoit de nulle contenance, pour ce que fon cueur ne fouffroyt nulle paffion, finon qu'elle fentoit vng très grand contentement quand elle eftoit auprès de luy, mais autre chofe n'y penfoit. Amadour, pour euiter le iugement de ceulx qui ont experimenté la difference du regard des amans au pris des aultres, fut en grande peyne. Car quant Floride venoit parler à luy priueement, comme celle qui n'y penfoit en nul mal, le feu caché en fon cueur le bruſloit fi fort qu'il ne pouuoit

empefcher que la couleur ne luy montaft au vifaige, & que les eftincelles failliffent par fes oeilz. Et à fin que, par frequentation, nul ne s'en peuft apparceuoir, fe meit à entretenir vne fort belle dame nommée Poline, femme qui en fon temps fut eftimée fi belle que peu d'hommes qui la veoyent efchappoient de fes lyens. Cefte Poline ayant entendu comme Amadour auoit mené l'amour à Barfelonne & à Parpignan, en forte qu'il eftoit aimé des plus belles & honneftes dames du païs, &, fur toutes, d'une comteffe de Palanos [20], que l'on eftimoit la premiere en beauté de toutes les dames d'Efpaigne & de plufieurs aultres, luy dift qu'elle auoit grande pitié de luy, veu qu'après tant de bonnes fortunes, il auoit efpoufé vne femme fi layde que la fienne. Amadour, entendant bien par ces paroles qu'elle auoyt enuye de remedier à fa neceffité, luy en tint les meilleurs propos qu'il fut poffible, penfant que en luy faifant acroire vng menfonge, il luy couuriroit vne verité. Mais elle, fine, experimentée en amour, ne fe contenta de parolles; toutesfois, fentant très bien que fon cueur n'eftoit fatisfaict de ceft amour, fe doubta qu'il la voulfift faire feruir de couuerture, &, pour cefte occafion, le regardoit de fi près qu'elle auoit toufiours le regard à fes oeilz, qui fçauoyent fi bien faindre qu'elle ne pouuoit iuger que par bien obfcur foupfon; mais fe n'eftoit ce fans grande peine au gentil homme, auquel Floride,

ignorant toutes ces malices, s'adreſſoit ſouuent deuant Poline ſi priueement qu'il auoit vne merueilleuſe peine à contraindre ſon regard contre ſon cueur; &, pour euiter qu'il n'en vint inconuenient, vn iour, parlant à Floride appuyé ſur vne feneſtre, luy tint tels propos : M'amye, ie vous ſupplie me conſeiller [21] lequel vault mieulx parler ou mourir. Floride luy reſpondit promptement : Ie conſeilleray touſiours à mes amis de parler, & non de mourir; car il y a peu de paroles qui ne ſe puiſſent amender, mais la vie perdue ne ſe peult recouurer. — Vous me promectrez doncques, diſt Amadour, que vous ne ferez non ſeulement marrie des propos que ie vous veulx dire, mais eſtonnée iuſques à temps que vous entendiez la fin. Elle luy reſpondit : Dictes ce qu'il vous plaira; car ſi vous m'eſtonnez, nul autre ne m'aſſeurera. Il commença à luy dire : Ma dame, ie ne vous ay encores voulu dire la très grande affection que ie vous porte pour deux raiſons : l'vne, que i'entendois par long ſeruice vous en donner l'experience; l'aultre, que ie doubtois que vous eſtimiſſiez gloire en moy, qui ſuis vng ſimple gentil homme, de m'adreſſer en lieu qu'il ne m'appartient de regarder [22]. Et encores quant ie feroiz prince comme vous, la loyaulté de voſtre cueur ne permectroyt que vng aultre que celluy qui en a prins la poſſeſſion, filz de l'Infant Fortuné, vous tienne propos d'amytyé. Mais, ma dame, tout ainſy que la neceſſité en

vne forte guerre contrainct faire le degaft de fon propre bien, & ruiner le bled en herbe, de paour que l'ennemy n'en puiffe faire fon proffict, ainfi prens ie le hazard de aduancer le fruict que auecq le temps i'efperois cueillir, pour garder que les ennemis de vous & de moy n'en peuffent faire leur proffict à voftre dommaige. Entendez, ma dame, que, dès l'heure de voftre grande ieuneffe, ie me fuis tellement dedié à voftre feruice, que ie n'ai ceffé chercher les moyens pour acquerir voftre bonne grace; & pour cefte occafion feulle me fuis marié à celle que ie penfois que vous aimiez le mieulx. Et fçachant l'amour que vous portiez au filz de l'Infant Fortuné, ay mis peine de le feruir & hanter comme vous fçauez; & tout ce que i'ay penfé vous plaire, ie l'ay cherché de tout mon pouuoir. Vous voyez que i'ay acquis la grace de la comteffe voftre mere, & du comte voftre frere, & de tous ceulx que vous aymez, tellement que ie fuys en cefte maifon tenu non comme feruiteur, mais comme enffant; & tout le trauail que i'ay prins il y a cinq ans n'a efté que pour viure toute ma vie auecq vous. Entendez, ma dame, que ie ne fuys poinct de ceulx qui pretendent par ce moyen auoir de vous ne bien ne plaifir aultre que vertueux. Ie fçay que ie ne vous puis efpoufer; & quand ie le pourrois, ie ne le vouldrois contre l'amour que vous portez à celluy que ie defire vous veoir pour mary. Et auffy de vous aimer d'vne

amour vicieuſe, comme ceulx qui eſperent de leur long ſeruice vne recompenſe au deshonneur des dames, ie ſuis ſi loing de ceſte affection, que i'aimerois mieulx vous veoir morte que de vous ſçauoir moins digne d'eſtre aymée, & que la vertu fuſt amoindrie en vous, pour quelque plaiſir qui m'en ſceult aduenir. Ie ne pretends, pour la fin & recompenſe de mon ſeruice, que vne choſe; c'eſt que vous me voulliez eſtre maiſtreſſe ſi loyalle que iamais vous ne m'eſloigniez de voſtre bonne grace, que vous me continuiez au degré où ie ſuis, vous fiant en moy plus qu'en nul aultre, prenant ceſte ſeurté de moy que ſi, pour voſtre honneur ou choſe qui vous touchaſt, vous auez beſoing de la vie d'vn gentil homme, la mienne y ſera de très bon cueur employée, & en pouuez faire eſtat. Pareillement que toutes les choſes honneſtes & vertueuſes que ie feray ſeront faictes ſeullement pour l'amour de vous. Et ſi j'ay faict pour dames moindres que vous choſe dont on ayt faict eſtime, ſoiez ſeure que, pour vne telle maiſtreſſe, mes entreprinſes croiſtront de telle ſorte que les choſes que ie trouuois impoſſibles me ſeront très facilles. Mais ſi vous ne m'acceptez pour du tout voſtre, ie delibere de laiſſer les armes, & renoncer à la vertu qui ne m'aura ſecouru à mon beſoing. Parquoy, ma dame, ie vous ſupplie que ma iuſte requeſte me ſoyt octroyée, puiſque voſtre honneur & conſcience ne me la peuuent refuſer.

La ieune dame, oyant vng propos non accouftumé, commença à changer de couleur & baiffer les oeilz comme femme eftonnée. Toutesfois elle, qui eftoit faige, lui dift : Puis que ainfy eft, Amadour, que vous demandez de moy ce que vous en auez, pourquoy eft ce que vous me faictes vne fi grande & longue harangue? I'ay fi grand paour que, foubz vos honneftes propos, il y ayt quelque malice cachée pour decepuoir l'ingnorance ioincte à ma ieuneffe, que ie fuis en grande perplexité de vous refpondre. Car de refufer l'honnefte amityé que vous m'offrez, ie ferois le contraire de ce que i'ay faict iufques icy, que ie me fuis plus fiée en vous que en tous les hommes du monde. Ma confcience ny mon honneur ne contreuiennent poinct à voftre demande, ny l'amour que ie porte au filz de l'Infant Fortuné; car elle eft fondée fur mariaige, où vous ne pretendez rien. Ie ne fçaiche chofe qui me doibue empefcher de faire refponfe felon voftre defir, finon vne craincte que i'ay en mon cueur, fondée fur le peu d'occafion que vous auez de me tenir telz propos; car fi vous auez ce que vous demandez, qui vous contrainct d'en parler fi affectionnement? Amadour, qui n'eftoit fans refponfe, luy dift : Ma dame, vous parlez très prudemment, & me faictes tant d'honneur de la fiance que vous dictes auoir en moy, que fi ie ne me contente d'vn tel bien, ie fuis indigne de tous les autres. Mais entendez, ma

dame, que celuy qui veult baſtir vng edifice perpetuel, il doibt regarder à prendre vng ſeur & ferme fondement : parquoy moy qui deſire perpetuellement demorer en voſtre ſeruice, ie doibs regarder non ſeulement les moyens pour me tenir près de vous, mais empeſcher qu'on ne puiſſe congnoiſtre la très grande affection que ie vous porte; car combien qu'elle ſoit tant honneſte qu'elle ſe puiſſe preſcher partout, ſi eſt ce que ceulx qui ignorent le cueur des amans ont ſouuent iugé contre vérité. Et de cela vient autant mauuais bruict que ſi les effects eſtoient meſchans. Ce qui me faict dire ceci, & ce qui m'a faict aduancer de le vous declairer, c'eſt Poline, laquelle a prins vn ſi grand ſoupſon ſur moy, ſentant bien en ſon cueur que ie ne la puis aymer, qu'elle ne faict en tous lieux que eſpier ma contenance. Et quand vous venez parler à moy deuant elle ſi priueement, i'ay ſi grand paour de faire quelque ſigne où elle fonde iugement, que ie tumbe en inconuenient dont ie ne veulz garder; en ſorte que i'ay penſé vous ſupplier que, deuant elle & deuant celles que vous congnoiſſez auſſi malitieuſes, ne veniez parler à moy ainſy ſoubdainement; car i'aymerois mieulx eſtre mort que creature viuante en euſt la congnoiſſance. Et n'euſt eſté l'amour que i'ai à voſtre honneur, ie n'auois poinct propoſé de vous tenir ces propos, d'autant que ie me tiens aſſez heureux de l'amour & fiance que vous me portez,

où ie ne demande rien dauantaige que perseuerance [23].

Floride, tant contente qu'elle n'en pouuoit plus porter, commença à sentir en son cueur quelque chose plus qu'elle n'auoit accoustumé; & voyant les honnestes raisons qu'il luy alleguoit, luy dist que la vertu & honnesteté respondroient pour elle, & luy accordoit ce qu'il demandoit. Dont si Amadour fut ioyeulx nul qui aime ne le peut doubter. Mais Floride creut trop plus son conseil qu'il ne vouloit; car elle qui estoyt crainctifue non seulement deuant Poline, mais en tous aultres lieux, commencea à ne le chercher pas comme elle auoit accoustumé; &, en cest esloignement, trouua mauuais la grande frequentation qu'Amadour auoit auec Poline, laquelle elle voyoit tant belle qu'elle ne pouuoit croyre qu'il ne l'aimast. Et, pour passer sa grande tristesse, entretenoit tousiours Auanturade, laquelle commençoit fort à estre ialouse de son mary & de Poline; & s'en plaignoit souuent à Floride, qui la consoloit le mieulx qu'il luy estoit possible, comme celle qui estoit frappée d'vne mesme peste. Amadour s'apparceut bien tost de la contenance de Floride, & non seulement pensa qu'elle s'esloignoit de luy par son conseil, mais qu'il y auoit quelque fascheuse oppinion meslée. Et vng iour, venant de vespres d'vn monastere, luy dist : Ma dame, quelle contenance me faictes vous? — Telle que ie pense que vous la voulez,

refpondit Floride. A l'heure, foupfonnant la verité, pour fçauoir s'il eftoit vray, va dire : Ma dame, i'ay tant faict par mes iournées que Poline n'a plus d'opinion de vous. Elle luy refpondit : Vous ne fçauriez mieux faire, & pour vous, & pour moy ; car en faifant plaifir à vous mefmes, vous me faictes honneur. Amadour eftima par cefte parole qu'elle eftimoit qu'il prenoit plaifir [24] à parler à Poline, dont il fut fi defefperé qu'il ne fe peut tenir de luy dire en collere : Ha ! ma dame, c'eft bien toft commencé de tormenter vng feruiteur, & le lapider de bonne heure ; car ie ne penfe poinct auoir porté peine qui m'ait efté plus ennuyeufe que la contraincte de parler à celle que ie n'ayme poinct. Et puis que ce que ie faictz pour voftre feruice eft prins de vous en aultre part, ie ne parlerai iamais à elle ; & en aduienne ce qu'il en pourra aduenir. Et à fin de diffimuller mon courroux comme i'ay faict mon contentement, ie m'en voys en quelque lieu icy auprès, en actendant que voftre fantaifie foit paffée. Mais i'efpere que là i'auray quelques nouuelles de mon cappitaine de retourner à la guerre, où ie demoreray fi long temps que vous congnoiftrez que aultre chofe que vous ne me tient en ce lieu. Et en ce difant, fans actendre aultre refponce d'elle, partit incontinant. Floride demora tant ennuyée & trifte qu'il n'eftoit poffible de plus. Et commença l'amour, poulfé de fon contraire, à monftrer fa très grande force, tel-

[illegible]

[illegible]

Après que l'amour eut [illegible] de [illegible] [illegible], & que les deux amans commancerent à prendre plus de plaisir que jamais à parler ensemble, les nouvelles vindrent que le Roy d'Espaigne envoyoit toute son armée à Salses[*]; parquoy celuy qui avoit accoustumé d'estre le premier n'avoit garde de faillir à pourchasser son honneur: mais il est vray que c'estoit avecq ung aultre regret qu'il n'avoit accoustumé, tant de perdre son plaisir qu'il avoit, que de paour de trouver mutation à son retour, pource qu'il veoit Floride pourchassée de grands princes & seigneurs, & desja parvenue à l'aage de quinze à seize ans; parquoy pensa que si elle estoit en son absence mariée, il n'auroit plus occasion de la veoir, sinon que la comtesse d'Arande luy donnast Avanturade sa femme pour compaignye[27]. Et mena si bien son affaire envers les

amis, que la comteſſe & Floride lui pourſuiveyrent[28] que en quelque lieu qu'elle fuſt mariée, ſa femme Auanturade yroit. Et combien qu'il fuſt queſtion de marier Floride en Portugal, ſi eſtoit il deliberé qu'elle ne l'abandonneroit iamais; & ſur ceſte aſſeurance, non ſans vng regret indicible, s'en partit Amadour, & laiſſa ſa femme auecq la comteſſe. Quand Floride ſe veid ſeule[29] après le departement de ſon bon ſeruiteur, elle ſe meit à faire toutes choſes ſi bonnes & vertueuſes qu'elle eſperoit par cella actaindre le bruict des plus parfaictes dames, & d'eſtre reputée digne d'auoir vng tel ſeruiteur que Amadour. Lequel eſtant arriué à Barſelonne fut feſtoyé des dames comme il auoyt accouſtumé : mais elles le trouuerent tant changé qu'elles n'euſſent iamais penſé que mariage euſt telle puiſſance ſur vng homme comme il auoit ſur luy; car il ſembloit qu'il ſe faſchoit de veoir les choſes que autresfois il auoyt déſirées; & meſme la conteſſe de Palamos, qu'il auoyt tant aymée, ne ſceut trouuer moyen de le faire aller ſeullement iuſques à ſon logis. Amadour arreſta à Barſelonne[30] le moins qu'il luy fut poſſible, comme celuy à qui l'heure tardoit d'eſtre au lieu où l'on n'eſperoit que luy. Et quand il fut arriué à Saulce, commença la guerre grande & crûelle entre les deux Roys, laquelle ne ſuis deliberée de racompter, ne auſſi les beaulx faicts que feit Amadour, car mon compte ſeroit aſſez long pour employer

toute vne iournée[31]. Mais [illegible] qui empor-toit le bruict par dessus tous les [illegible]. Le duc de Nageres[32] arriua à Parpignan, ayant charge de deux mil hommes; & pria Amadour d'estre son lieutenant, lequel auecq ceste bande feit tant bien son deuoir, que l'on n'oyoit en toutes les escarmouches crier que Nageres[33].

Or aduint que le Roy de Thunis, qui de long temps faisoit la guerre aux Espaignols, entendant comme les Roys de France & d'Es-paigne faisoient la guerre l'vn contre l'autre[34] sur les frontieres de Parpignan & Narbonne, se pensa que en meilleure saison ne pourroit il faire desplaisir au Roy d'Espaigne, & enuoya vn grand nombre de fustes & autres vais-seaux[35] pour piller & destruire tout ce qu'ils pouroient trouuer mal gardé sur les frontieres d'Espaigne. Ceulx de Barselonne, voyans passer deuant eulx vne grande quantité de voiles, en aduertirent le vis roy, qui estoit à Saulce, lequel incontinent enuoya le duc de Nageres à Pala-mos. Et quand les Maures veirent que le lieu estoit si bien gardé, faingnirent de passer oultre; mais, sur l'heure de minuict, retour-nerent, & meirent tant de gens en terre que le duc de Nageres, surprins de ses ennemis, fut emmené prisonnier. Amadour, qui estoit fort vigillant, entendit le bruict, assembla inconti-nant le plus grand nombre qu'il peut de ses gens, & se defendit si bien que la force de ses

ennemis fut long temps ſans luy pouuoir nuyre. Mais à la fin, ſçachant que le duc de Nageres eſtoit prins, & que les Turcs eſtoient deliberez de mettre le feu à Palamos, & le bruſler en la maiſon qu'il tenoit forte contre eulx[36], ayma mieulx ſe rendre que d'eſtre cauſe de la perdition des gens de bien qui eſtoient en ſa compaignie; & auſſi que ſe meƈtant à rançon, eſperoit encore reueoir Floride. A l'heure ſe rendit à vn Turc nommé Dorlin, gouverneur du Roy de Thunis, lequel le mena à ſon maiſtre, où il fut le très bien receu & encores mieux gardé; car il penſoit bien, l'ayant entre ſes mains, auoir l'Achilles de toutes les Eſpaignes.

Ainſi demoura Amadour près de deux ans au ſeruice du Roy de Thunis. Les nouuelles vindient en Eſpaigne de ceſte prinſe, dont les parens du duc de Nageres feirent un grand dueil; mais ceulx qui aimoient l'honneur du pays eſtimerent plus grande la perte de Amadour. Le bruiƈt en vint dans la maiſon de la comteſſe d'Arande, où pour l'heure eſtoit la pauure Auanturade griefuement mallade. La comteſſe, qui ſe doubtoit bien fort de l'affeƈtion que Amadour portoit à ſa fille, laquelle elle ſouffroit & diſſimuloit pour les vertuz qu'elle congnoiſſoit en luy, appella ſa fille à part & lui diſt les piteuſes nouuelles. Floride, qui ſçauoit bien diſſimuler, luy diſt que c'eſtoit grande perte pour toute leur maiſon, & que ſur tout

elle auoit pitié de sa pauure femme, voire mesmement la maladie où elle estoit. Mais voyant sa mere plorer tres fort, laissa aller quelques larmes pour luy tenir compaignie, de paour que, par trop faindre, sa faincte ne fust descouuerte. Depuis ceste heure là, la comtesse luy en parloit souuent, mais iamais ne peust tirer de sa contenance chose où elle peust asseoir iugement. Ie laisseray à dire les voiages, prieres, oraisons & ieusnes que faisoyt ordinairement Floride pour le salut de Amadour; lequel, incontinant qu'il fut à Thunis, ne faillit d'enuoyer de ses nouuelles à ses amis, & par homme fort seur aduertir Floride qu'il estoit en bonne santé & espoir de la reueoir, qui fut à la pauure dame le seul moyen de soustenir son ennuy. Et ne doubtez, puisqu'il luy estoit permis d'escrire, qu'elle s'en acquita si dilligemment que Amadour n'eut poinct faulte de la consolation de ses lettres & epistres.

Et fut mandée la comtesse d'Arande pour aller à Sarragosse, où le Roy estoit arriué; & là se trouua le ieune duc de Cardonne, qui feit poursuicte si grande enuers le Roy & la Royne, qu'ils prierent la comtesse de faire le mariaige de luy & de sa fille. La comtesse, comme celle qui en riens ne leur voulloit desobeir, l'accorda, estimant qu'en sa fille, qui estoit si ieune, n'y auoit volunté que la sienne. Quand tout l'accord fut faict, elle dist à sa fille comme elle luy auoit choisy le party qui luy sembloit le

plus neceſſaire. La fille, ſçachant que en vne choſe faicte ne falloyt poinct de conſeil, luy diſt que Dieu fuſt loué du tout; & voyant ſa mere ſi eſtrange enuers elle, ayma mieulx luy obeir que d'auoir pitié de ſoy meſmes. Et pour la reſiouyr de tant de malheurs, entendit que l'Infant Fortuné eſtoit malade à la mort; mais iamais deuant ſa mere ne nul autre n'en feit vng ſeul ſemblant, & ſe contraingnit ſi fort que les larmes, par force retirées en ſon cueur, feirent ſortir le ſang par le nez en telle abondance que la vie fut en dangier de s'en aller quant & quant; & pour la reſtaurer, eſpouza celuy qu'elle eut voluntiers changé à la mort. Après les nopces faictes, s'en alla Floride auecq ſon mary en la duché de Cardonne, & mena auecq elle Auanturade, à laquelle elle faiſoit priueement ſes complainctes, tant de la rigueur que ſa mere lui auoit tenue que du regret d'auoir perdu le filz de l'Infant Fortuné; mais du regret d'Amadour ne lui en parloit que par maniere de la conſoler. Ceſte ieune dame doncques ſe delibera de mectre Dieu & l'honneur deuant ſes oeilz, & diſſimula ſi bien ſes ennuyz que iamais nul des ſiens ne s'apparceut que ſon mary luy deſpleut.

Ainſi paſſa vng long temps Floride, viuant d'vne vie moins belle que la mort; ce qu'elle ne faillyt de mander à ſon ſeruiteur Amadour, lequel congnoiſſant ſon grand & honneſte cueur, & l'amour qu'elle portoit au fils de l'In-

fant Fortuné[37], penſa qu'il eſtoit impoſſible qu'elle ſceuſt viure longuement, & la regretta comme celle qu'il tenoyt pis que morte. Ceſte peyne augmenta celle qu'il auoit ; & euſt voulu demeurer toute ſa vie eſclaue comme il eſtoit, & que Floride euſt eu vng mary ſelon ſon deſir, oubliant ſon mal pour celluy qu'il ſentoyt que portoit s'amye. Et pour ce qu'il entendit par vng amy qu'il auoit acquis à la court du Roy de Thunis, que le Roy eſtoit deliberé de luy faire preſenter le pal[38], ou qu'il euſt à renoncer ſa foy, pour l'enuie qu'il auoit, s'il le pouuoit rendre bon Turc, de le tenir auecq luy, il feit tant auecq le maiſtre qui l'auoit prins qu'il le laiſſa aller ſur ſa foy, le mettant à ſi grande rançon qu'il ne penſoit poinct que vng homme de ſi peu de biens la peuſt trouuer. Et ainſy, ſans en parler au Roy, le laiſſa ſon maiſtre aller ſur ſa foy. Luy venu à la court deuers le Roy d'Eſpaigne, s'en partiſt bien toſt pour aller chercher ſa rançon à tous ſes amys ; & s'en alla tout droict à Barſelonne, où le ieune duc de Cardonne, ſa mere & Floride, eſtoient allez pour quelque affaire. Sa femme Auanturade, ſi toſt qu'elle ouyt les nouuelles que ſon mary eſtoit reuenu, le diſt à Floride, laquelle s'en reſiouyt comme pour l'amour d'elle. Mais craingnant que la ioye qu'elle auoyt de le veoir luy feit changer de viſaige, & que ceulx qui ne la congnoiſſoient poinct en prinſſent mauuaiſe opinion, ſe tint à une feneſtre pour le veoir

venir de loing. Et ſi toſt qu'elle l'aduiſa, deſcendit par un eſcallier tant obſcur que nul ne pouuoit congnoiſtre ſi elle changeoit de couleur ; & ainſy, embraſſant Amadour, le mena en ſa chambre, & de là à ſa belle mere, qui ne l'auoit iamais veu. Mais il n'y demoura poinct deux iours qu'il ſe feit autant aymer dans leur maiſon qu'il eſtoit en celle de la comteſſe d'Arande.

Ie vous laiſſeray à penſer les propos que Floride & luy peurent auoir enſemble, & les complainctes qu'elle lui feit des maulx qu'elle auoit receuz en ſon abſence. Après pluſieurs larmes gectées du regrect qu'elle auoit tant d'eſtre mariée contre ſon cueur que d'auoir perdu celuy qu'elle aymoit tant lequel iamais n'eſperoit de reueoir, ſe delibera de prendre ſa conſolation en l'amour & ſeurté qu'elle portoit à Amadour, ce que toutesfois elle ne luy oſoit declairer : mais luy, qui s'en doubtoit bien, ne perdoit occaſion ne temps pour luy faire congnoiſtre la grande amour qu'il luy portoit. Sur le point qu'elle eſtoit preſque toute gaingnée de le recepuoir non à ſeruiteur, mais à ſeur & parfaict amy, arriua une malheureuſe fortune : car le Roy, pour quelque affaire d'importance, manda incontinant Amadour, dont ſa femme eut ſi grand regret, que en oyant ces nouuelles, elle s'eſuanouit, & tumba d'vn dégré où elle eſtoit, dont elle ſe bleſſa ſi fort que oncques puis n'en releua. Floride, qui, par ceſte mort,

perdoit toute confolation, feit tel dueil que peult faire celle qui fe fent deftituée de fes parens & amys. Mais encores le print plus mal en gré Amadour; car d'vn cofté il perdoit l'vne des femmes de bien qui oncques fut, & de l'autre le moyen de pouuoir iamais reueoir Floride; dont il tomba en telle trifteffe [30] qu'il cuida foubdainement mourir. La vieille duchefſe de Cardonne inceffamment le vifitoit, luy alleguant les raifons des philofophes, pour luy faire porter cefte mort patiemment. Mais rien ne feruoyt; car fi la mort d'vn cofté le tourmentoit, l'amour de l'autre cofté augmentoit le martyre. Voiant Amadour que fa femme eftoit enterrée, & que fon maiftre le mandoit, parquoy il n'auoit plus occafion de demourer, eut tel defefpoir en fon cueur qu'il cuyda perdre l'entendement. Floride, qui, en le cuydant confoler, eftoit fa defolation, fut toute vne après difnée à luy tenir les plus honneftes propos qu'il luy fut poffible pour luy cuider diminuer la grandeur de fon dueil, l'affeurant qu'elle trouueroit moyen de le pouuoir veoir plus fouuent qu'il ne cuidoit. Et pour ce que le matin debuoit partir, & qu'il eftoit fi foible qu'il ne fe pouuoit bouger de deffus fon lict, la fupplia de le venir veoir au foir, après que chafcun y auoit efté; ce qu'elle luy promit, ignorant que l'extremité de l'amour ne congnoit nulle raifon. Luy, qui fe voyoit du tout defefperé de iamais la pouuoir recepuoir, que fi longuement l'auoit

feruie, & n'en auoit iamais eu nul autre traićtement que vous auez oy, fut tant combattu de l'amour diffimulé & du defefpoir qui luy monftroit tous les moyens de la hanter perduz, qu'il fe delibera de iouer à quiéte ou à double, pour du tout la perdre ou du tout la gaigner, & fe payer en vne heure du bien qu'il penfoit auoir merité. Il feit encourtiner fon lićt de forte que ceulx qui venoient à la chambre ne le pouoient veoir, & fe plaingnoit beaucoup plus que il n'auoit accouftumé, tant que tous ceulx de cefte maifon ne penfoient pas que il deuft viure vingt-quatre heures.

Après que chafcun l'eut vifité, au foir Floride, à la requefte mefmes de fon mary, y alla, efperant pour le confoler lui declarer fon affection, & que du tout elle le vouloit aymer ainfy que l'honneur le peult permettre. Et fe vint feoir en vne chaife qui eftoit au cheuet de fon lićt, & commença fon reconfort par pleurer auecq luy. Amadour, la voyant remplie de tel regret, penfa que en ce grand tourment pourroit plus facilement venir à bout de fon intention ; & fe leua de deffus fon lićt, dont Floride, penfant qu'il fuft trop foible, le voulut engarder. Et fe meit à deux genoux deuant elle, luy difant : Faut il que pour iamais ie vous perde de veue ? Se laiffa tumber entre fes bras [40] comme vn homme à qui force default. La pauure Floride l'embraffa & le fouftint longuement, faifant tout ce qui luy eftoit poffible pour

confoler ; mais la medecine qu'elle luy bailloit pour amander fa douleur la luy rendoit beaucoup plus forte ; car en faifant le demy mort & fans parler, s'effaya à chercher ce que l'honneur des dames deffend. Quant Floride s'apparceut de fa mauuaife volunté, ne la pouuant croire, veu les honneftes propos que toufiours luy auoit tenuz, luy demanda que c'eftoit qu'il vouloit : mais Amadour, craignant d'ouyr fa refponfe, qu'il fçauoit bien ne pouuoir eftre que chafte & honnefte, fans luy dire riens, pourfuiuyt auec toute la force qu'il luy fut poffible ce qu'il cherchoit ; dont Floride, bien eftonnée, foupfonna plus toft qu'il fuft hors de fon fens que de croyre qu'il pretendift à fon deshonneur. Parquoy elle appella tout haut vng gentil homme qu'elle fçauoit bien eftre en la chambre auecq elle ; dont Amadour, defefperé iufques au bout, fe reiecta deffus fon lict fi foubdainement que le gentil homme cuydoyt qu'il fuft trefpaffé. Floride, qui s'eftoit leuée de fa chaife, luy dift : Allez, & apportez viftement quelque bon vinaigre. Ce que le gentil homme feit. A l'heure Floride commença à dire : Amadour, quelle folie eft montée en voftre entendement ? & qu'eft ce qu'auez penfé & voulu faire ? Amadour, qui auoit perdu toute raifon par la force d'amour, luy dift : Vn fi long feruice merite il recompenfe de telle cruaulté ? — Et où eft l'honneur, dift Floride, que tant de fois vous m'auez prefché ? — Ha ! ma dame,

dift Amadour, il n'eft poffible de plus aymer voftre honneur que ie faictz; car auant que fuffiez mariée, i'ay fceu fi bien vaincre mon cueur que vous n'auez fceu congnoiftre ma volunté : mais maintenant que vous l'eftes[41], & que voftre honneur peut eftre couuert, quel tort vous tiens ie de demander ce qui eft mien ? Car par la force d'amour ie vous ay gaignée. Celuy qui premier a eu voftre cueur a fi mal pourfuiuy le corps qu'il a merité perdre le tout enfemble[42]. Celuy qui poffede voftre corps n'eft pas digne d'auoir voftre cueur : parquoy mefmes le corps ne luy appartient. Mais moy, ma dame, durant cinq ou fix ans, i'ay porté tant de peines & de maulx pour vous, que vous ne pouuez ignorer que à moy feul appartiennent le corps & le cueur, pour lequel i'ay oublié le mien. Et fi vous vous cuidez deffendre par la confcience, ne doubtez poinct que quand l'amour force le corps & le cueur, le peché foit iamais imputé. Ceulx qui par fureur mefme viennent à fe tuer, ne peuuent pecher quoi qu'ils faffent[43]; car la paffion ne donne lieu à la raifon. Et fi la paffion d'amour eft la plus importable de tous les aultres, & celle qui plus aueugle tous les fens, quel peché vouldriez vous attribuer à celuy qui fe laiffe conduire par vne inuincible puiffance ? Ie m'en vais, & n'efpere iamais de vous veoir[44]. Mais fi i'auois auant mon partement la feurté de vous que ma grande amour merite, ie ferois affez fort pour fouftenir en

patience les ennuictz de ceste longue absence. Et s'il ne vous plaist m'ottroyer ma requeste, vous orrez bien tost dire que vostre rigueur m'aura donné vne malheureuse & cruelle mort.

Floride, non moins marrye que estonnée d'oyr tenir tels propos à celuy duquel iamais n'eust eu soupçon de chose semblable, luy dist en pleurant : Helas ! Amadour, sont ce icy les vertueux propos que durant ma ieunesse m'auez tenuz ? Est ce cy l'honneur & la conscience que vous m'auez maintesfois conseillé plustost mourir que de perdre ? Auez vous oblié les bons exemples que vous m'auez donnez des vertueuses dames qui ont résisté à la folle amour, & le despris que vous auez tousiours faict des folles ? Ie ne puis croire, Amadour, que vous soyez si loin de vous mesmes, que Dieu, vostre conscience & mon honneur soient du tout mortz en vous. Mais si ainsi est que vous le dictes, ie loue la bonté diuine, qui a preuenu le malheur où maintenant ie m'alloys precipiter, en me monstrant par vostre parole le cueur que i'ay tant ignoré. Car ayant perdu le fils de l'Infant Fortuné, non seulement pour estre marié ailleurs, mais pour ce que ie sçay qu'il en aime vne aultre, & me voyant mariée à celuy que ie ne puis, quelque peine que ie y mette, aymer & auoir agreable, i'auois pensé & deliberé de entierement & du tout mettre mon cueur & mon affection à vous aymer, fondant ceste

amitié ſur la vertu que i'ay tant congneue en vous, & en laquelle, par voſtre moyen, ie penſe auoir attaincte : c'eſt d'aymer plus mon honneur & ma conſcience que ma propre vie. Sur ceſte pierre d'honneſteté, i'eſtois venue ici, deliberée de y prendre vng très ſeur fondement ; mais, Amadour, en vn moment vous m'auez monſtré qu'en lieu d'vne pierre necte & pure, le fondement de cet edifice ſeroit ſur ſablon legier ou ſur la fange infame. Et combien que deſia i'auais commencé grande partie du logis où i'eſperois faire perpetuelle demeure, vous l'auez ſoubdain du tout ruyné. Par quoy il fault que vous vous deportiez de l'eſperance que auez iamais eue en moy, & vous deliberiez, en quelque lieu[45] que ie ſois, ne me chercher ne par parole ne par contenance, ny eſperer que ie puiſſe ou vueille iamais changer ceſte opinion. Ie le vous dict auecq tel regret qu'il ne peut eſtre plus grand : mais ſi ie fuſſe venue iuſques à auoir iuré parfaicte amitié auecq vous, ie ſens bien mon cueur tel qu'il fuſt mort en ceſte rencontre[46] ; combien que l'eſtonnement que i'ay de me veoir deceue eſt ſi grand, que ie ſuis ſeure qu'il rendra ma vie ou brieſue ou douloureuſe. Et ſur ce mot, ie vous dy à Dieu, mais c'eſt pour iamais.

Ie n'entreprendz poinct de vous dire la douleur que ſentoyt Amadour eſcoutant ces paroles ; car elle n'eſt ſeullement impoſſible à eſcripre, mais à penſer, ſinon à ceux qui ont

experimenté la pareille. Et voiant que fur cefte cruelle conclufion elle s'en alloyt, l'arrefta par le bras, fçachant très bien que s'il ne lui oftoit la mauuaife opinion qu'il luy auoyt donnée, à iamais il la perdroit. Parquoy il luy dift auec le plus fainct vifaige qu'il peut prendre : Ma dame, i'ay toute ma vie defiré d'aymer vne femme de bien ; & pour ce que ie en ay trouué fi peu, i'ay bien voulu vous experimenter pour veoir fi vous eftiez, par votre vertu, digne d'eftre tant eftimée que aymée. Ce que maintenant ie fçay certainement, dont ie loue Dieu, qui adreffe mon cueur à aymer tant de perfection ; vous fuppliant me pardonner cefte folle & audatieufe entreprinfe, puis que vous voyez que la fin en tourne à voftre honneur & à mon grand contentement. Floride, qui commençoit à congnoiftre la malice des hommes par luy, tout ainfi qu'elle auoit efté difficile à croire le mal où il eftoit, auffi fut elle encores plus à croire le bien où il n'eftoit pas, luy dift : Pleuft à Dieu que euffiez dict la vérité ! Mais ie ne puis eftre fi ignorante que l'eftat de mariage où ie fuis ne me face bien congnoiftre clairement que forte paffion & aueuglement vous a faict faire ce que vous auez faict. Car fi Dieu m'euft lafché la main, ie fuis feure que vous ne m'euffiez pas retiré la bride. Ceulx qui tentent pour chercher la vertu n'ont accouftumé prendre le chemin que vous auez prins. Mais c'eft affez : fi i'ay creu legierement quelque bien en vous,

il eſt temps que i'en congnoiſſe la verité, laquelle maintenant me deliure de vos mains. Et en ce diſant, ſe partit Floride de la chambre, & tant que la nuict dura, ne feit que pleurer, ſentant ſi grande douleur en ceſte mutation, que ſon cueur auoit bien à faire à ſouſtenir les aſſaults du regret que amour luy donnoit. Car combien que, ſelon la raiſon, elle eſtoit deliberée de iamais plus l'aymer, ſi eſt ce que le cueur, qui n'eſt point ſubiect à nous, ne s'y voulut oncques accorder : parquoy, ne le pouuant moins aymer qu'elle auoit accouſtumé, ſçachant qu'amour eſtoit cauſe de ceſte faulte, ſe delibera, ſatisfaiſant à l'amour, de l'aimer de tout ſon cueur, &, obeiſſant à l'honneur, n'en faire iamais à luy ne à aultre ſemblant.

Le matin s'en partit Amadour, ainſi faſché que vous auez oy : toutesfois ſon cueur, qui eſtoit ſi grand qu'il n'auoit au monde ſon pareil, ne le ſouffrit deſeſperer, mais luy bailla nouuelle inuention de pouuoir encores reueoir Floride & auoir ſa bonne grace. Doncques en s'en allant deuers le roy d'Eſpaigne, lequel eſtoit à Tollette, print ſon chemin par la comté d'Arande, où vn ſoir bien tard il arriua ; & trouua la comteſſe fort malade d'vne triſteſſe qu'elle auoit de l'abſence de ſa fille Floride. Quand elle veid Amadour, elle le baiſa & embraſſa comme ſi c'euſt eſté ſon propre enfant, tant pour l'amour qu'elle luy portoit que pour celle

qu'elle doubtoit qu'il auoit à Floride, de laquelle elle luy demanda bien soingneusement des nouuelles : qui luy en dist le mieulx qu'il luy fut possible, mais non toute la verité ; & luy confessa l'amitié d'eulx deux, ce que Floride auoit touiours celé, la priant luy vouloir ayder d'auoir souuent de ses nouuelles, & de retirer bien tost Floride auecq elle. Et dès le matin s'en partyt ; & après auoir faict ses affaires auecq le Roy, s'en alla à la guerre si triste & si changé de toutes conditions, que dames, cappitaines, & tous ceulx qu'il auoit accoustumé de hanter, ne le congnoissoient plus ; & ne se habilloit plus que de noir, mais c'estoit d'vne frize [47] beaucoup plus grosse qu'il ne la falloyt pour porter le deuil de sa femme, duquel il couuroit celuy qu'il auoit au cueur. Et ainsy passa Amadour trois ou quatre années sans reuenir à la court. Et la comtesse d'Arande, qui ouyt dire que Floride estoit changée, & que c'estoit pitié de la veoir, l'enuoya querir, esperant qu'elle reuiendroit auprès d'elle. Mais ce fut le contraire ; car quand Floride sceut que Amadour auoyt declairé à sa mere leur amitié, & que sa mere tant saige & vertueuse, se confiant en Amadour, la trouua bonne, fut en vne merueilleuse perplexité, pour ce que d'vn cousté elle voyoit que sa mere l'estimoit tant que, si elle luy disoit la verité, Amadour en pourroit recepuoir mal, ce que pour morir n'eust voulu, veu qu'elle se sentoit assez forte pour le pugnir

de ſa follie, ſans y appeller ſes parens ; d'autre coſté, elle voyoit que, diſſimulant le mal que elle y ſçauoit, elle ſeroit contraincte de ſa mere & de tous ſes amis de parler à luy & luy faire bonne chere, par laquelle elle craignoit fortifier ſa mauuaiſe oppinion. Mais voyant qu'il eſtoit loing, n'en feit grand ſemblant, & luy eſcriuoit quand la conteſſe le luy commandoit ; toutesfois c'eſtoient lettres qu'il pouuoit bien congnoiſtre venir plus d'obeiſſance que de bonne volunté ; dont il eſtoit autant ennuyé en les liſant qu'il auoit accouſtumé ſe reſiouir des premieres.

Au bout de deux ou trois ans, après auoir faict tant de belles choſes que tout le papier d'Eſpaigne ne les ſçauroit contenir, imagina vne inuention très grande, non pour gaingner le cueur de Floride, car il le tenoit pour perdu, mais pour auoir la victoire de ſon ennemie, puis que telle ſe faiſoit contre luy. Il meit arriere tout le conſeil de raiſon, & meſme la paour de la mort dont il ſe mettoit au hazard ; delibera & conclud d'ainſy faire [48]. Or feit tant enuers le grand gouuerneur [49] qu'il fut par luy deputé pour venir parler au Roy de quelque entreprinſe ſecrette qui ſe faiſoit ſur Locatte [50] ; & ſe feit commander [51] de communicquer ſon entreprinſe à la comteſſe d'Arande auant que la declairer au Roy, pour en prendre ſon bon conſeil. Et vint en poſte tout droict en la conté d'Arande, où il ſçauoit qu'eſtoit Floride,

& enuoya ſecretement à la conteſſe vng ſien amy luy declairer ſa venue, luy priant la tenir ſecrette, & qu'il peuſt parler à elle la nuict ſans que perſonne en ſceuſt rien. La conteſſe, fort ioyeuſe de ſa venue, le diſt à Floride, & l'enuoya deshabiller en la chambre de ſon mary, à fin qu'elle fuſt preſte quand elle la manderoit & que chacun fut retiré. Floride, qui n'eſtoit pas encore aſſeurée de ſa premiere paour, n'en feit ſemblant à ſa mere, mais s'en alla en vng oratoire ſe recommander à Noſtre Seigneur, & luy priant de vouloir conſeruer ſon cueur de toute meſchante affection. Penſa que ſouuent Amadour l'auoit louée de ſa beauté, laquelle n'eſtoit poinct diminuée, nonobſtant qu'elle euſt eſté longuement malade; par quoy aimant mieulx faire tort à ſa beaulté, en la diminuant, que de ſouffrir par elle le cueur d'vn ſi honneſte homme bruſler d'vn ſi meſchant feu, print vne pierre qui eſtoit en la chappelle, & s'en donna par le viſaige vng ſi grand coup que la bouche, le nez & les yeulx en eſtoient tout disformez. Et à fin que l'on ne ſoupçonnaſt qu'elle l'eut faict, quand la conteſſe l'enuoya querir, ſe laiſſa tumber en ſortant de la chapelle le viſaige contre terre & en criant bien hault. Arriua la conteſſe, qui la trouuaſt en ce piteux eſtat; & incontinant fut panſée & bandée par tout le viſaige.

Après la conteſſe la mena en ſa chambre, & luy diſt qu'elle la prioit d'aller en ſon cabi-

net entretenir Amadour iufques à ce qu'elle fe fuft deffaiƈte de fa compagnie; ce que feit Floride, penfant qu'il y euft quelques gens auecq luy. Mais fe trouuant toute feule, la porte fermée fur elle, fut autant marrie qu'Amadour content, penfant que par amour ou par force il auroit ce qu'il auoit defiré. Et après auoir parlé à elle, & l'auoir trouuée en mefme propos en quoi il l'auoit laiffée, & que pour mourir elle ne changeroit fon oppinion, luy dift tout oultré de defefpoir : Par Dieu, Floride, le fruiƈt de mon labeur ne me fera point ofté par vos fcrupules; car puis que amour, patience & humble priere ne feruent de riens, ie n'efpargneray poinƈt ma force pour acquerir le bien qui, fans l'auoir, me la feroit perdre. Et quand Floride veit fon vifaige & fes yeulx tant alterez que le plus beau teint du monde eftoit rouge comme feu, & le plus doux & plaifant regard fi orrible & furieux qu'il fembloit que vng feu très ardent eftincellaft dans fon cueur & fon vifaige; & en cefte fureur, d'vne de fes fortes & puiffantes mains print les deux delicates & foibles de Floride. Elle, voyant que toutes deffenfes luy failloient, & que pieds & mains eftoient tenuz en telle captiuité qu'elle ne pouuoit fuyr, encores moins fe defendre, ne fceut quel meilleur remede trouuer finon chercher s'il n'y auoit poinƈt encores en luy quelques racines de la premiere amour, pour l'honneur de laquelle il obliaft fa cruauté; par-

quoy elle luy diſt : Amadour, ſi maintenant vous m'eſtimez comme ennemye, ie vous ſupplie, par l'honneſte amour que i'ay autresfois penſé eſtre en voſtre cueur, me vouloir eſcouter auant que me tormenter. Et quand elle veid qu'il luy preſtoit l'oreille, pourſuiuyt ſon propos, diſant : Helas! Amadour, quelle occaſion vous meut de chercher vne choſe dont vous ne pouez auoir contentement, & me donner ennuy le plus grand que ie ſçaurois receuoir? Vous auez tant experimenté ma volunté du temps de ma ieuneſſe & de ma plus grande beaulté, ſur quoy voſtre paſſion pouuoit prendre excuſe, que ie m'eſbahis que l'aage & grande laydeur où ie ſuys, oultrée d'extreme ennuy, vous cherchez ce que vous ſçauez ne pouoir trouuer. Ie ſuis ſeure que vous ne doubtez poinct que ma volunté ne ſoit telle qu'elle a accouſtumé; parquoy ne pouez auoir par force ce que demandez. Et ſi vous regardez comme mon viſaige eſt accouſtré, en obliant la memoire du bien que vous y auez veu, vous n'aurez poinct d'enuie d'en approcher de plus près. Et s'il y a encores en vous quelques relicques de l'amour paſſé, il eſt impoſſible que la pitié ne vaincque votre fureur. Et à icelle pitié que i'ay tant experimenté en vous, ie fais ma plaincte & demande grace, à fin que vous me laiſſiez viure en paix & en l'honneſteté que, ſelon voſtre conſeil, i'ay deliberé garder. Et ſi l'amour que vous m'auez portée eſt conuertie en haine,

& que, plus par vengeance que par affection, vous vueillez me faire la plus malheureuse femme du monde, ie vous asseure qu'il n'en sera pas ainsy : & me contraindrez, contre ma deliberation, de declairer vostre meschante volunté [52] à celle qui croyt tant de bien de vous ; &, en ceste congnoissance, pouuez penser que vostre vie ne seroit pas en seureté. Amadour, rompant son propos, luy dist : S'il me fault mourir, ie ferai plustost quicte de mon tourment ; mais la difformité de vostre visaige, que ie pense estre faicte de vostre volunté, ne m'empeschera poinct de faire la mienne ; car que ie ne pourrois auoir de vous que les oz, si les voudrois ie tenir auprès de moy. Et quand Floride veid que prieres, raison ne larmes ne luy seruoient de riens, & qu'en telle cruaulté poursuiuoit son meschant desir, qu'elle n'auoit enfin force d'y resister, se ayda du secours qu'elle craingnoyt autant que perdre sa vie, & d'vne voix triste & piteuse appella sa mere le plus hault qu'il luy fut possible. Laquelle, oyant sa fille l'appeler d'vne telle voix, eut merueilleusement grand paour de ce qui estoit veritable, & courut le plus tost qu'il luy fut possible en la garderobbe. Amadour, qui n'estoit pas si prest à morir qu'il disoit, laissa de si bonne heure son entreprinse que la dame, ouurant le cabinet, le trouua à la porte, & Floride assez loin de là. La contesse luy demanda : Amadour, qui a il ? dictes moy la vérité. Et comme

celluy qui n'eſtoit iamais deſpourueu d'inuentions, auecq vn viſaige paſle & tranſi, luy diſt : Hélas! ma dame, de quelle condition eſt deuenue madame Floride? Ie ne fuz iamais ſi eſtonné que ie ſuis; car, comme ie vous ay dict, ie penſois auoir part dans ſa bonne grace; mais ie congnois bien que ie n'y ay plus riens. Il me ſemble, ma dame, que du temps qu'elle eſtoit nourrie auecq vous, elle n'eſtoit moins ſage ne vertueuſe qu'elle eſt; mais elle ne faiſoit poinct de conſcience de parler & veoir vng chaſcun; & maintenant que ie l'ay voulu regarder, elle ne l'a voulu ſousfrir. Et quant i'ay veu ceſte contenance, penſant que ce fuſt vng ſonge ou vne reſuerie, luy ay demandé ſa main pour la baiſer à la façon du païs, ce qu'elle m'a du tout refuſé. Il eſt vray, ma dame, que i'ay eu tort, dont ie vous demande pardon; c'eſt que ie luy ay prins la main quaſi par force, & la luy ay baiſée, ne luy demandant autre contentement : mais elle qui a, comme ie croy, deliberé ma mort, vous a appellée ainſy comme vous auez veu [59]. Le ne ſçaurois dire pourquoi, ſinon qu'elle ayt eu paour que i'euſſe autre volunté que ie n'ay. Toutesfois, ma dame, en quelque ſorte que ce ſoit, i'aduoue le tort eſtre mien; car combien qu'elle deuroit aymer tous voz bons ſeruiteurs, la fortune veult que moy ſeul plus affectionné ſoit mis hors de ſa bonne grace. Si eſt ce que ie demoureray touſiours tel enuers vous & elle que ie ſuis

tenu, vous ſuppliant me vouloir tenir en la voſtre, puis que ſans mon demerite i'ay perdu la ſienne. La conteſſe, qui en partie le croioit & en partie doubtoit, s'en alla à ſa fille & luy diſt : Pourquoy m'auez vous appellée ſi hault? Floride reſpondit qu'elle auoit eu paour. Et combien que la conteſſe l'interrogea de pluſieurs choſes par le menu, ſi eſt ce que iamais ne luy feit aultre reſponſe ; car voyant qu'elle eſtoit eſchappée d'entre les mains de ſon ennemi, le tenoit aſſez puni de luy auoir rompu ſon entreprinſe.

Après que la comteſſe eut longuement parlé à Amadour, le laiſſa encores deuant elle parler à Floride pour veoir quelle contenance il tiendroit. A laquelle il ne tint pas grand propos, ſinon qu'il la mercia de ce qu'elle n'auoit confeſſé verité à ſa mere, & la pria que au moins, puis qu'il eſtoit hors de ſon cueur, vng aultre ne tinſt poinct ſa place. Elle luy reſpondit quant au premier propos : Si i'euſſe eu aultre moyen de me defendre de vous que par la voix, elle n'euſt iamais eſté oye[54] ; mais par moy vous n'aurez pis ſi vous ne m'y contraingnez comme vous auez faict. Et n'ayez pas paour que i'en ſceuſſe aymer d'aultre ; car puiſque ie n'ay trouué au cueur que ie ſçauois le plus vertueux du monde le bien que ie deſirois, ie ne croiray poinct qu'il ſoit en nul homme. Ce malheur ſera cauſe que ie ſeray pour l'aduenir en liberté des paſſions que l'a-

mour peult donner. En ce difant, print congé d'elle [55]. La mere, qui regardoit fa contenance, n'y fceut rien iuger, finon que depuis ce temps là congneuft très bien que fa fille n'auoit plus d'affection à Amadour, & penfa pour certain qu'elle fuft fi defraifonnable qu'elle hayft toutes les chofes qu'elle aimoit. Et dès cefte heure là, luy mena la guerre fi eftrange qu'elle fut fept ans fans parler à elle, fi elle ne s'y courrouffoit, & tout à la requefte d'Amadour. Durant ce temps là, Floride tourna la craincte qu'elle auoit d'eftre auecq fon mary en volunté de n'en bouger [56], pour les rigueurs que luy tenoit fa mere. Mais voyant que riens ne luy feruoit, delibera de tromper Amadour; & laiffant pour vng iour ou deux fon vifaige eftrange, luy confeilla de tenir propos d'amitié à vne femme qu'elle difoit auoir parlé de leur amour. Cefte dame demoroit auecq la Royne d'Efpaigne, & auoit nom Lorette. Amadour la creut, & penfant par ce moyen retourner encores en fa bonne grace, feit l'amour à Lorette, qui eftoit femme d'un cappitaine, lequel eftoit des grands gouuerneurs du Roy d'Efpaigne. Lorette, bien aife d'auoir gaingné vn tel feruiteur, en feit tant de mines que le bruict en courut partout; & mefme la comteffe d'Arande, eftant à la cour, s'en apperceut, parquoy depuis ne tourmentoit tant Floride qu'elle auoit accouftumé. Floride ouyt vng iour dire que le cappitaine mary de Lorette eftoit entré en vne fi grande ialoufie,

qu'il auoit deliberé en quelque forte que ce fust de tuer Amadour ; & elle qui, nonobstant son dissimulé visaige, ne pouuoit vouloir mal à Amadour, l'en auertit incontinent. Mais luy, qui facilement fut retourné à ses premieres brisées, luy respondit s'il luy plaisoit l'entretenir trois heures tous les iours, que iamais il ne parleroit à Lorette ; ce qu'elle ne voulut accorder. Donques, ce luy dist Amadour, puisque ne me voulez faire viure, pourquoy me voulez vous garder de mourir ? sinon que vous esperez me tormenter plus en viuant que mille mort ne sçauroit faire. Mais combien que la mort me fuye, si la chercheray ie tant que ie la trouueray ; car en ce iour là seulement i'auray repos.

Durant qu'ils estoient en ces termes, vint nouuelle que le Roy de Grenade[57] commençoit vne grande guerre contre le Roy d'Espaigne, tellement que le Roy y enuoya le prince son fils[58], & auecq luy le connestable de Castille & le duc d'Albe[59], deux vieils & saiges seigneurs. Le duc de Cardonne & le comte d'Arande ne voulurent pas demorer, & supplierent au Roy leur donner quelque charge ; ce qu'il feit selon leurs maisons, & leur bailla pour les conduire seurement Amadour, lequel, durant la guerre, feit des actes si estranges, que sembloient autant de desespoir que de hardiesse. Et pour venir à l'intention de mon compte, ie vous diray que sa trop grande har-

dieffe fut efprouuée par la mort ; car ayans les Maures faict demonftrance de donner la bataille, voyans l'armée des Chreftiens fi grande, feirent femblant de fuir. Les Efpaignols fe meirent à la chaffe ; mais le vieil conneftable & le duc d'Albe, fe doubtans de leur fineffe, retindrent contre fa volunté le prince d'Efpaigne qu'il ne paffaft la riviere ; ce que feirent, nonobftant la desfenfe, le comte d'Arande & le duc de Cardonne. Et quand les Maures veirent qu'ils n'eftoient fuiuis que de peu de gens, fe retournerent, & d'vn coup de fymeterre abbatirent tout mort le duc de Cardonne, & fut le comte d'Arande fi fort bleffé que l'on le laiffa comme mort en la place. Amadour arriua fur cefte desfaicte tant enraigé & furieux qu'il rompit toute la preffe ; & feit prendre les deux corps qui eftoient mortz & porter au camp du prince, lequel en eut autant de regret que de fes propres freres. Mais en vifitant leurs playes, fe trouua le comte d'Arande encores viuant, lequel fut enuoyé en vne lictiere en fa maifon, où il fut longuement malade. De l'autre cofté, renuoya à Cardonne le corps du mort. Amadour, ayant faict fon effort de retirer ces deux corps, penfa fi peu pour luy qu'il fe trouua enuironné d'vn grand nombre de Maures ; & luy qui ne vouloit non plus eftre prins qu'il n'auoit fceu prendre s'amie, ne faulfer fa foy enuers Dieu qu'il auoit faulfée enuers elle, fçachant que, s'il eftoit mené au Roy de Gre-

nade, il mourroit cruellement ou renonceroit la chreftienté, delibera ne donner la gloire ne de fa mort ne fa prinfe à fes ennemis; & en baifant la croix de fon efpée, rendant corps & ame à Dieu, s'en donna vn tel coup qu'il ne luy en fallut poinćt de fecours. Ainfy morut le pauure Amadour, autant regretté que fes vertuz le meritoient. Les nouuelles en coururent par toute l'Efpaigne, tant que Floride, laquelle eftoit à Barfelonne, où fon mary auoit autresfois ordonné eftre enterré, en oyt le bruićt. Et après qu'elle eut faićt fes obfeques honorablement, fans en parler à fa mere ny à belle mere, s'en alla rendre religieufe au monaftere de Iefus, prenant pour mary & amy celuy qui l'auoit delivrée d'vne amour fi vehemente que celle d'Amadour, & de l'ennuy fi grand que de la compaignie d'vn tel mary. Ainfi tourna toutes fes affećtions à aymer Dieu fi parfaićtement, qu'après auoir vefcu longuement religieufe, luy rendit fon ame en telle ioye que l'efpoufe a d'aller veoir fon efpoux.

Ie fçay bien, mes dames, que cefte longue nouuelle pourra eftre à aucunes fafcheufe; mais fi i'euffe voulu fatisfaire à celuy qui la m'a comptée, elle euft efté trop plus que longue. Vous fuppliant, en prenant exemple de la vertu de Floride, diminuer vn peu de fa cruaulté, & ne croire poinćt tant de bien aux hommes qu'il ne faille, par la congnoiffance du

contraire, leur donner cruelle mort & à vous vne trifte vie.

Et après que Parlamente eut eu bonne & longue audience, elle dift à Hircan : Vous femble il pas que cefte femme ait efté preffée iufques au bout, & qu'elle ait vertueufement refifté ? — Non, dift Hircan ; car vne femme ne peut faire moindre refiftance que de crier : mais fi elle euft efté en lieu où on ne l'euft peu oyr, ie ne fçay qu'elle euft faict ; & fi Amadour euft efté plus amoureux que craintif, il n'euft pas laiffé pour fi peu fon entreprinfe. Et pour ceft exemple icy, ie ne me departiray de la forte opinion que i'ay que oncques homme qui aimaft parfaictement, ou qui fuft aimé d'vne dame, ne faillit d'en auoir bonne yffue, s'il a faict la pourfuitte comme il appartient. Mais encores fault il que ie loue Amadour de ce qu'il feit une partie de fon debuoir. — Quel debuoir ? ce dift Oifille. Appellez vous faire fon debuoir à vng feruiteur qui veult auoir par force fa maiftreffe, à laquelle il doibt toute reuerence & obeiffance ? Saffredent print la parole & dift : Ma dame, quand noz maiftreffes tiennent leur rang en chambres ou en salles, affifes à leur ayfe comme noz iuges, nous fommes à genoulx deuant elles ; nous les menons dancer en craincte ; nous les feruons fi diligemment que nous preuenons leurs demandes ; nous femblons eftre tant crainctifs de

les offenfer & tant defirans de les feruir, que ceux qui nous voyent ont pitié de nous, & bien fouuent nous eftiment plus fots que beftes, tranfportez d'entendement ou tranfiz, & donnent la gloire à noz dames, defquelles les contenances font tant audatieufes & les paroles tant honneftes, qu'elles fe font craindre, aimer & eftimer de ceulx qui n'en veoient que le dehors. Mais quand nous fommes à part, où amour feul eft iuge de noz contenances, nous fçauons très bien qu'elles font femmes & nous hommes ; & à l'heure le nom de maiftreffe eft conuerti en amye, & le nom de feruiteur en amy. C'eft là où le prouerbe dift :

De bien feruir & loyal eftre,
De feruiteur on deuient maiftre.

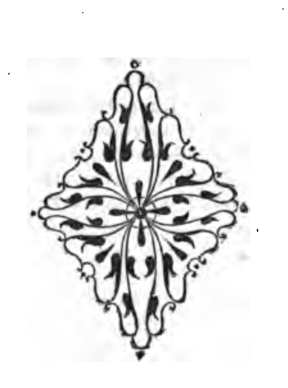
Elles ont l'honneur autant que les hommes qui le leur peuuent donner & ofter, & voient ce que nous endurons patiemment : mais c'eft auffy que noftre fouffrance foit recompenfée quand l'honneur ne peut eftre bleffé.

Vous ne parlez pas du vray honneur, dift Longarine, qui eft le contentement de ce monde ; car quand tout le monde me diroit femme de bien, & ie fçaurois feule le contraire, la louange augmenteroit ma honte & me rendroit en moy mefme plus confufe ; & auffi quand il me blafmeroit & ie fentiffe mon innocence, fon blafme tourneroit à mon contentement ; car nul n'eft content de foy mefme. — Or, quoy que vous

ayez tous dict, se dist Geburon, il me semble qu'Amadour estoit vng aussy honneste & vertueux cheualier qu'il en soit poinct; & veu que les noms sont suppofez, ie pense le congnoistre. Mais puis que Parlamente ne l'a voulu nommer, aussy ne feray ie. Et contentez vous que, si c'est celuy que ie pense, son cueur ne sentit iamais nulle paour, ny ne fut iamais vuide d'amour ny de hardiesse.

Oisille leur dist : Il me semble que ceste iournée s'est passée si ioyeusement, que si nous continuons ainsi les aultres, nous accoursirons le temps à faire d'honnestes propos. Mais voyez où est le soleil, & oyez la cloche de l'abbaye, qui long temps a nous appelle à vespres, dont ie ne vous ay point aduerty; car la deuotion d'ouyr la fin du compte estoit plus grande que celle d'oyr vespres. Et en ce disant se leverent tous, & arrivans à l'abbaye, trouuerent les religieux qui les auoient attenduz plus d'vne grosse heure. Vespres oyes, allerent soupper, qui ne fut tout le soir sans parler des comptes qu'ils auoient ouyz, & sans chercher par tous les endroicts de leur memoire pour veoir s'ils pourroient faire la iournée ensuyuante aussi plaisante que la premiere. Et après auoir ioué de mille ieux dedans le pré, s'en allerent coucher, donnans fin très ioyeuse & contente à leur premiere iournée.

FIN DE LA PREMIERE IOVRNÉE.



DEVXIESME IOVRNÉE.

EN

LA DEVXIESME IOVRNÉE

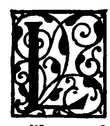
ON DEVISE DE CE QVI PROMPTEMENT

TOMBE EN LA FANTAISIE

DE CHASCVN.



PROLOGVE.



E lendemain ſe leuerent en grand deſir de retourner au lieu où le iour precedent auoyent eu tant de plaiſir ; car chaſcun auoyt ſon compte ſi preſt qu'il leur tardoyt qu'il ne fuſt mis en lumiere. Après qu'ilz eurent ouy la leçon de madame Oiſille, & la meſſe où chaſcun recommanda à Dieu ſon eſperit, afin qu'il leur donnaſt parolle & grace de continuer l'aſſemblée, s'en allerent diſner, ramenteuans les vns aux autres pluſieurs hiſtoires paſſées.

Et après diſner, qu'ilz ſe furent repoſez en leurs chambres, s'en retournerent à l'heure ordonnée dedans le pré, où il ſembloyt que le iour & le temps fauoriſaſt leur entreprinſe. Et après qu'ilz ſe furent tous aſſis ſur le ſiege naturel de l'herbe verte, Parlamente diſt : Puis que ie donnay hier ſoir fin à la dixieſme, c'eſt

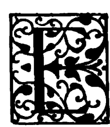
à moy à eflire celle qui doibt commancer auiourd'huy. Et pour ce que madame Oifille fut la premiere des femmes qui parla, comme la plus faige & ancienne, ie donne ma voix à la plus ieune, ie ne dis pas à la plus folle, eftant afſeurée que fi nous la fuyuons toutes ne ferons pas attendre vefpres fi longuement que nous feifmes hier. Parquoy, Nomerfide, vous tiendrez auiourd'huy les rangs de bien dire. Mais ie vous prie, ne nous faictes poinct recommancer noftre iournée par larmes. — Il ne m'en falloit pas prier, dift Nomerfide; car vne de noz compaignes m'a faict choifir vn conte que i'ay fi bien mis en ma tefte que ie n'en puis dire d'aultre; & s'il vous engendre triftefſe voftre naturel fera bien melencolicque.





NOVVELLE ONZIESME.

Madame de Roncex eſtans aus Cordeliers de Thouars, fut ſi preſſée d'aler à ſes affaires que ſans regarder ſi les anneaus du retraict eſtoient netz, s'ala ſeoir en lieu ſi ord que ſes feſſes & abillemens en furent ſouillés, de ſorte que cryant à l'ayde & deſirant recouurer quelque femme pour la netoyer, fut ſeruye d'hommes qui la veirent nue & au pire etat que femme ſe ſçauroit montrer.

N la maiſon de madame de La Tremoille [1] y auoit vne dame nommée Roncex [2], laquelle vng iour que ſa maiſtreſſe eſtoit allée aux Cordeliers [3], euſt vne grande neceſſité d'aller au lieu où on ne peut enuoier ſa chamberiere. Et appella auecq elle vne fille nommée La Mothe pour luy tenir compaignie ; mais pour eſtre honteuſe & ſecrette, laiſſa la dite Mothe en la chambre, & entra toute ſeule en vn retraict aſſez obſcur, lequel eſtoit commung à tous les Cordeliers, qui auoient ſi bien

rendu compte en ce lieu de toutes leurs viandes, que tout le retraict, l'aneau & la place estoient tout couuerts de moust de Bacchus & de la deesse Cerès, passé par le ventre des Cordeliers. Ceste pauure femme qui estoit si pressée, que à peine eut elle le loisir de leuer sa robbe pour se mettre sur l'anneau; de fortune s'alla asseoir sur le plus ord & salle endroict qui fut en tout le retraict. Où elle se trouua prinse mieulx que à la gluz, & toutes ses pauures fesses, habillemens & piedz si merueilleusement gastez, qu'elle n'osoit marcher ne se tourner de nul cousté, de paour d'auoir encores pis. Dont elle se print à crier tant qu'il luy fut possible : La Mothe, m'amie, ie suis perdue & deshonorée. La pauure fille qui auoyt oy autresfois faire des comptes de la malice des Cordeliers, soupsonnant que quelques vns fussent cachez là dedans, qui la voulsissent prendre par force, courut tant qu'elle peut, disant à tous ceulx qu'elle trouuoit : Venez secourir madame de Roncex, que les Cordeliers veulent prendre par force en ce retraict. Lesquelz y coururent en grande diligence; & trouuerent la pauure dame de Roncex qui cryoit à l'ayde, desirant auoir quelque femme qui la peust nectoier. Et auoit le derriere tout descouuert, craingnant en approcher ses habillemens, de paour de les gaster. A ce cry là entrerent les gentilz hommes qui veirent ce beau spectacle, & ne trouuerent autre Cordelier

qui la tourmentaſt, ſinon l'ordure dont elle auoyt toutes les feſſes engluées. Qui ne fut pas ſans rire de leur coſté, ni ſans grande honte du couſté d'elle; car en lieu d'auoir des femmes pour la nectoier, fut ſeruie d'hommes qui la veirent nue au pire eſtat que vne femme ſe pouoit monſtrer. Parquoy les voiant, acheua de ſouiller ce qui eſtoit net & abeſſa ſes habillemens pour ſe couurir, oubliant l'ordure où elle eſtoit pour la honte qu'elle auoyt de veoir les hommes. Et quand elle fut hors de ce villain lieu, la fallut deſpouiller toute nue & changer de tous habillemens auant qu'elle partiſt du couuent. Elle ſe fuſt voluntiers corroucée du ſecours que luy amena La Mothe; mais entendant que la pauure fille cuydoit qu'elle euſt beaucoup pis, changea ſa collere à rire comme les autres.

Il me ſemble, mes dames, que ce compte n'a eſté ne long, ne melencolicque, & que vous auez eu de moy ce que vous en auez eſperé. Dont la compaignie ſe print bien fort à rire. Et luy diſt Oiſille : Combien que le compte ſoit ord & ſalle, congnoiſſant les perſonnes à qui il eſt aduenu, on ne le ſçauroit trouuer faſcheux. Mais i'euſſe bien voulu voir la myne de La Mothe & de celle à qui elle auoyt admené ſi bon ſecours. Mais puis que vous auez ſi toſt finy, ce dit elle à Nomerſide, donnez voſtre voix à quelqu'vn qui ne penſe pas ſi le-

gierement[4]. Nomerfide refpondit : Si vous voulez que ma faulte foyt rabillée, ie donne ma voix à Dagoucin, lequel eft fi faige que pour mourir ne diroit vne follye. Dagoucin la remercia de la bonne eftime qu'elle auoyt de fon bon fens & commencea à dire : L'hiftoire que i'ay deliberé de vous racompter, c'eft pour vous faire veoir comme amour aueuglift les plus grands & honneftes cueurs, & comme mefchanceté eft difficille à vaincre par quelque benefice ne biens que ce foit.





NOVVELLE DOVZIESME.

Le duc de Florence n'ayant iamais peu faire entendre à vne dame l'affection qu'il luy portoit, se decouurit à vn gentil homme frere de la dame, & le pria l'en faire iouyr. Ce qu'après plusieurs remontrances au contraire, luy accorda de bouche seulement; car il le tua dedans son lit, à l'heure qu'il esperoit auoir victoire de celle qu'il auoit estimée invincible. Et ainsi deliurant sa patrie d'vn tel tyran, sauua sa vie & l'honneur de sa maison.



EPUIS dix ans en çà, en la ville de Florence, y auoit vn duc de la maison de Medicis [1], lequel auoyt espousé madame Marguerite, fille bastarde de l'Empereur [2]. Et pour ce qu'elle estoit encores si ieune, qu'il ne luy estoit licite de coucher auecq elle, attendant son aage [3], la traicta fort doulcement. Car pour l'espargner fut amoureux de quelques autres dames de la ville, que la nuict il alloit veoir tandis que sa femme dormoit. Entre autres le

fut d'vne fort belle, faige & honnefte dame, laquelle eftoit feur d'vn gentil homme que le duc aimoit comme luy mefmes[4], & auquel il donnoit tant d'autorité en fa maifon, que fa parolle eftoit obeye & crainćte comme celle du duc. Et n'y auoit fecret en fon cueur qu'il ne luy declairaft, en forte que l'on le pouuoit nommer le fecond luy mefmes.

Et voyant le duc fa feur eftre tant femme de bien qu'il n'auoit moien de luy declairer l'amour qu'il luy portoit, après auoir cherché toutes occafions à luy poffibles, vint à ce gentil homme qu'il aimoit tant, en luy difant : S'il y auoit chofe en ce monde, mon amy, que ie ne voulfiffe faire pour vous, ie craindrois à vous declairer ma fantaifye, & encores plus à vous prier m'y eftre aidant. Mais ie vous porte tant d'amour que fi i'auois femme, mere ou fille qui peuft feruir à fauuer voftre vie, ie les y employerois pluftoft que de vous laiffer mourir en torment; & i'eftime que l'amour que vous me portez eft reciprocque à la mienne; & que fi moy, qui fuis voftre maiftre, vous portois telle affećtion, que pour le moins ne me la fçauriez porter moindre. Parquoy ie vous declaireray vn fecret, dont le taire me met en l'eftat que vous voyez, duquel ie n'efpere amandement que par la mort ou par le feruice que vous me pouuez faire.

Le gentil homme oyant les raifons de fon maiftre, & voyant fon vifaige non fainćt tout

baigné de larmes, en eut ſi grande compaſſion, qu'il luy diſt : Monſieur, ie ſuis voſtre creature; tout le bien & l'honneur que i'ay en ce monde vient de vous : vous pouuez parler à moy comme à voſtre ame, eſtant ſeur que ce qui ſera en ma puiſſance eſt en vos mains. A l'heure, le duc commença à luy declairer l'amour qu'il portoit à ſa ſeur, qui eſtoit ſi grande & ſi forte, que ſi par ſon moyen n'en auoit la ioiſſance, il ne voioit pas qu'il peuſt viure longuement. Car il ſçauoit bien qu'envers elles, prieres ne preſens ne ſeruoient de riens. Parquoy il le pria que, s'il aimoit ſa vie autant que luy la ſienne, luy trouuaſt moyen de luy faire recouurer le bien que ſans luy il n'eſperoit iamais d'auoir. Le frere, qui aimoit ſa ſeur & l'honneur de ſa maiſon, plus que le plaiſir du duc, luy voulut faire quelque remonſtrance, luy ſuppliant en tous autres endroicts l'employer, hormis en vne choſe ſi cruelle à luy, que de pourchaſſer le deshonneur de ſon ſang. Et que ſon cueur & ſon honneur ne ſe pouuoient accommoder à luy faire ce ſeruice. Le duc enflambé d'vn courroux importable, miſt le doigt entre ſes dens, ſe mordant l'ongle, & luy reſpondit par vne grande fureur : Or bien, puiſque ie ne trouue en vous nulle amitié, ie ſçay que i'ay à faire. Le gentil homme congnoiſſant la cruaulté de ſon maiſtre, eut craincte & luy diſt : Mon ſeigneur, puiſqu'il vous plaiſt, ie parlerai à elle & vous diray ſa réponſe. Le duc luy reſpondit

en ſe departant de luy : Si vous aimez ma vie, auſſi feray ie la voſtre.

Le gentil homme entendit bien que ceſte parole vouloit dire. Et fut vng iour ou deux ſans veoir le duc, penſant à ce qu'il auoit à faire. D'vn coſté luy venoit au deuant l'obligation qu'il deuoyt à ſon maiſtre, les biens & les honneurs qu'il auoyt receuz de luy; de l'autre coſté l'honneur de ſa maiſon, l'honneſteté & chaſteté de ſa ſeur, qu'il ſçauoit bien iamais ne ſe conſentir à telle meſchanceté, ſi par ſa tromperie elle n'eſtoit prinſe par force[5]; choſe ſi eſtrange que à iamais luy & les ſiens en feroient diffamez. Si print concluſion en ce different, qu'il aimoit mieux mourir que de faire vn ſi meſchant tour à ſa ſeur, l'vne des plus femmes de bien qui fuſt en toute l'Italie. Mais que pluſtoſt deburoyt delivrer ſa patrie d'vn tel tyran, qui par force vouloit mettre vne telle tache en ſa maiſon; car il tenoit tout aſſeuré que, ſans faire mourir le duc, la vie de luy & des ſiens n'eſtoit pas aſſeurée. Parquoy, ſans en parler à ſa ſeur, ni à creature du monde, delibera de ſauluer ſa vie & venger ſa honte par vn meſme moyen. Et au bout de deux iours s'en vint au duc & luy diſt comme il auoit tant bien praćtiqué ſa ſeur, non ſans grande peine, que à la fin elle s'eſtoit conſentie à faire à ſa volunté, pourueu qu'il luy pleuſt tenir la choſe ſi ſecrette que nul que ſon frere n'en euſt congnoiſſance.

Le duc, qui defiroit cefte nouuelle, la creut facilement. Et en embraffant le meffaiger, luy promectoit tout ce qu'il luy fçauroit démander; le pria de bien toft executer fon entreprinfe, & prindrent le iour enfemble. Si le duc fut aife, il ne le fault poinct demander. Et quand il veid approcher la nuict tant defirée où il efperoit auoir la victoire de celle qu'il auoit eftimée invincible, fe retira de bonne heure auecq ce gentil homme tout feul; & n'oblia pas de s'acouftrer de coeffes & chemifes perfumées le mieulx qu'il luy fuft poffible. Et quand chafcun fut retiré, s'en alla auecq ce gentil homme au logis de fa dame, où il arriua en vne chambre bien fort en ordre. Le gentil homme le defpouilla de fa robbe de nuict & le meit dedans le lict en luy difant : Mon feigneur, ie vous vois querir celle qui n'entrera pas en cefte chambre fans rougir : mais i'efpere que auant le matin elle fera affeurée de vous. Il laiffa le duc & s'en alla en fa chambre, où il ne trouua qu'un feul homme de fes gens auquel il dift : Auroys tu bien le cueur de me fuyure en vng lieu où ie me veux venger du plus grand ennemy que i'aye en ce monde? L'autre ignorant ce qu'il vouloit faire luy refpondit : Ouy, Monfieur, fuft ce contre le duc mefme. A l'heure le gentil homme le mena fi foubdain, qu'il n'eut loifir de prendre autres armes que vng poignart qu'il auoit. Et quand le duc l'ouyt reuenir, penfant qu'il luy amenaft

celle qu'il aimoit tant, ouurit son rideau & ses œils pour regarder & recepuoir le bien qu'il auoit tant attendu; mais en lieu de veoir celle dont il esperoit la conseruation de sa vie, va veoir la precipitation de sa mort, qui estoit vne espée toute nue que le gentil homme auoit tirée, de laquelle il frappa le duc qui estoit tout en chemise : lequel desnué d'armes & non de cueur, se meit en son séant, dedans le lict & print le gentil homme à travers le corps en luy disant : Est ce cy la promesse que vous me tenez? Et voiant qu'il n'auoit autres armes que les dentz & les ongles, mordit le gentil homme au poulce, & à force de bras se deffendit tant que tous deux tomberent en la ruelle du lict. Le gentil homme, qui n'estoit trop asseuré, appella son seruiteur; lequel trouuant le duc & son maistre si liez ensemble qu'il ne sçauoit lequel choisir, les tira tous deux par les piedz, au meillieu de la place, & auecq son poignart s'essaya à couper la gorge au duc, lequel se defendit iusques ad ce que la perte de son sang le rendist si foible qu'il n'en pouuoit plus. Alors le gentil homme & son seruiteur le meirent dans son lict ou à coups de poignart le paracheuerent de tuer. Puis tirans le rideau s'en allerent & enfermerent le corps mort en la chambre.

Et quand il se veid victorieux de son grand ennemy, par la mort duquel il pensoit mettre en liberté la chose publique, se pensa que son

euure feroit imparfaict, s'il n'en faifoit autant à cinq ou fix de ceulx qui eftoient les prochains du duc. Or, pour en venir à fin, dift à fon feruiteur qu'il les allaft querir l'vn après l'autre pour en faire comme il auoit faict au duc. Mais le feruiteur qui n'eftoit ne hardy, ne fol, luy dift : Il me femble, Monfieur, que vous en auez affez faict pour cefte heure & que vous ferez mieulx de penfer à fauluer voftre vie que de la vouloir ofter à aultres. Car fi nous demeurions autant à deffaire chafcun d'eulx que nous auons faict à deffaire le duc, le iour defcouuriroit pluftoft noftre entreprinfe que ne l'aurions mife à fin, encores que nous trouuaffions noz ennemis fans defenfe. Le gentil homme que la mauuaife confcience rendoit crainctif [6], creut fon feruiteur, &, le menant feul auecq luy, s'en alla à vng euefque qui auoit la charge de faire ouurir les portes de la ville & commander aux poftes. Ce gentil homme luy dift : I'ay eu ce foir des nouuelles que vng mien frere eft à l'article de la mort, ie viens de demander mon congé au duc, lequel le m'a donné : parquoy ie vous prie mander aux poftes me bailler deux bons cheuaulx, & au portier de la ville m'ouurir. L'euefque qui n'eftimoit moins fa priere que le commandement du duc fon maiftre, luy bailla incontinent vn bulletin par la vertu duquel la porte luy fut ouuerte & les chevaulx baillez ainfi qu'il demandoit. Et en lieu d'aller voir fon frere

s'en alla droit à Venife, où il fe feit guerir des morfures que le duc luy auoit faictes, puis s'en alla en Turquie.

Le matin, tous les feruiteurs du duc qui le voyoient fi tard demourer à reuenir, foupçonnerent bien qu'il eftoit allé veoir quelque dame; mais voyans qu'il demeuroit tant commencerent à le chercher par tous coftez. La pauure ducheffe, qui commencoit fort à l'aymer, fçachant qu'on ne le trouuoit poinct, fut en grande peine. Mais quand le gentil homme qu'il aimoit tant ne fut veu non plus que luy, on alla en fa maifon le chercher. Et trouuant du fang à la porte de fa chambre, l'on entra dedans; mais il n'y eut homme ne feruiteur qui en fceuft dire nouuelles. Et fuiuans les traces du fang, vindrent les pauures feruiteurs du duc à la porte de la chambre où il eftoit qu'ilz trouuerent fermée; mais bien toft eurent rompu l'huis. Et voyans la place toute pleine de fang, tirerent le rideau du lict & trouuerent le pauure corps endormy en fon lict du dormir fans fin. Vous pouuez penfer quel deuil menerent ces pauures feruiteurs, qui apporterent le corps en fon palais, où arriua l'euefque, qui leur compta comme le gentil homme eftoit party la nuict en diligence, foubz couleur d'aller veoir fon frere. Parquoy fut congneu clairement que c'eftoit luy qui auoit faict ce meurdre. Et fut auffi prouué que fa pauure feur iamais n'en auoit oy parler. Laquelle com-

bien qu'elle fuſt eſtonnée du cas aduenu, ſi eſt ce qu'elle en aima dauantaige ſon frere, qui n'auoit poinct eſpargné le hazard de ſa vie pour la deliurer d'un ſi cruel prince ennemy. Et continua de plus en plus ſa vie honneſte en ſes vertuz, tellement que combien qu'elle fuſt pauure, pour ce que leur maiſon fut confiſquée, ſi trouuerent ſa ſeur & elle des mariz autant honneſtes hommes & riches qu'il y en euſt poinct en Italie; & ont touſiours depuis veſcu en grande & bonne reputation.

Voila, mes dames, qui vous doibt bien faire craindre ce petit dieu qui prend plaiſir à tormenter autant les princes que les pauures, & les fortz que les foibles, & qui les aueuglit iuſques là d'oublier Dieu & leur conſcience, & à la fin leur propre vie. Et doibuent bien craindre les princes & ceulx qui ſont en auctorité, de faire deſplaiſir à moindre que eulx. Car il n'y a nul qui ne puiſſe nuyre quand Dieu ſe veult venger du pecheur, ne ſi grand qui ſceult mal faire à celuy qui eſt en ſa garde.

Ceſte hiſtoire fut bien eſtimée[7] de toute la compaignie, mais elle y engendra diuerſes oppinions : car les vngs ſouſtenoient que le gentil homme auoit faict ſon debuoir de ſauluer ſa vie & l'honneur de ſa ſeur, enſemble d'auoir deliuré ſa patrie d'vn tel tyran ; les autres diſoient que non ; mais que c'eſtoit vne trop grande ingratitude de mettre à mort celuy qui

luy auoit faict tant de bien & d'honneur. Les dames difoient qu'il eftoit bon frere & vertueux citoyen; les hommes au contraire qu'il eftoit traiftre & mefchant feruiteur; & faifoit bon oyr les raifons alleguées des deux coftez. Mais les dames, felon leur couftume, parloient autant par paffion que par raifon, difans que le duc eftoit fi digne de mort que bien heureux eftoit celuy qui auoit faict le coup. Parquoy voyant Dagoucin le grand debat qu'il auoit emeu leur dift : Pour Dieu, mes dames, ne prenez point querelle d'vne chofe defia paffée; mais gardez que voz beaultez ne facent point faire de plus cruels meurtres que celuy que i'ay compté. Parlamente luy dift : La *belle dame fans mercy*[8] nous a appris à dire que fi gracieufe maladie ne met gueres de gens à mort. — Pleuft à Dieu, ma dame, ce luy dift Dagoucin, que toutes celles qui font en cefte compaignie fceuffent combien cefte opinion eft faulfe; & ie croy qu'elles ne vouldroient point auoir le nom d'eftre fans mercy, ne reffembler à cefte incredule qui laiffa mourir vn bon feruiteur par faulte d'vne gracieufe refponfe. — Vous vouldriez donc, dift Parlamente, pour fauluer la vie d'vn qui dict nous aimer que nous meiffions noftre honneur & noftre confcience en dangier? — Ce n'eft pas ce que ie vous dy, refpondit Dagoucin, car celuy qui aime parfaictement craindroit plus de bleffer l'honneur de fa dame qu'elle mefme. Parquoy il me

femble bien que vne refponfe honnefte & gracieufe, telle que parfaicte & honnefte amitié requiert, ne pourroit qu'accroiftre l'honneur & amender la confcience; car il n'eft pas vray feruiteur qui cherche le contraire. — Toutesfois, dift Ennafuitte, fi eft ce toufiours la fin de voz oraifons qui commencent par l'honneur & finiffent par le contraire. Et fi tous ceulx qui font icy en veulent dire la verité, ie les en croy à leur ferment. Hircan iura, quant à luy, qu'il n'auoit iamais aymé femme, hors mife la fienne, à qui il ne defiraft faire offenfer Dieu bien lourdement. Autant en dift Simontault, & adioufta qu'il auoit fouuent fouhaité toutes les femmes mefchantes, hors mife la fienne. Geburon luy dift : Vrayment vous meritez que la voftre foit telle que vous defirez les autres : mais quant à moy, ie puis bien vous iurer que i'ay tant aymé vne femme, que i'euffe mieulx aymé mourir que pour moy elle euft faict chofe dont ie l'euffe moins eftimée. Car mon amour eftoit tant fondée en fes vertuz que pour quelque bien que i'en euffe fceu auoir, ie n'y euffe voulu veoir une tache. Saffredent fe print à rire en lui difant : Ie penfois, Geburon, que l'amour de voftre femme & le bon fens que vous auez vous euffent mis hors du dangier d'eftre amoureux, mais ie vois bien que non : car vous ufez encores des termes dont nous auons accouftumé de tromper les plus fines & d'eftre efcoutez des plus

faiges. Car qui eſt celle qui nous fermera les aureilles, quand nous commencerons noſtre propos par l'honneur & par la vertu[9]? Mais ſi nous leur monſtrions noſtre cueur tel qu'il eſt, il y en a beaucoup de bien venuz entre les dames de qui elles ne tiendroient compte. Mais nous couurons noſtre diable du plus bel ange que nous pouuons trouuer. Et ſoubz ceſte couuerture, auant que d'eſtre congneuz, receuons beaucoup de bonnes cheres. Et peut eſtre tirons les cueurs des dames ſi auant que penſant aller droict à la vertu quand elles congnoiſſent le vice, elles n'ont le moyen ny le loiſir de retirer leurs pieds. — Vrayement, diſt Geburon, ie vous penſois autre que vous ne dictes & que la vertu vous feuſt plus plaiſante que le plaiſir. — Comment? diſt Saffredent, eſt il plus grande vertu que d'aymer comme Dieu le commande? Il me ſemble que c'eſt beaucoup mieulx faict d'aymer vne femme comme femme que d'en idolatrer comme d'vne imaige[10]. Et quant à moy, ie tiens ceſte opinion ferme qu'il vault mieulx en vſer que d'en abuſer. Les dames furent toutes du coſté de Geburon, & contraignirent Saffredent de ſe taire; lequel diſt : Il m'eſt bien aiſé de n'en plus parler, car i'en ay eſté ſi mal traicté que ie n'y veulx plus retourner. — Voſtre malice, ce luy diſt Longarine, eſt cauſe de voſtre mauuais traictement; car qui eſt l'honneſte femme qui vous vouldroit pour ſeruiteur

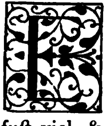
après les propos que nous auez tenuz? — Celles qui ne m'ont point trouué faſcheux, diſt Saffredent, ne changeroient pas leur honneſteté à la voſtre; mais n'en parlons plus afin que ma colere ne face deſplaiſir ny à moy ny à autre. Regardons à qui Dagoucin donnera ſa voix; le quel diſt : Ie la donne à Parlamente; car ie penſe qu'elle doit ſçauoir plus que nul aultre, que c'eſt que d'honneſte & parfaicte amitié. — Puis que ie ſuis choiſie, diſt Parlamente, pour dire la tierce hiſtoire, ie vous en diray vne aduenue à vne dame qui a eſté touſiours bien fort de mes amies & de laquelle la penſée ne me fut iamais celée.





NOVVELLE TREIZIESME.

Vn capitaine de galeres fort seruiteur d'vne dame, luy enuoya vn dyamant qu'elle renuoya à sa femme, & le feit si bien profiter à la decharge de la conscience du capitaine que par son moyen le mary & la femme furent reunis en bonne amitié.



EN la maison de madame la Regente, mere du Roy François, y auoit vne dame fort deuote, mariée à vn gentil homme de pareille volunté. Et combien que son mary fust viel, & elle belle & ieune, si est ce qu'elle le seruoit & aimoit comme le plus beau & le plus ieune homme du monde. Et pour luy oster toute occasion d'ennuy se meit à viure comme vne femme de l'aage dont il estoit, fuyant toutes compaignies, accoustremens, danses & ieuz, que les ieunes femmes ont accoustumé d'aymer, mettant tout son plaisir & recreation au seruice de Dieu. Parquoy le mary meist en elle vne si grande amour & seureté qu'elle gouuernoit

luy & ſa maiſon comme elle vouloit. Et aduint vn iour que le gentil homme luy diſt que dès ſa ieuneſſe il auoit eu deſir de faire le voyage de Ierusalem, luy demandant ce qu'il luy en ſembloit. Elle qui ne demandoit qu'à luy complaire, luy diſt : Mon amy, puiſque Dieu nous a priuez d'enfans & donné aſſez de biens, ie voudrois que nous en miſſions vne partie à faire ce ſainct voyage; car là ny ailleurs que vous alliez, ie ne ſuis pas deliberée de iamais vous abandonner. Le bon homme en fut ſi aiſe qu'il luy ſembloit deſia eſtre ſur le mont de Caluaire.

Et en ceſte deliberation vint à la court vn gentil homme, qui ſouuent auoit eſté à la guerre ſur les Turcs, & pourchaſſoit enuers le Roy de France vne entreprinſe ſur vne de leurs villes, dont il pouuoit venir grand proffict à la chreſtienté. Ce vieil gentil homme luy demanda de ſon voyage. Et après qu'il eut entendu ce qu'il eſtoit deliberé de faire, luy demanda ſi après ſon voyage il en vouldroit bien faire vn aultre en Ieruſalem, où ſa femme & luy auoient grand deſir d'aller. Ce capitaine fut fort aiſe d'oyr ce bon deſir & luy promit de l'y mener & de tenir l'affaire ſecrete. Il luy tarda bien qu'il ne trouuaſt ſa bonne femme pour luy compter ce qu'il auoit faict; laquelle n'auoit gueres moins d'enuie que le voyage ſe paracheuaſt que ſon mary. Et pour ceſte occaſion parloit ſouuent au capitaine, lequel, re-

gardant plus à elle qu'à fa parole, fut fi fort amoureux que fouuent en luy parlant des voyages qu'il auoit faits fur mer, mefloit l'embarquement de Marfeille auec l'Archipelle, & en voulant parler d'vn nauire parloit d'vn cheual [1], comme celuy qui eftoit rauy & hors de fon fens; mais il la trouua telle qu'il ne luy en ofoit faire femblant. Et fa diffimulation luy engendra vn tel feu dans le cueur, que fouuent il tomboit malade, dont la dicte dame eftoit auffi foingneufe comme de la croix [2] & de la guide de fon chemin; & l'enuoyoit vifiter fi fouuent que congnoiffant qu'elle auoit foing de luy il gueriffoit fans aultre medecine. Mais plufieurs perfonnes voyans ce capitaine qui auoit eu le bruict d'eftre plus hardy & gentil compaignon que bon chreftien, s'emerueillerent comme cefte dame l'accointoit fi fort. Et voyans qu'il auoit changé de toutes conditions, qu'il frequentoit les eglifes, les fermons & confeffions, fe douterent que c'eftoit pour auoir la bonne grace de la dame; ne fe peurent tenir de luy en dire quelques paroles. Ce capitaine craignant que fi la dame en entendoit quelque chofe, cela le feparaft de fa prefence, dift à fon mary & à elle, comme il eftoit preft d'eftre defpefché du Roy & de s'en aller, & qu'il auoit plufieurs chofes à luy dire : mais à fin que fon affaire fuft tenu plus fecret, il ne vouloit plus parler à luy & à fa femme deuant les gens, mais les pria de l'enuoyer querir quand ils feroient

retirez tous deux. Le gentil homme trouua fon opinion bonne, & ne failloit tous les foirs de fe coucher de bonne heure & faire deshabiller fa femme.

Et quand tous leurs gens eftoient retirez, enuoyoient querir le capitaine, & deuifoient là du voyage de Ierufalem, où fouuent le bon homme en grande deuotion s'endormoit. Le capitaine, voyant ce gentil homme vieil endormy dedans vn lict, & luy dans vne chaife auprès de celle qu'il trouuoit la plus belle & la plus honnefte du monde, auoit le cueur fi ferré entre craincte de parler & defir que fouuent il perdoit la parole. Mais à fin qu'elle ne s'en apperceuft, fe mettoit à parler des faincts lieux de Ierufalem, où eftoient les fignes de la grande amour que Iefus Chrift nous a portée. Et en parlant de cefte amour couuroit la fienne, regardant cefte dame auecq larmes & foufpirs, dont elle ne s'apperceuft iamais. Mais voyant fa deuote contenance l'eftimoit fi fainct homme qu'elle le pria de luy dire quelle vie il auoit menée, & comme il eftoit venu à cefte amour de Dieu. Il luy declaira comme il eftoit vn pauure gentil homme qui pour paruenir à richeffe & honneur auoit oublié fa confcience & auoit efpoufé vne femme trop proche fon alliée, pource qu'elle eftoit riche, combien qu'elle fuft laide & vieille & qu'il ne l'aimaft poinct; & après auoir tiré tout fon argent, s'en eftoit allé fur la marine chercher fes aduan-

tures & auoit tant faict par son labeur qu'il estoit venu en estat honorable. Mais depuis qu'il auoit eu congnoissance d'elle, elle estoit cause par ses sainctes paroles & bon exemple de luy auoir faict changer sa vie. Et que du tout se deliberoit s'il pouuoit retourner de son entreprinse, de mener son mary & elle en Ierusalem, pour satisfaire en partie à ses grands pechez où il auoit mis fin, sinon qu'encores n'auoit satisfaict à sa femme à laquelle il esperoit bientost se reconcilier. Tous ces propos pleurent à ceste dame, & surtout se resiouit d'auoir tiré vn tel homme à l'amour & craincte de Dieu. Et iusques ad ce qu'il partist de la court continuerent tous les soirs ces longs parlemens, sans que iamais il osast declairer son intention. Et luy feit present de quelque crucifix de Nostre Dame de pitié [3], la priant qu'en le voyant elle eust tous les iours memoyre de luy.

L'heure de son partement vint, & quand il eut prins congé du mary, lequel s'endormit, il vint dire adieu à sa dame, à laquelle il veid les larmes aux oeilz pour l'honneste amitié qu'elle luy portoit, qui luy rendoit sa passion si importable que pour ne l'oser declarer tomba quasi esuanouy, en luy disant adieu, en vne si grande sueur vniuerselle que non ses oeilz seulement, mais tout son corps, iectoient larmes. Et ainsi sans parler se departist, dont la dame demora fort estonnée; car elle n'auoit iamais veu vn

tel ſigne de regret. Toutesfois poinct ne changea ſon bon iugement enuers luy & l'accompaigna de prieres & oraiſons. Au bout d'vn mois, ainſi que la dame retournoit à ſon logis trouua vn gentil homme qui luy preſenta vne lettre de par le capitaine, la priant qu'elle la vouluſt veoir à part : & luy diſt comme il l'auoit veu embarqué, bien deliberé de faire choſe agreable au Roy & à l'augmentation de la chreſtienté ; & que de luy il s'en retournoit à Marſeille pour donner ordre aux affaires du dict capitaine. La dame ſe retira à vne feneſtre à part, & ouurit ſa lettre de deux feuilles de papier eſcriptes de tous coſtez, en laquelle y auoit l'epiſtre qui s'enſuict :

Mon long celer, ma taciturnité
Apporté m'a telle neceſſité
Que ie ne puis trouuer nul reconfort,
Fort de parler ou de ſouffrir la mort.
Ce Parler là auquel i'ay defendu
De ſe monſtrer à toy a attendu
De me veoir ſeul & de mon ſecours loing ;
Et lors m'a dict qu'il eſtoit de beſoing
De le laiſſer aller s'eſuertuer
De ſe monſtrer ou bien de me tuer.
Et a plus faict, car il s'eſt venu mettre
Au beau milieu de ceſte mienne lettre,
Et diſt que puis que mon oeil ne peut veoir
Celle qui tient ma vie en ſon pouuoir,
Dont le regard ſans plus me contantoit,
Quand ſon parler mon oreille eſcoutoit,
Que maintenant par force il ſaillira
Deuant tes yeulx, où point ne faillira
De te monſtrer mes plainctz & mes clameurs,

Dont le celer eſt cauſe que ie meurs.
Ie l'ay voulu de ce papier oſter,
Craignant que point ne vouluſſe eſcouter
Ce ſot parler qui ſe monſtre en abſence,
Qui trop eſtoit craintif en ta preſence;
Diſant : Mieulx vault en me taiſant mourir,
Que de vouloir ma vie ſecourir
Pour ennuyer celle que i'aime tant
Que de mourir pour ſon bien ſuis content!
D'autre coſté ma mort pourroit porter
Occaſion de trop deſconforter
Celle pour qui ſeulement i'ay enuie
De conſeruer ma ſanté & ma vie.
Ne t'ay ie pas, o ma dame, promis
Que mon voiage à fin heureuſe mis,
Tu me verrois deuers toy retourner,
Pour ton mary auec toy emmener
Au lieu où tant a de deuotion
Pour prier Dieu ſur le mont de Syon?
Si ie me meurs, nul ne t'y menera
Trop de regret ma mort ramenera,
Voyant à riens tourner noſtre entreprinſe
Qu'auecques tant d'affection as prinſe.
Ie viuray doncq, & lors t'y meneray
Et en brief temps à toy retourneray.
La mort pour moy eſt bonne, à mon aduis,
Mais ſeulement pour toy ſeule ie vis.
Pour viure donc il me fault alleger
Mon pauure cueur, & du faiz ſoulager,
Qui eſt à lui & à moy importable,
De te monſtrer mon amour veritable
Qui eſt ſi grande & ſi bonne & ſi forte,
Qu'il n'y en eut oncques de telle ſorte.
Que diras tu? O parler trop hardy,
Que diras tu? Ie te laiſſe aller, dy.
Pourras tu bien luy donner congnoiſſance
De mon amour? Las! tu n'as la puiſſance
D'en demonſtrer la milliefme part :

Diras tu poinct au moins que ſon regard
A retiré mon cueur de telle force
Que mon corps n'eſt plus qu'vne morte eſcorce,
Si par le ſien ie n'ay vie & vigueur?
Las! mon parler foible & plein de langueur,
Tu n'as pouuoir de bien au vray luy peindre
Comment ſon oeil peut vn bon cueur contraindre.
Encores moins à louer ſa parole
Ta puiſſance eſt pauure, debile & molle.
Si tu pouuois au moins luy dire vng mot,
Que bien ſouuent comme muet & ſot
Sa bonne grace & vertu me rendoit,
Et à mon oeil qui tant la regardoit
Faiſoit ietter par grand amour les larmes,
Et à ma bouche auſſi changer ſes termes;
Voire & en lieu dire que ie l'aimois
Ie luy parlois des ſignes & des mois
Et de l'eſtoile Arcticque & Antarcticque.
O mon parler! tu n'as pas la pratique
De luy compter en quel eſtonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment,
De dire auſſi mes maulx & mes douleurs.
Il n'y a pas en toy tant de valeurs,
De declairer ma grande & forte amour,
Tu ne ſçaurois me faire vng ſi bon tour.
A tout le moins ſi tu ne peux le tout
Luy racompter, prens toy à quelque bout,
Et dy ainſi; craincte de te deſplaire
M'a faict longtemps maulgré mon vouloir taire
Ma grande amour qui deuant toi merite
Et deuant Dieu & le ciel eſtre dicte.
Car ta vertu en eſt le fondement,
Qui me rend doulx mon trop cruel tourment,
Veu que l'on doit vn tel treſor ouurir
Deuant chaſcun & ſon cueur deſcouurir.
Car qui pourroit vn tel amant reprendre
D'auoir oſé & voulu entreprendre
D'acquerir dame, en qui la vertu toute

Voire & l'honneur faict fon feiour fans doubte ?
Mais au contraire, on doit bien fort blafmer
Celuy qui voit vn tel bien fans l'aimer.
Or l'ay ie veu & l'aime d'vn tel cueur
Qu'amour fans plus en a efté vaincqueur.
Las ! ce n'eft point amour legier ou fainct
Sur fondement de beauté fol & painct :
Encores moins ceft amour qui me lie,
Regarde en rien la villaine follie.
Poinct n'eft fondé en villaine efperance
D'auoir de toy aucune iouiffance :
Car rien n'y a au fonds de mon defir
Qui contre toy fouhaite nul plaifir.
I'aymerois mieulx mourir en ce voyaige,
Que te fçauoir moins vertueufe ou faige,
Ne que pour moy fuft moindre la vertu
Dont ton corps eft en ton cueur reueftu.
Aimer te veulx comme la plus perfaicte
Qui oncques fut ; parquoy rien ne fouhaitte
Qui puiffe ofter cefte perfection,
La caufe & fin de mon affection ;
Car plus de moy tu es faige eftimée,
Et plus auffi parfaictement aimée.
Ie ne fuis pas celuy qui fe confole
En fon amour & en fa dame folle.
Mon amour eft très faige & raifonnable ;
Car ie l'ay mis en dame tant aimable
Qu'il n'y a Dieu, ny ange en paradis,
Qu'en te voyant ne dift ce que ie dis.
Et fi de toy ie ne puis eftre aymé
Il me fuffift au moins d'eftre eftimé
Le feruiteur plus parfaict qui fut oncques :
Ce que croiras, i'en fuis très feur, adoncques
Que la longueur du temps te fera veoir
Que de t'aymer ie fais loyal debuoir :
Et fi de toy ie n'en reçois autant
A tout le moins de t'aymer fuis contant,
En t'affeurant que rien ne te demande,

Fors feulement que ie te recommande
Le cueur & corps bruflant pour ton feruice
Deffus l'autel d'amour pour facrifice.
Croy hardiment que fi ie reuiens vif,
Tu reverras ton feruiteur naïf :
Et fi ie meurs ton feruiteur mourra,
Que iamais dame vn tel n'en trouuera.
Ainfi de toy s'en va emporter l'onde
Le plus perfaict feruiteur de ce monde.
La mer peut bien ce mien corps emporter,
Mais non le cueur que nul ne peut ofter
D'auecques toy, où il faict fa demeure,
Sans plus vouloir à moy venir vne heure.
Si ie pouuois auoir par iufte efchange
Un peu du tien clair & pur comme vn ange,
Ie ne craindrois d'emporter la victoire
Dont ton feul cueur en gagneroit la gloire.
Or vienne doncques ce qu'il en aduiendra,
I'en ay iecté le dé, là fe tiendra
Ma volunté fans aucun changement.
Et pour mieulx peindre au tien entendement
Ma loyaulté, ma ferme feureté,
Ce diamant, pierre de fermeté
En ton doigt blanc, te fupplie, prendre :
Par qui pourras trop plus qu'heureux me rendre.
O diamant dy : amant cy m'enuoye
Qui entreprend cefte doubteufe voye
Pour meriter par fes œuures & faicts
D'eftre du rang des vertueux parfaicts ;
A fin qu'vn iour il puiffe auoir fa place
Au defiré lieu de ta bonne grace.

La dame leut l'epiftre tout du long, & de tant plus s'efmerueilloit de l'affection du capitaine que moins elle en auoit eu de foupçon. Et en regardant la table du diamant grande

& belle, dont l'anneau eſtoit eſmaillé de noir, fut en grande peine de ce qu'elle en auoit à faire. Et après auoir reſué toute la nuict ſur ces propos, fut très aiſe d'auoir occaſion de ne luy faire reſponſe par faulte de meſſaigier, penſant en elle meſme, qu'auecq les peines qu'il portoit pour le ſeruice de ſon maiſtre, il n'auoit beſoing d'eſtre faſché de la mauuaiſe reſponſe qu'elle eſtoit deliberée de luy faire, laquelle elle remiſt à ſon retour. Mais elle ſe trouua fort empeſchée du diamant; car elle n'auoit poinct accouſtumé de ſe parer aux deſpens d'aultres que de ſon mary. Parquoy elle qui eſtoit de bon entendement, penſa de faire proficter ceſt anneau à la conſcience du capitaine. Elle deſpeſcha vn ſien ſeruiteur, qu'elle enuoya à la demoiſelle femme du capitaine, en feingnant que ce fuſt vne religieuſe de Taraſcon qui luy eſcripuit vne telle lettre :

Madame, monſieur voſtre mary eſt paſſé par icy bien peu auant ſon embarquement, & après s'eſtre confeſſé & receu ſon Createur comme bon chreſtien, m'a declairé vng faict qu'il auoit ſur ſa conſcience, c'eſt le regret de ne vous auoir tant aymée comme il debuoit. Et me pria & coniura à ſon partement de vous enuoyer ceſte lettre auec ce diamant, lequel il vous prie garder pour l'amour de luy, vous aſſeurant que ſi Dieu le faict retourner en ſanté, iamais femme ne fut mieulx traictée que vous ferez; & ceſte pierre de fermeté vous en fera

foy pour luy. Ie vous prie l'auoir pour recommandé en vos bonnes prieres, car aux miennes il aura part toute ma vie.

Cefte lettre parfaicte & fignée au nom d'vne religieufe, fut enuoyée par la dame à la femme du capitaine. Et quand la bonne vieille veid la lettre & l'anneau, il ne fault demander combien elle pleura de ioye & de regret d'eftre aimée & eftimée de fon bon mary de la vue duquel elle fe voyoit eftre priuée. Et en baifant l'anneau plus de mille fois, l'arroufoit de fes larmes, beniffant Dieu qui fur la fin de fes iours luy auoit redonné l'amitié de fon mary, laquelle elle auoit tenue longtemps pour perdue. Et remerciant la religieufe qui eftoit caufe de tant de bien, à laquelle feit la meilleure refponfe qu'elle peut, que le meffaigier rapporta en bonne diligence à fa maiftreffe, qui ne la leut, ny n'entendit ce que luy dift fon feruiteur fans en rire bien fort. Et fe contenta d'eftre deffaicte de fon diamant par fi profitable moyen que de reunir le mary & la femme en bonne amitié, dont luy fembla auoir gaigné vng royaulme.

Vng peu de temps après vindrent nouuelles de la deffaicte & mort du pauure capitaine, & comme il fut abandonné de ceulx qui le deuoient fecourir, & fon entreprinfe reuelée par les Rhodiens, qui la debuoient tenir fecrette; en telle forte que luy auecq tous ceulx qui defcendirent en terre, qui eftoient en nombre

de quatre vingts, furent tous tuez : entre leſquels eſtoit vn gentil homme nommé Iehan[5] & vn Turc tenu ſur les fons par la dicte dame, leſquels deux elle auoit donnez au capitaine, pour faire le voyage auecq luy. Dont l'un mourut auprès de luy, & le Turc auec quinze coups de fleches, ſe ſaulua à nouer iuſques dedans les vaiſſeaulx françois. Et par luy ſeul fut entendue la verité de toute ceſte affaire; car vng gentil homme, que le pauure capitaine auoit prins pour amy & compaignon, & l'auoit auancé enuers le Roy & les plus grands de France, ſi toſt qu'il veid mettre pied à terre au dict capitaine retira bien auant en la mer ſes vaiſſeaulx. Et quand le capitaine veid ſon entreprinſe deſcouuerte & plus de quatre mil Turcs, ſe voulut retirer comme il debuoit. Mais le gentil homme en qui il auoit eu ſi grande fiance, voyant que par ſa mort la charge luy demouroit ſeule de ceſte grande armée & le profict, meit en auant à tous les gentilz hommes qu'il ne falloit pas hazarder les vaiſſeaulx du Roy, ne tant de gens de bien qui eſtoient dedans pour ſauluer cent perſonnes ſeulement; & ceulx qui n'auoient pas trop de hardieſſe furent de ſon opinion. Et voyant le dict capitaine que plus il les appelloit & plus ils s'eſlongnoient de ſon ſecours, ſe retourna deuers les Turcs, eſtant au ſablon iuſques au genoil, où il feit tant de faicts d'armes & de vaillances qu'il ſembloit que luy ſeul deuſt

deffaire tous ſes ennemis, dont ſon traiſtre compaignon auoit plus de paour que deſir de ſa victoire. A la fin, quelques armes qu'il ſceut faire, receut tant de coups de fleches de ceulx qui ne pouuoient approcher de luy que de la portée de leurs arcs, qu'il commencea à perdre tout ſon ſang. Et lors les Turcs voyans la foibleſſe de ces vrais chreſtiens, les vindrent charger à grands coups de cymetere : leſquels tant que Dieu leur donna force & vie ſe deffendirent iuſques au bout. Le capitaine appella ce gentil homme nommé Iehan, que ſa dame luy auoit donné & le Turc auſſi, & en mettant la poincte de ſon eſpée en terre, tombant à genoux auprès baiſa & embraſſa la croix, diſant : Seigneur, prens l'ame en tes mains de celuy qui n'a eſpargné ſa vie pour exalter ton nom. Le gentil homme, nommé Iehan, voyant qu'auec ſes parolles la vie luy deffailloit, embraſſa luy & la croix de l'eſpée qu'il tenoit pour le cuider ſecourir ; mais vn Turc par derriere luy coupa les deux cuiſſes, & en criant tout haut : Allons, capitaine, allons en paradis veoir celuy pour qui nous mourons, fut compaignon à la mort comme il auoit eſté à la vie du pauure capitaine. Le Turc, voyant qu'il ne pouuoit ſeruir à l'vn ny à l'aultre, eſtant frappé de quinze fleches, ſe retira vers ſes nauires, & en demandant y eſtre receu, combien qu'il fuſt ſeul eſchappé des quatre vingts, fut refuſé par le traiſtre compaignon. Mais luy qui ſça-

uoit fort bien nager, se ietta dedans la mer, & feit tant qu'il fut receu en vng petit vaisseau, & au bout de quelque temps guery de ses playes. Et par ce pauure estranger fut la verité congneu entierement à l'honneur du capitaine & à la honte de son compaignon, duquel le Roy & tous les gens de bien qui oyrent le bruict, iugerent la meschanceté si grande enuers Dieu & les hommes qu'il n'y auoit mort dont il ne fut digne. Mais à sa venue donna tant de choses faulses à entendre, auecq force presens, que non seulement se saulua de pugnition mais eut la charge de celuy qu'il n'estoit digne de seruir de varlet.

Quand ceste piteuse nouuelle vint à la court, madame la Regente, qui l'estimoit fort, le regretta merueilleusement; aussi feit le Roy & tous les gens de bien qui le congnoissoient. Et celle qu'il aymoit le mieulx oyant vne si estrange, piteuse & chrestienne mort, changea la dureté du propos qu'elle auoit deliberé luy tenir en larmes & lamentations; à quoy son mary luy tint compaignie, se voyans frustrez de l'espoir de leur voyage. Ie ne veulx oblier que vne damoiselle qui estoit à ceste dame, laquelle aimoit ce gentil homme nommé Iehan, plus que soy mesmes, le propre iour que les deux gentils hommes furent tuez, vint dire à sa maistresse qu'elle auoit veu en songe celuy qu'elle aymoit tant vestu de blanc, lequel luy estoit venu dire adieu, & qu'il s'en alloit en

paradis auecq ſon capitaine. Mais quand elle ſceut que ſon ſonge eſtoit veritable, elle feit vn tel dueil que ſa maiſtreſſe auoit aſſez à faire à la conſoler. Au bout de quelque temps la court alla en Normandie, d'où eſtoit le gentil homme, la femme duquel ne faillit à venir faire la reverence à madame la Regente. Et pour y eſtre preſentée s'adreſſa à la dame que ſon mary auoit tant aymée. Et en attendant l'heure propre en vne egliſe, commencea à regretter & louer ſon mary & entre aultres choſes luy diſt : Helas, ma dame! mon malheur eſt le plus grand qu'il n'aduint oncques à femme, car à l'heure qu'il m'aimoit plus qu'il n'auoit iamais faict Dieu me l'a oſté. Et en ce diſant luy monſtra l'anneau qu'elle auoit au doigt comme le ſigne de ſa parfaicte amitié, qui ne fut ſans grandes larmes : dont la dame, quelque regret qu'elle en euſt, auoit tant d'enuie de rire, veu que de ſa tromperie eſtoit ſailly vn tel bien, qu'elle ne la voulut preſenter à madame la Regente, mais la bailla à vne aultre & ſe retira en vne chapelle, où elle paſſa l'enuie qu'elle auoit de rire.

Il me ſemble, mes dames, que celles à qui on preſente de telles choſes, deburoient deſirer en faire oeuure qui vint à auſſi bonne fin que feyt ceſte bonne dame; car elles trouueroient que les bienfaicts ſont les ioyes des bien faiſans. Et ne fault poinct accuſer ceſte dame de

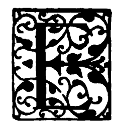
tromperie, mais eftimer de fon bon fens, qui conuertit en bien ce qui de foy ne valoit riens. — Voulez vous dire, ce dift Nomerfide, qu'vn beau diamant de deux cens efcus ne vault riens? Ie vous affure que s'il fuft tumbé entre mes mains, fa femme ne fes parens n'en euffent riens veu. Il n'eft rien mieulx à foy que ce qui eft donné. Le gentil homme eftoit mort, perfonne n'en fçauoit rien, elle fe fuft bien paffée de faire tant plorer cefte pauure vieille. — En bonne foy, ce dift Hircan, vous auez raifon, car il y a des femmes qui pour fe monftrer plus excellentes que les aultres, font des oeuures apparantes contre leur naturel, car nous fçauons bien tous qu'il n'eft riens fi auaricieux que vne femme. Toutesfois leur gloire paffe fouuent leur auarice, qui force leurs cueurs à faire ce qu'elles ne veulent. Et croy que celle qui laiffa ainfi le diamant n'eftoit pas digne de le porter. — Hola! hola! ce dift Oifille, ie me doubte bien qui elle eft; parquoy, ie vous prie, ne la condamnez poinct fans l'oyr[6]. — Ma dame, dift Hircan, ie ne la condamne poinct, mais fi le gentil homme eftoit autant vertueux que vous dictes, elle eftoit honorée d'auoir vng tel feruiteur & de porter fon anneau; mais peut eftre que vng moins digne d'eftre aimé la tenoit fi bien par le doigt que l'anneau n'y pouuoit entrer. — Vrayement, ce dift Ennafuitte, elle le pouuoit bien garder, puifque perfonne n'en fçauoit

rien. — Comment? ce dift Geburon, toutes chofes à ceulx qui ayment font elles licites, mais que l'on n'en fache riens? — Par ma foy, ce dift Saffredent, ie ne vois oncques meffaict pugny, finon la fottife; car il n'y a meurtrier, larron, ny adultere, mais qu'il foit auffi fin que mauluais, qui foit iamais reprins par iuftice, ny blafmé entre les hommes. Mais fouuent la malice eft fi grande qu'elle les aueugle; de forte qu'ilz deuiennent fots, & comme i'ay dict: feulement les fots font punis & non les vicieux. — Vous en direz ce qu'il vous plaira, ce dift Oifille, Dieu peut iuger le cueur de cefte dame; mais quant à moy, ie treuue le faict très honnefte & vertueux. Pour n'en debattre plus, ie vous prie, Parlamente, donner voftre voix à quelqu'vn. — Ie la donne très volontiers, ce dift elle, à Simontault; car après ces deux triftes nouuelles, il ne fauldra de nous en dire vne qui ne nous fera poinct plorer. — Ie vous remercie, dift Simontault, en me donnant voftre voix il ne s'en fault gueres que ne me nommiez plaifant, qui eft vn nom que ie trouue fort fafcheux : & pour m'en venger, ie vous monftreray qu'il y a des femmes qui font bien femblant d'eftre chaftes enuers quelques vns, ou pour quelque temps; mais la fin les monftre telles qu'elles font, comme vous verrez par vne hiftoire très veritable [7].



NOVVELLE QVATORZIESME.

Le ſeigneur de Bonnyuet pour ſe venger de la cruauté d'vne dame milanoyſe s'accointa d'vn gentil homme italian, qu'elle aymoit ſans qu'il en eut encores rien eu que bonnes paroles & aſſeurance d'etre aymé. Et pour paruenir à ſon intention, lui conſeilla ſi bien que ſa dame luy accorda ce que tant il auoit pourchaſſé. Dont le gentil homme auertit Bonnyuet qui après s'eſtre fait couper les cheueux & la barbe, veſtu d'habillemens ſemblables à ceus du gentil homme, s'en ala ſur le my nuyct mettre ſa vengeance à execution, qui fut cauſe que la dame, après auoir entendue de luy l'inuention qu'il auoit trouuée pour la gaingner, luy promit ſe departir de l'amytié de ceus de ſa nation & s'arreter à luy.



N la duché de Milan, du temps que le grand maiſtre de Chaumont [1] en eſtoit gouuerneur, y auoit vn gentil homme nommé le ſeigneur de Bonniuet [2], qui depuis par ſes merites fut admiral de France. Eſtant

à Milan, fort aymé du dict grand maiſtre & de tout le monde pour les vertuz qui eſtoient en luy, ſe trouuoit voluntiers aux feſtins où toutes les dames ſe aſſembloient, deſquelles il eſtoit mieulx voulu que ne fut oncques François, tant pour ſa beaulté, bonne grace & bonne parole que pour le bruict que chaſcun luy donnoit d'eſtre vn des plus adroicts & hardys aux armes qui fuſt poinct de ſon temps. Vng iour en maſque, à vng carneual, mena dancer vne des plus braues & belles dames qui fuſt poinct en la ville[3] : & quand les hautſbois faiſoient pauſe, ne failloit à luy tenir les propos d'amour qu'il ſçauoit mieulx que nul aultre dire. Mais elle qui ne luy debuoit rien de reſpondre, luy voulut ſoubdain mettre la paille au deuant & l'arreſter[4], en l'aſſeurant qu'elle n'aimoit ni n'aimeroit iamais que ſon mary, & qu'il ne s'y attendiſt en aucune maniere. Pour ceſte reſponſe ne ſe tint le gentil homme refuſé, & la pourchaſſa viuement iuſques à la my careſme. Pour toute reſolution, il la trouua ferme en propos de n'aymer ne luy ne aultre : ce qu'il ne peut croire veu la mauuaiſe grace que ſon mary auoit & la grande beaulté d'elle. Il ſe delibera, puiſqu'elle vſoit de diſſimulation, d'vſer auſſi de tromperie; & dès l'heure laiſſa la pourſuitte qu'il luy faiſoit, & s'enquiſt ſi bien de ſa vie, qu'il trouua qu'elle aymoit vn gentil homme italien, bien ſaige & honneſte.

Le dict ſeigneur de Bonniuet accointa peu

à peu ce gentil homme par telle doulceur & finesse qu'il ne s'apperceut de l'occasion, mais l'aima si parfaictement qu'après sa dame c'estoit la creature du monde qu'il aimoit le plus. Le seigneur de Bonniuet pour luy arracher son secret du cueur faingnit de luy dire le sien, & qu'il aimoit vne dame où iamais n'auoit pensé, le priant le tenir secret, & qu'ils n'eussent tous deux que vng cueur & vne pensée. Le pauure gentil homme, pour luy monstrer l'amour reciproque, luy va declairer tout du long celle qu'il portoit à la dame dont Bonniuet se vouloit venger; & vne fois le iour s'assembloient en quelque lieu tous deux pour rendre compte des bonnes fortunes aduenues le long de la iournée, ce que l'vn faisoit en mensonge & l'autre en verité. Et confessa le gentil homme auoir aymé trois ans ceste dame sans en auoir riens eu sinon bonnes paroles & asseurance d'estre aymé. Le dict de Bonniuet luy conseilla tous les moyens qu'il luy fut possible pour paruenir à son intention; dont il se trouua si bien que en peu de iours elle luy accorda tout ce qu'il demandoit; il ne restoit que de trouuer le moyen, ce que bien tost par le conseil du seigneur de Bonniuet fut trouué. Et vng iour auant souper luy dist le gentil homme : Monsieur, ie suis plus tenu à vous qu'à tous les hommes du monde, car par vostre bon conseil i'espere auoir ceste nuict ce que tant d'années i'ay desiré. Ie te prie, mon amy, ce luy dist

Bonniuet, compte moy la forte de ton entreprinfe pour veoir s'il y a tromperie ou hazard, pour te y feruir de bon amy. Le gentil homme luy va compter comme elle auoit moyené de faire laiffer la grande porte de la maifon ouuerte, foubz coulleur de quelque maladie qu'auoit vn de fes freres, pour laquelle à toute heure falloit enuoyer à la ville querir fes neceffitez; & qu'il pourroit entrer feurement dedans la court, mais qu'il fe gardaft de monter par l'efcallier, & qu'il paffaft par vng petit degré qui eftoit à main droicte, & entraft en la premiere gallerie qu'il trouueroit, où toutes les portes des chambres de fon beau pere & de fes beaulx freres fe rendoient; & qu'il choifift bien la troifiefme plus près du dict degré, & fi en la pouffant doulcement il la trouuoit fermée, qu'il s'en allaft, eftant affeuré que fon mary eftoit reuenu, lequel toutesfois ne deuoit reuenir de deux iours; & que, s'il la trouuoit ouuerte, il entraft doucement, & qu'il la refermaft hardiment au coureil, fachant qu'il n'y auoit qu'elle feule en la chambre, & que furtout il n'oubliaft à faire faire des foulliers de feutre, de paour de faire bruict; & qu'il fe gardaft bien de venir plus toft que deux heures après minuict ne fuffent paffées, pource que fes beaulx freres qui aymoient fort le ieu ne s'alloient iamais coucher qu'il ne fuft plus d'vne heure. Le dict de Bonniuet luy refpondit : Va mon amy, Dieu te conduife; ie le prie qu'il te

garde d'inconuenient : si ma compaignie y sert de quelque chose, ie n'efpargneray rien qui soit en ma puissance. Le gentil homme le mercia bien fort, & luy dist qu'en ceste affaire il ne pouuoit estre trop seul; & s'en alla pour y donner ordre.

Le seigneur de Bonniuet ne dormit pas de son costé; & voyant qu'il estoit heure de se venger de sa cruelle dame se retira de bonne heure en son logis, & se feit coupper la barbe de la longueur & largeur que l'auoit le gentil homme; aussi se feit coupper les cheueux à fin qu'à le toucher on ne peust congnoistre leur difference. Il n'oblia pas les escarpins de feutre & le demorant des habillemens semblables au gentil homme. Et pource qu'il estoit fort aimé du beau pere de ceste femme, ne craignit d'y aller de bonne heure, pensant que s'il estoit apperceu il iroit tout droict à la chambre du bon homme auec lequel il auoit quelque affaire. Et sur l'heure de minuict entra en la maison de ceste dame, où il trouua assez d'allans & de venans; mais parmi eulx passa sans estre congneu & arriua en la gallerie. Et touchant les deux premieres portes les trouua fermées, & la troisiesme non, laquelle doucement il poussa. Et entré qu'il fut en la chambre de la dame, la referma au coureil, & veid toute ceste chambre tendue de linge blanc, le pauement & le dessus de mesmes, & vn lict de toille fort deliée tant bien ouvré de blanc qu'il n'es-

toit poſſible de plus ; & la dame ſeule dedans auecq ſon ſcoſion & ſa chemiſe toute couuerte de perles & de pierreries : ce qu'il veid par vng coing du rideau auant que d'eſtre apparceu d'elle ; car il y auoit vn grand flambeau de cire blanche, qui rendoit la chambre claire comme le iour. Et de paour d'eſtre congneu d'elle, alla premierement tuer le flambeau puis ſe deſpouilla, & s'alla coucher auprès d'elle. Elle qui cuydoit que ce fuſt celuy qui ſi longuement l'auoit aymée, luy feit la meilleure chere qui luy fut poſſible. Mais luy qui ſçauoit bien que c'eſtoit au nom d'vn aultre, ſe garda de luy dire vn ſeul mot, & ne penſa qu'à mettre ſa vengeance à execution, c'eſt de luy oſter ſon honneur & ſa chaſteté ſans luy en ſçauoir gré ni grace. Mais contre ſa volunté & deliberation, la dame ſe tenoit ſi contente de ceſte vengeance qu'elle l'eſtimoit recompenſé de tous ſes labeurs iuſques à ce que vne heure après minuict ſonna qu'il eſtoit temps de dire adieu. Et à l'heure, le plus bas qu'il luy fut poſſible, luy demanda ſi elle eſtoit auſſi contente de luy que luy d'elle. Elle qui cuidoit que ce fuſt ſon amy, luy diſt que non ſeullement elle eſtoit contente, mais eſmerueillée de la grandeur de ſon amour qui l'auoit gardé vne heure ſans luy pouuoir reſpondre. A l'heure, il ſe print à rire bien fort, luy diſant : Or ſus, ma dame me refuſerez vous vne aultre fois comme vous auez accouſtumé de faire iuſques icy ? Elle qui

le congneut à la parole & au ris, fut ſi deſeſperée d'ennuy, de honte, qu'elle l'appella plus de mille fois meſchant, traiſtre & trompeur, ſe voulant ietter du lict à bas pour chercher vn couſteau à fin de ſe tuer, veu qu'elle eſtoit ſi malheureuſe qu'elle auoit perdu ſon honneur pour vn homme qu'elle n'aymoit poinct & qui, pour ſe venger d'elle, pourroit diuulguer ceſte affaire par tout le monde. Mais il la retint entre ſes bras, & par bonnes & doulces paroles l'aſſeura de l'aymer plus que celuy qui l'aimoit & de celer ce qui touchoit ſon honneur ſi bien qu'elle n'en auroit iamais blaſme. Ce que la pauure ſotte creut; & entendant de luy l'inuention qu'il auuoit trouuée & la peine qu'il auoit prinſe pour la gaingner, luy iura qu'elle l'aymeroit mieulx que l'aultre, qui n'auoit ſceu celer ſon ſecret. Et qu'elle congnoiſſoit bien le contraire du faulx bruict que l'on donnoit aux François; car ils eſtoient plus ſaiges, perſeuerans & ſecrets que les Italiens. Parquoy doreſnauant elle ſe departoit de l'opinion de ceulx de ſa nation pour ſe arreſter à luy. Mais elle le pria bien fort que pour quelque temps il ne ſe trouuaſt en lieu ne feſtin où elle fuſt ſinon en maſque : car elle ſçauoit bien qu'elle auroit ſi grande honte que ſa contenance la declaireroit à tout le monde. Il luy en feit promeſſe, & auſſi la pria que quand ſon amy viendroit à deux heures, elle luy feit bonne chere, & puis peu à peu elle s'en pourroit

deffaire. Dont elle feit ſi grande difficulté, que ſans l'amour qu'elle luy portoit, pour rien ne l'euſt accordé. Toutesfois en luy diſant adieu la rendit ſi ſatisfaicte qu'elle euſt bien voulu qu'il y fuſt demouré plus longuement.

Après qu'il fut leué & qu'il eut reprins ſes habillemens, ſaillit hors de la chambre, & laiſſa la porte entr'ouuerte comme il l'auoit trouuée. Et pour ce qu'il eſtoit près de deux heures, & qu'il auoit paour de trouuer le gentil homme en ſon chemin, ſe retira au hault du degré, où bien toſt après il le veid paſſer & entrer en la chambre de ſa dame. Et luy s'en alla en ſon logis pour repoſer ſon trauail; ce qu'il feit de ſorte que neuf heures du matin le trouuerent au lict. Où à ſon leuer arriua le gentil homme, qui ne faillit à luy compter ſa fortune, non ſi bonne comme il l'auoit eſperée, car il diſt que quand il entra en la chambre de ſa dame, il la trouua leuée en ſon manteau de nuict, auecques vne bien groſſe fiebure, le pouls fort eſmeu, le viſaige en fueu & la ſueur qui commençoit à luy prendre, de ſorte qu'elle le pria s'en retourner incontinant; car de paour d'inconuénient n'auoit oſé appeler ſes femmes, dont elle eſtoit ſi mal qu'elle auoit plus beſoin de penſer à la mort qu'à l'amour, & d'oyr parler de Dieu que de Cupido; eſtant marrie du hazard où il s'eſtoit mis pour elle, veu qu'elle n'auoit puiſſance en ce monde de luy rendre ce qu'elle eſperoit faire en l'autre bientoſt. Dont

il fut ſi eſtonné & marry que ſon feu & ſa ioye s'eſtoient conuertis en glace & en triſteſſe, & s'en eſtoit incontinent departy. Et au matin au poinct du iour, auoit enuoyé ſçauoir de ſes nouuelles, & que pour vray elle eſtoit très mal. Et en racomptant ſes douleurs ploroit ſi très fort qu'il ſembloit que l'ame s'en deuſt aller par ſes larmes. Bonniuet qui auoit tant enuie de rire que l'autre de plorer, le conſola le mieux qu'il luy fut poſſible, luy diſant que les amours de longue durée ont touſiours vn commencement difficile, & qu'amour lui faiſoit ce retardement pour luy faire trouuer la ioiſſance meilleure; & en ces propos ſe departirent. La dame garda quelques iours le lict; & en recouurant ſa ſanté, donna congié à ſon premier ſeruiteur, le fondant ſur la craincte qu'elle auoit eue de la mort & le remords de ſa conſcience, & s'arreſta au ſeigneur Bonniuet, dont l'amitié dura ſelon la couſtume, comme la beauté des fleurs des champs [5].

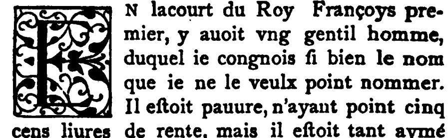
Il me ſemble, mes dames, que les fineſſes du gentil homme valent bien l'hypocriſie de cette dame, qui après auoir tant contrefaict la femme de bien ſe declaira ſi folle. — Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, diſt Ennaſuitte, mais ce gentil homme feit vn tour meſchant. Eſt il dict que ſi vne dame en aimoit vn, l'autre la doiue auoir par fineſſe? — Croyez, ce diſt Geburon, que telles marchandiſes ne ſe

peuuent mettre en vente, qu'elles ne ſoient emportées par les plus offrans & derniers encheriſſeurs. Ne penſez pas que ceulx qui pourſuiuent les dames prennent tant de peine pour l'amour d'elles : car c'eſt ſeulement pour l'amour d'eulx & de leur plaiſir. — Par ma foy, ce diſt Longarine, ie vous croy ; car pour vous en dire la verité, tous les ſeruiteurs que i'ay iamais eu, m'ont touſiours commencé leurs propos par moy, monſtrans deſirer ma vie, mon bien, mon honneur ; mais la fin en a eſté pour eulx, deſirans leur plaiſir & leur gloire. Parquoy le meilleur eſt de leur donner congié dès la premiere partie de leur ſermon ; car quand on vient à la ſeconde on n'a pas tant d'honneur à les refuſer, veu que le vice de ſoy quand il eſt congneu eſt refuſable. — Il ſauldroit doncques, ce diſt Ennaſuitte, que dès que vng homme ouure la bouche on le refuſaſt ſans ſçauoir qu'il veult dire ? Parlamente luy reſpondit : Ma compaigne ne l'entend pas ainſi ; car on ſçait bien que au commencement vne femme ne doibt iamais faire ſemblant d'entendre où l'homme veult venir, ny encores quand il le declaire de le pouuoir croire : mais quand il vient à en iurer bien fort, il me ſemble qu'il eſt plus honneſte aux dames de le laiſſer en ce beau chemin que d'aller iuſques à la vallée. — Voire mais, ce diſt Nomerſide, deuons nous croire par là qu'ils nous aiment par mal ? Eſt ce pas peché de iuger ſon prochain ? — Vous



NOVVELLE QVINZIESME.

Par la faueur du Roy Françoys vn ſimple gentil homme de ſa court eſpouſa vne femme fort riche de la quelle toutesfois tant pour ſa grande ieuneſſe que pour ce qu'il auoit ſon cueur ailleurs il teint ſi peu de conte qu'elle, meue de depit & vaincue de deſeſpoir, après auoir cerché tous moyens de luy complaire, auiſa de ſe reconforter autre part des ennuys qu'elle enduroit auec ſon mary.



EN lacourt du Roy Françoys premier, y auoit vng gentil homme, duquel ie congnois ſi bien le nom que ie ne le veulx point nommer. Il eſtoit pauure, n'ayant point cinq cens liures de rente, mais il eſtoit tant aymé du Roy pour les vertus dont il eſtoit plein qu'il vint à eſpouſer vne femme ſi riche, qu'vn grand ſeigneur s'en fuſt bien contenté. Et pour ce qu'elle eſtoit encores bien ieune, pria vne des plus grandes dames de la court de la vouloir tenir auecq elle, ce qu'elle feit très volun

tiers. Or eſtoit ce gentil homme tant honneſte, beau & plein de toute grace que toutes les dames de la court en faiſoient bien grand cas. Et entre aultres vne que le Roy aimoit, qui n'eſtoit ſi ieune ne ſi belle que la ſienne. Et pour la grande amour qu'il luy portoit tenoit ſi peu de compte de ſa femme, que à peine en vng an couchoit il une nuiꝺ auec elle. Et ce qui plus luy eſtoit importable c'eſt que iamais il ne parloit à elle, ne luy faiſoit ſigne d'amitié. Et combien qu'il iouiſt de ſon bien il luy en faiſoit ſi petite part qu'elle n'eſtoit pas habillée comme il luy appartenoit, ne comme elle deſiroit; dont la dame auecq qui elle eſtoit reprenoit ſouuent le gentil homme, en luy diſant : Voſtre femme eſt belle, riche & de bonne maiſon, & vous ne tenez non plus compte d'elle que ſi elle eſtoit tout le contraire, ce que ſon enfance & ieuneſſe a ſupporté iuſques icy; mais i'ay paour quand elle ſe verra grande & belle, que ſon mirouer & quelcun qui ne vous aymera pas, luy remonſtre ſa beaulté ſi peu de vous priſée; & que par deſpit elle face ce que eſtant de vous bien traiꝺée n'oſeroit iamais penſer. Le gentil homme qui auoit ſon cueur ailleurs, ſe mocqua très bien d'elle & ne laiſſa pour ſes enſeignemens à continuer la vie qu'il menoit. Mais deux ou trois ans paſſez, ſa femme commença à deuenir vne des plus belles femmes qui fuſt poinꝺ en France, tant qu'elle eut le bruiꝺ de n'auoir à la court ſa

pareille. Et plus elle se sentoit digne d'estre aymée, plus s'ennuya de veoir que son mary n'en tenoit compte : tellement qu'elle en print vng si grand desplaisir que sans la consolation de sa maistresse[1] elle estoit quasi au desespoir. Et après auoir cherché tous les moyens de complaire à son mari qu'elle pouuoit, pensa en elle mesme qu'il estoit impossible qu'il l'aimast, veu la grande amour qu'elle luy portoit, sinon qu'il eust quelque autre fantaisie en son entendement : ce qu'elle chercha si subtilement qu'elle trouua la verité, & qu'il estoit toutes les nuicts si empesché ailleurs qu'il oublioit sa femme & sa conscience.

Et après qu'elle fut certaine de la vie qu'il menoit, print vne telle melencolie qu'elle ne se vouloit plus habiller que de noir, ne se trouuer en lieu où l'on feist bonne chere. Dont sa maistresse qui s'en apparceut, feit tout ce qui luy fust possible pour la retirer de ceste oppinion, mais elle ne peut. Et combien que son mary en fust assez aduerty il fut plus prest à s'en mocquer que de y donner remede. Vous sçauez, mes dames, que ainsi que extreme ioye est occupée par pleurs, aussi extreme ennuy prend fin par quelque ioye. Parquoy vng iour aduint que vng grand seigneur parent proche de la maistresse de ceste dame & qui souuent la frequentoit, entendant l'estrange façon dont le mary la traictoit, en eut tant de pitié qu'il se voulut essayer à la consoler ; & en parlant

auecq elle la trouua ſi belle, ſi ſaige & ſi vertueuſe, qu'il deſira beaucoup plus d'eſtre en ſa bonne grace que de luy parler de ſon mary ſinon pour luy monſtrer le peu d'occaſion qu'elle auoit de l'aymer.

Ceſte dame ſe voyant délaiſſée de celuy qui la debuoit aymer, & d'autre coſté aymée & requiſe d'vn ſi beau prince, ſe tint bien heureuſe d'eſtre en ſa bonne grace. Et combien qu'elle euſt touſiours deſir de conſeruer ſon honneur, ſi prenoit elle grand plaiſir de parler à luy & de ſe veoir aymée & eſtimée; choſe dont quaſi elle eſtoit affamée. Ceſte amitié dura quelque temps, iuſques à ce que le Roy s'en apparceut, qui portoit tant d'amour au gentil homme qu'il ne vouloit ſouffrir que nul luy feiſt honte ou deſplaiſir. Parquoy il pria bien fort ce prince d'en vouloir oſter ſa fantaiſie, & que s'il continuoit il ſeroit très mal content de luy. Ce prince, qui aimoit trop mieulx la bonne grace du Roy que toutes les dames du monde, luy promiſt pour l'amour de luy d'abandonner ſon entreprinſe, & que dès le ſoir il iroit prendre congé d'elle. Ce qu'il feit ſi toſt qu'il ſceut qu'elle eſtoit retirée en ſon logis, où logeoit le gentil homme en vne chambre ſur la ſienne. Et eſtant au ſoir à la feneſtre, veid entrer ce prince en la chambre de ſa femme, qui eſtoit ſoubs la ſienne; mais le prince qui bien l'aduiſa, ne laiſſa d'y entrer. Et en diſant adieu à celle dont l'amour ne faiſoit que commencer, lui

allegua pour toutes raifons le commandement du Roy.

Après plufieurs larmes & regrets qui durerent iufques à vne heure après minuict, la dame luy dift pour conclufion : Ie loue Dieu, Monfeigneur, dont il luy plaift que vous perdiez cefte opinion, puifqu'elle eft fi petite & foible, que vous la pouuez prendre & laiffer par le commandement des hommes. Car quant à moy, ie n'ay point demandé congé ny à maiftreffe, ny à mary, ny à moy mefmes pour vous aimer : car amour s'aidant de voftre beaulté & de voftre honnefteté, a eu telle puiffance fur moy que ie n'ay congneu aultre Dieu ne aultre Roy que luy. Mais puis que voftre cueur n'eft pas fi remply de vraye amour que craincte n'y trouue encores place, vous ne pouuez eftre amy parfaict, & d'vn imparfaict ie ne veulx poinct faire amy aymé parfaictement, comme i'auois deliberé faire de vous : or adieu, Monfeigneur, duquel la craincte ne merite la franchife de mon amitié. Ainfi s'en alla pleurant ce feigneur, & en fe retournant, aduifa encores le mary eftant à la feneftre, qui l'auoit vu entrer & faillir. Parquoy le lendemain luy compta l'occafion pourquoy il eftoit allé veoir fa femme & le commandement que le Roy luy auoit faict : dont le gentil homme en fut fort content & en remercia le Roy. Mais voyant que fa femme tous les iours embelliffoit, & luy deuenoit vieil & amoindriffoit fa beaulté, commença à chan-

ger de roole, prenant celuy que long temps il auoit faict iouer à sa femme; car il la cherchoit plus que de coustume, & prenoit garde sur elle. Mais de tant plus elle le fuyoit qu'elle se voyoit cherchée de luy, desirant luy rendre partie des ennuiz qu'elle auoit euz pour estre de luy peu aymée. Et pour ne perdre si tost le plaisir que l'amour luy commençoit à donner, se va addresser à vn ieune gentil homme tant si très beau, bien parlant, & de si bonne grace qu'il estoit aymé de toutes les dames de la court. Et en luy faisant ses complainctes de la façon comme elle auoit esté traictée, l'incita d'auoir pitié d'elle, de sorte que le gentil homme n'oublia rien pour essayer à la reconforter. Et elle pour se recompenser de la perte d'vn prince qui l'auoit laissée, se meit à aymer si fort ce gentil homme qu'elle oublia son ennuy passé, & ne pensa sinon à finement conduire son amitié. Ce qu'elle sceut si bien faire que iamais sa maistresse ne s'en apparceut, car en sa presence se gardoit bien de parler à luy. Mais quand elle luy vouloit dire quelque chose, s'en alloit veoir quelques dames qui demouroient à la court, entre les quelles y en auoit vne dont son mary faingnoit d'estre amoureux.

Or vng soir, apprès soupper, qu'il faisoit obscur, se desroba la dicte dame sans appeler nulle compaignie, & entra en la chambre des dames, où elle trouua celuy qu'elle aimoit

mieulx que elle mesmes : & en se asseant auprès de luy, appuyez sur vne table parloient ensemble, feignans de lire en vng liure. Quelqu'vn que le mary auoit mis au guet, luy vint rapporter là où sa femme estoit allée ; mais luy qui estoit saige, sans en faire semblant s'y en alla le plus tost qu'il peut. Et entrant en la chambre, veid sa femme lisant le liure, qu'il faingnit ne veoir point, mais alla tout droict parler aux dames qui estoient de l'autre costé. Ceste pauure dame voyant que son mary l'auoit trouuée auecq celuy auquel deuant luy elle n'auoit iamais parlé, fut si transportée qu'elle perdit sa raison, & ne pouuant passer par le banc saulta sur la table[2], & s'enfuit comme si son mary auecq l'espée nue l'eust poursuyuie ; & alla trouuer sa maistresse qui se retiroit en son logis.

Et quand elle fut deshabillée, se retira la dicte dame, à laquelle vne de ses femmes vint dire que son mary l'attendoit. Elle luy respondit franchement qu'elle n'iroit point, & qu'il estoit si estrange & austere qu'elle auoit paour qu'il ne luy feist vng mauuais tour. A la fin de paour de pis s'y en alla. Son mary ne luy en dist vn seul mot sinon quand ils furent dedans le lict. Elle qui ne sçauoit pas si bien dissimuler que luy se print à pleurer. Et quand il luy eust demandé pourquoy c'estoit : elle luy dist qu'elle auoit paour qu'il fust courroucé contre elle, pource qu'il l'auoit trouuée lisant auecq vng

gentil homme. A l'heure il luy respondit que iamais il ne luy auoit deffendu de parler à homme, & qu'il n'auoit trouué mauuais qu'elle y parlast, mais ouy bien de s'en estre fuie deuant luy comme si elle eust faict chose digne d'estre reprinse; & que ceste fuitte seulement luy faisoit penser qu'elle aymoit le gentil homme. Parquoy il lui deffendit que iamais il ne luy aduint de luy parler ny en public ni en priué, luy asseurant que la premiere fois qu'elle y parleroit il la tueroit sans pitié ne compassion. Ce qu'elle accepta très voluntiers, faisant bien son compte de n'estre pas vne autre fois si sotte. Mais parce que les choses où l'on a volunté, plus elles sont défendues & plus elles sont desirées, ceste pauure femme eust bientost oublié les menaces de son mary & les promesses d'elle; car dès le soir mesmes elle enuoya prier le gentil homme de la venir veoir la nuict[3]. Mais le mary qui estoit si tourmenté de ialousie qu'il ne pouuoit dormir, va prendre vne cappe & vn varlet de chambre auecq luy, ainsi qu'il auoit ouy dire que l'autre alloit la nuict, & s'en va frapper à la porte du logis de sa femme. Elle qui n'attendoit rien moins que luy, se leua toute seule & print des brodequins fourrés & son manteau qui estoit auprès d'elle : & voyant que trois ou quatre femmes qu'elle auoit estoient endormies saillit de sa chambre & s'en va droict à la porte où elle ouyt frapper. Et en demandant : Qui est-ce ? luy fut respondu le nom de

celuy qu'elle aymoit ; mais pour en eftre plus affeurée ouurit vn petit guichet, en difant : Si vous eftes celuy que vous dictes, baillez moy la main & ie la congnoiftray bien. Et quand elle toucha la main de fon mary, elle le congneut & en fermant viftement le guichet, fe print à crier : Ha Monfieur, c'eft voftre main. Le mary luy refpondit par grand courroux : Ouy, c'eft la main qui vous tiendra promeffe ; parquoy ne faillez à venir quand ie vous manderay. En difant cefte parole s'en alla en fon logis, & elle retourna en fa chambre plus morte que viue, & dift tout hault à fes femmes : Leuez vous, mes amies, vous auez trop dormy pour moy, car en vous cuydant tromper, ie me fuis trompée la premiere. En ce difant fe laiffa tumber au milieu de la chambre toute efuanouye. Ces pauures femmes fe leuerent à ce cry, tant eftonnées de veoir leur maiftreffe comme morte couchée par terre & d'oyr fes propos, qu'elles ne fceurent que faire finon que de courir aux remedes pour la faire reuenir. Et quand elle peut parler, leur dift : Auiourd'huy voyez vous, mes amies, la plus malheureufe creature qui foit fur la terre : & leur va compter toute fa fortune, les prians la vouloir fecourir, car elle tenoit fa vie pour perdue.

Et en la cuidant reconforter, arriua vn varlet de chambre de fon mary, par lequel il luy mandoit qu'elle allaft incontinant à luy. Elle, embraffant deux de fes femmes, commença

à crier & à pleurer, les prians ne la laiſſer point aller, car elle eſtoit ſeure de mourir. Mais le varlet de chambre l'aſſeura que non & qu'il prenoit ſur ſa vie qu'elle n'auroit nul mal. Elle, voyant qu'il n'y auoit point de reſiſtence, ſe iecta entre les bras de ce pauure ſeruiteur, luy diſant : Puis qu'il le faut, porte ce malheureux corps à la mort. Et à l'heure, demy eſuanouye de triſteſſe, fut emportée du varlet de chambre au logis de ſon maiſtre; aux pieds duquel tumba ceſte pauure dame, en luy diſant : Monſieur, ie vous ſupplie auoir pitié de moy, & ie vous iure la foy que ie doibs à Dieu que ie vous diray la verité du tout. A l'heure, il luy diſt comme vn homme deſeſperé : Par Dieu, vous me la direz; & chaſſa dehors tous ſes gens. Et pource qu'il auoit touſiours congneu ſa femme deuote, penſa bien qu'elle ne ſe oſeroit pariurer ſur la vraye croix : il en demanda vne fort belle qu'il auoit; & quand ils furent tous deux ſeuls, la feit iurer deſſus qu'elle luy diroit la vérité de ce qu'il luy demanderoit. Mais elle, qui auoit deſia paſſé les premieres apprehenſions de la mort, reprint cueur, ſe deliberant auant que mourir de ne luy celler la verité, & auſſi de ne dire choſe dont le gentil homme qu'elle aimoit peuſt auoir à ſouffrir. Et après auoir oy toutes les queſtions qu'il luy faiſoit, luy reſpondit ainſi : Ie ne veulx point, Monſieur, iuſtifier, ne faire moindre enuers vous l'amour que i'ay portée

au gentil homme dont vous auez foupfon : car vous ne le pourriez ny ne deuriez croire, veu l'experience que auiourd'huy vous en auez eue; mais ie defire bien vous dire l'occafion de cefte amitié. Entendez, Monfieur, que iamais femme n'aima autant mary que ie vous ay aimé : & depuis que ie vous efpoufay iufques en ceft aage icy, il ne fceut iamais entrer en mon cueur autre amour que la voftre. Vous fçauez que encores eftant enfant mes parens me vouloient marier à perfonnaige plus riche & de plus grande maifon que vous, mais iamais ne m'y fceurent faire accorder dès l'heure que i'eus parlé à vous : car contre toute leur opinion ie tins ferme pour vous auoir, fans regarder ny à voftre pauureté ny aux remonftrances que ilz me faifoient. Et vous ne pouuez ignorer quel traictement i'ay eu de vous iufques icy, & comme vous m'auez aimée & eftimée; dont i'ay porté tant d'ennui & de defplaifir que fans l'ayde de la dame auecq laquelle vous m'auez mife, ie fuffe defefperée. Mais à la fin, me voyant grande & eftimée belle d'vn chafcun fors que de vous feul, i'ai commencé à fentir fi viuement le tort que vous me tenez que l'amour que ie vous portois s'eft conuertie en haine, & le defir de vous obeir en celluy de vengeance. Et fur ce defefpoir me trouua vng prince, le quel pour obeyr au Roy plus que à l'amour me laiffa à l'heure que ie commençois à fentir la confolation de mes tourmens par vng amour

honnefte. Et au partir de luy, trouuay ceftuy cy qui n'eut point la peine de me prier; car fa beaulté, fon honnefteté, fa grace & fes vertuz meritent bien eftre cherchées & requifes de toutes femmes de bon entendement. A ma requefte & non à la fienne il m'a aymée auecq tant d'honnefteté que oncques en fa vie ne me requift chofe que l'honneur ne luy peuft accorder. Et combien que le peu d'amour que i'ay occafion de vous porter me donnaft excufe de ne vous tenir foy ne loyaulté, l'amour feul que i'ay à Dieu & à mon honneur m'ont iufques icy gardée d'auoir faict chofe dont i'aye befoing de confeffion ne de honte. Ie ne vous veulx poinct nyer que le plus fouuent qu'il m'eftoit poffible, ie n'allaffe parler à luy dans vne garde robbe, faingnant d'aller dire mes oraifons : car iamais en femme, ne en homme ie ne me fiay de conduire cefte affaire. Ie ne veulx poinct auffi nyer que eftant en vng lieu fi priué & hors de tout foupfon, ie ne l'aye baifé de meilleur cueur que ie ne faictz vous. Mais ie ne demande iamais mercy à Dieu fi entre nous deux il y a iamais eu aultre priuaulté plus auant, ne fi iamais il m'en a preffée, ne fi mon cueur en a eu le defir, car i'eftois fi aife de le veoir qu'il ne me fembloit poinct qu'il y euft au monde vng aultre plaifir. Et vous, Monfieur, qui eftes feul la caufe de mon malheur, vouldriez vous prendre vengeance d'vn oeuure dont fi long temps a vous m'auez donné

exemple, finon que la voftre eftoit fans honneur & confcience? car vous le fçauez & ie fçay bien que celle que vous aymez ne fe contente poinct de ce que Dieu & la raifon commandent. Et combien que la loy des hommes donne fi grand deshonneur aux femmes qui ayment autres que leurs maris, fi eft ce que la loy de Dieu n'exempte point les mariz qui ayment autres que leurs femmes. Et s'il fault mettre à la balance l'offenfe de vous & de moy, vous eftes homme faige & experimenté & d'aage pour congnoiftre & euiter le mal : moy ieune & fans experience nulle de la force & puiffance d'amour. Vous auez vne femme qui vous cherche, eftime & ayme plus que fa vie propre : & i'ay vn mary qui me fuit, qui me hait & me defprife plus que chamberiere. Vous aymez vne femme defia d'aage & en mauuais poinct & moins belle que moy : & i'ayme vng gentil homme plus ieune que vous, plus beau que vous & plus aymable que vous. Vous aymez la femme d'vn des plus grands amis que vous ayez en ce monde & l'amye de voftre maiftre : offenfant d'vn cofté l'amitié & de l'autre la reuerence que vous deuez à tous deux : & i'aime vn gentil homme qui n'eft à rien lié finon à l'amour qu'il me porte. Or iugez fans faueur lequel de nous deux eft le plus puniffable ou excufable, ou vous eftimé homme faige & experimenté qui fans occafion donnée de mon cofté auez non feulement à moy mais au Roy

auquel vous eftes tant obligé, faict vn fi mefchant tour, ou moy ieune & ignorante, defprifée & contemnée de vous, aymée du plus beau & honnefte gentil homme de France, lequel i'ay aymé, par le defefpoir de ne pouuoir iamais eftre aymée de vous[4].

Le mary oyant ces propos pleins de verité, dicts d'vn fi beau vifaige, auec vne grace tant affeurée & audacieufe, qu'elle monftroit ne craindre ne meriter nulle pugnition, fe trouua tant furprins d'eftonnement qu'il ne fceut que luy refpondre finon que l'honneur d'vn homme & d'vne femme n'eftoient pas femblables. Mais toutesfois puis qu'elle luy iuroit qu'il n'y auoit point eu entre celuy qu'elle aymoit & elle aultre chofe, il n'eftoit poinct deliberé de luy en faire pire chere ; par ainfi qu'elle n'y retournaft plus, & que l'vn ne l'aultre n'euffent plus de recordation des chofes paffées ; ce qu'elle luy promift, & allerent coucher enfemble par bon accord.

Le matin vne vieille damoifelle qui auoit grand paour de la vie de fa maiftreffe, vint à fon leuer & lui demanda : Et puis, ma dame, comment vous va ? Elle luy refpondit en riant : Croyez, m'amie, qu'il n'eft point vng meilleur mary que le mien, car il m'a creue à mon ferment. Et ainfy fe pafferent cinq ou fix iours. Le mary prenoit de fi près garde à fa femme, que nuict & iour il auoit guet après elle. Mais il ne la fceut fi bien garder qu'elle ne parlaft encores à celuy qu'elle aymoit en vn lieu obfcur

& subiect. Toutesfois elle conduisit son affaire si secrettement que homme ne femme n'en peut sçauoir la verité. Et ne fut que vng bruict que quelque varlet feit d'auoir trouué vn gentil homme & vne damoiselle en vne estable soubs la chambre de la maistresse de ceste dame. Dont le mary eut si grand souspson qu'il se delibera de faire mourir le gentil homme; & assembla vn grand nombre de ses parens & amis pour le faire tuer s'ils le pouuoient trouuer en quelque lieu; mais le principal de ses parens estoit si grand amy du gentil homme qu'il faisoit chercher, qu'en lieu de surprendre l'aduertissoit de tout ce qu'il faisoit contre luy: lequel d'aultre costé estoit tant aymé en toute la court, & si bien accompaigné qu'il ne craingnoit poinct la puissance de son ennemy, parquoy il ne fut poinct trouué. Mais il s'en vint en vne eglise trouuer la maistresse de celle qu'il aymoit, laquelle n'auoit iamais rien entendu de tous les propos passez; car deuant elle n'auoient encores parlé ensemble. Le gentil homme luy compta le souspson & mauuaise volunté qu'auoit contre luy le mary, & que nonobstant qu'il en fust innocent il estoit deliberé de s'en aller en quelque voyage loing pour oster le bruict qui commençoit fort à croistre. Ceste princesse maistresse de s'amie fut fort estonnée d'ouyr ces propos; & iura bien que le mary auoit grand tort d'auoir souspson d'vne si femme de bien où iamais elle n'auoit congneu que toute

vertu & honnesteté. Toutesfois pour l'auctorité où le mary estoit & pour esteindre ce facheux bruict, luy conseilla la princesse de s'eslongner pour quelque temps, l'asseurant qu'elle ne croioit rien de toutes ces folies & soupsons. Le gentil homme & la dame qui estoient ensemble auecq elle, furent fort contens de demourer en la bonne grace & bonne opinion de ceste princesse. Laquelle conseilla au gentil homme qu'auant son partement il deuoit parler au mary; ce qu'il feit selon son conseil. Et le trouua en vne gallerie pres la chambre du Roy, où auec vn tres asseuré visage luy faisant l'honneur qui appartenoit à son estat, luy dist : Monsieur, i'ay toute ma vie eu desir de vous faire seruice; & pour toute recompense i'ay entendu que hier au soir me feistes chercher pour me tuer. Ie vous supplie, Monsieur, pensez que vous auez plus d'auctorité & puissance que moy, mais toutesfois ie suis gentil homme comme vous. Il me fascheroit fort de donner ma vie pour rien. Ie vous supplie penser que vous auez vne si femme de bien que s'il y a homme qui vueille dire le contraire ie luy diray qu'il a meschamment menty. Et quant est de moy ie ne pense auoir faict chose dont vous ayez occasion de me vouloir mal. Et si vous voulez ie demoureray vostre seruiteur, ou sinon ie le suis du Roy dont i'ay occasion de me contenter. Le gentil homme à qui ce propos s'adressoit, luy dist que veritablement il auoit

eu quelque foupfon de luy, mais qu'il le tenoit fi homme de bien qu'il defiroit plus fon amitié que fon inimitié; & en luy difant adieu le bonnet au poing, l'embraffa comme fon grand amy. Vous pouuez penfer ce que difoient ceulx qui auoient eu le foir de deuant commiffion de le tuer, de veoir tant de fignes d'honneur & d'amitié : chafcun en parloit diuerfement. Ainfy s'en partit le gentil homme; mais pource qu'il n'eftoit fi bien garny d'argent que de beaulté, fa dame luy bailla vne bague que fon mary luy auoit donnée de la valeur de trois mil efcuz, laquelle il engagea pour quinze cens.

Et quelque temps après qu'il fut party, le gentil homme mary vint à la princeffe maiftreffe de fa femme, & luy fupplia donner congié à fa dicte femme pour aller demourer quelque temps auec vne de fes feurs. Ce que la dicte dame trouua fort eftrange; & le pria tant de luy dire les occafions qu'il luy en dift vne partie, non tout. Après que la ieune dame eut prins congé de fa maiftreffe & de toute la court, fans pleurer ne faire figne d'ennuy, s'en alla où fon mary vouloit qu'elle fuft en la conduicte d'vn gentil homme auquel fut donnée charge expreffe de la garder foingneufement; & furtout que elle ne parlaft poinct fur les chemins à celuy dont elle eftoit foupfonnée. Elle qui fçauoit ce commandement leur bailloit tous les iours des alarmes en fe moquant d'eulx & de

leur mauuais soin. Et vng iour entre les autres, elle trouua au partir du logis vng cordelier à cheual, & elle estant sur sa haquenée l'entretint par le chemin depuis la disnée iusques à la souppée. Et quand elle fut à vn quart de lieue du logis, elle luy dist : Mon pere, pour la consolacion que vous m'auez donnée ceste après disnée, voy là deux escuz que ie vous donne, les quels sont dans vng papier, car ie sçay bien que vous n'y oseriez toucher[5] ; vous priant que incontinant que vous serez party d'auecq moy vous en alliez à trauers le chemin, & vous gardez que ceulx qui sont icy ne vous voient. Ie le dis pour vostre bien & pour l'obligation que i'ay à vous. Ce cordelier bien aise de ses deux escuz s'en va à trauers les champs le grand galop[6]. Et quand il fut assez loing, la dame commença à dire tout hault à ses gens : Pensez que vous estes bons seruiteurs & bien soingneux de me garder, veu que celuy qu'on vous a tant recommandé a parlé à moy tout ce iourd'huy & vous l'auez laissé faire : vous meritez bien que vostre bon maistre qui se fie tant à vous vous donne des coups de baston au lieu de vos gaiges. Quand le gentil homme qui auoit la charge d'elle ouyt telz propos, il eut si despit qu'il ne pouuoit respondre ; picqua son cheual, appellant deux aultres auecq luy, & feit tant qu'il attaingnit le cordelier, lequel les voyant venir fuyoit au mieulx qu'il pouuoit, mais pource qu'ilz estoient mieulx montez que luy

le pauure homme fut prins. Et luy qui ne ſçauoit pourquoy, leur cria mercy ; & deſcouurant ſon chapperon pour plus humblement les prier teſte nue, congneurent bien que ce n'eſtoit pas celuy qu'ils cherchoient, & que leur maiſtreſſe s'eſtoit mocquée d'eulx : ce qu'elle feit encores mieulx à leur retour, diſant : C'eſt à telles gens que l'on doit bailler dames à garder : ils les laiſſent parler ſans ſçauoir à qui, & puis adiouſtans foy à leurs paroles, vont faire honte aux ſeruiteurs de Dieu.

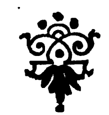
Après toutes ces mocqueries s'en alla au lieu où ſon mary auoit ordonné, où ſes deux belles ſeurs & le mary de l'vne la tenoient fort ſubiecte. Et durant ce temps entendit ſon mary comme ſa bague eſtoit en gaige pour quinze cens eſcuz, dont il fut fort marry ; & pour ſauluer l'honneur de ſa femme & la recouurer, luy feiſt dire par ſes ſeurs qu'elle la retiraſt & qu'il payeroit quinze cens eſcuz. Elle, qui n'auoit ſoulcy de la bague puiſque l'argent demouroit à ſon amy, luy eſcriuit comme ſon mary la contraingnoit de retirer ſa bague, & que à fin qu'il ne penſaſt qu'elle le feiſt par diminution de bonne volunté, elle luy enuoyoit vng diamant que ſa maiſtreſſe luy auoit donné, qu'elle aimoit plus que bague qu'elle euſt. Le gentil homme luy enuoya très voluntiers l'obligation du marchant, & ſe tint content d'auoir eu les quinze cens eſcuz & vn diamant, & demeurer aſſeuré de la bonne grace de s'amie, combien

que depuis tant que le mary vesquit il n'eut moyen de parler à elle par escripture. Et après la mort du mary, pource qu'il pensoit la trouuer telle qu'elle luy auoit promis, meist toute sa diligence de la pourchasser en mariage; mais il trouua que sa longue absence luy auoit acquis vng compaignon mieulx aimé que luy : dont il eut si grand regret que en fuyant les compaignies des dames, chercha les lieux hazardeux, où auecq autant d'estime que ieune homme pourroit auoir fina ses iours.

Voila, mes dames, que sans espargner nostre sexe, ie veux monstrer aux mariz que souuent les femmes de grand cueur sont plustost vaincues de l'ire de la vengeance que de la doulceur de l'amour; à quoy ceste cy sçeut long temps resister mais à la fin fut vaincu du desespoir. Ce que ne doibt estre nulle femme de bien; pource que en quelque sorte que ce soit ne sçauroit trouuer excuse à mal faire. Car de tant plus les occasions en sont données grandes, de tant plus se doibuent monstrer vertueuses à resister & vaincre le mal en bien, & non pas rendre mal pour mal : d'autant que souuent le mal que l'on cuide rendre à aultruy retombe sur soy. Bien heureuses celles en qui la vertu de Dieu se monstre en chasteté, douceur, patience & longanimité. Hircan dist : Il me semble, Longarine, que ceste dame dont

vous auez parlé a efté plus meue de defpit que de l'amour, car fi elle euft autant aymé le gentil homme comme elle en faifoit femblant elle ne l'euft abandonné pour vng aultre : & par ce difcours on la peut nommer defpite[7], vindicatiue, opiniaftre & muable[8]. — Vous en parlez bien à voftre aife, ce dift Ennafuitte à Hircan ; mais vous ne fçauez quel creuecueur c'eft quand l'on ayme fans eftre aymé. — Il eft vray, ce dift Hircan, que ie ne l'ay gueres experimenté ; car l'on ne me fçauroit faire fi peu de mauuaife chere que incontinant ie ne laiffe l'amour & la dame enfemble. — Ouy bien vous, ce dift Parlamente, qui n'aimez riens que voftre plaifir ; mais vne femme de bien ne doibt ainfy laiffer fon mary. — Toutesfois, refpondit Simontault, celle dont le compte eft faict a oublié pour vng temps qu'elle eftoit femme : car vng homme n'en euft fceu faire plus belle vengeance. — Pour vne qui n'eft pas faige, ce dift Oifille, il ne fault pas que les aultres foient eftimées telles. — Toutesfois, dit Saffredent, fi eftes vous toutes femmes, & quelques beaux & honneftes accouftremens que vous portiez, qui vous chercheroit bien auant foubz la robbe vous trouueroit femmes. Nomerfide lui dit : Qui vous vouldroit efcouter, la iournée fe pafferoit en querelles. Mais il me tarde tant d'oyr encores vne hiftoire que ie prie Longarine de donner fa voix à quelc'vn. Longarine regarda Geburon & luy dift : Si vous fçauez rien de

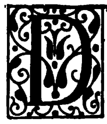
quelque honneſte femme ie vous prie maintenant le mettre en auant. Geburon luy diſt : Puis que i'en doibz faire ce qu'il me ſemble ie vous feray vn compte aduenu en la ville de Milan.





NOVVELLE SEIZIESME.

Vne dame de Milan veuue d'vn comte Italian, deliberée de ne ſe remarier ny aymer iamais, fut troys ans durant ſi viuement pourchaſſée d'vn gentil homme Françoys qu'après pluſieurs preuues de la perſeuerance de ſon amour luy accorda ce qu'il auoit tant deſiré, & ſe iurerent l'vn à l'autre perpetuelle amytié.



DU temps du grand maiſtre de Chaulmont[1], y auoit vne dame eſtimée vne des plus honneſtes femmes qui fuſt de ce temps là en la ville de Milan. Elle auoit eſpouſé vn comte italien & eſtoit demeurée vefue, viuant en la maiſon de ſes beaulx freres, ſans iamais vouloir oyr parler de ſe remarier : & ſe conduiſoit ſi ſaigement & ſainctement qu'il n'y auoit en la duché François ny Italien qui n'en feiſt grande eſtime. Vng iour que ſes beaux freres & ſes belles ſeurs feirent vng feſtin au grand maiſtre de Chaulmont, fut contraincte ceſte dame vefue de s'y trouuer, ce qu'elle

n'auoit accouftumé en aultre lieu. Et quand les François la veirent ils feirent grande eftime de fa beaulté & de fa bonne grace, & fur tous vng dont ie ne diray le nom, mais il vous fuffira qu'il n'y auoit François en Italie plus digne d'eftre aimé que ceftuy là : car il eftoit accomply de toutes les beaultez & graces que gentil homme pourroit auoir. Et combien qu'il veift cefte dame auecq fon crefpe noir, feparée de la ieuneffe dans vng coing, auecq plufieurs vieilles, comme celuy à qui iamais homme ne femme ne feit paour fe meit à l'entretenir, oftant fon mafque & abandonnant les dances pour demourer en fa compaignie. Et tout le foir ne bougea de parler à elle & aux vieilles toutes enfemble, où il trouua plus de plaifir que auec toutes les plus ieunes & braues de la court. En forte que quand il fallut fe retirer, il ne penfoit pas encore auoir eu le loifir de s'affeoir. Et combien qu'il ne parlaft à cefte dame que de propòs communs qui fe peuuent dire en telle compaignie, fi eft ce qu'elle congneut bien qu'il auoit enuie de l'accointer, dont elle delibera de fe garder le mieulx qu'il luy feroit poffible ; en forte que iamais plùs en feftin ny en grande compaignie ne la peut veoir. Il s'enquift de fa façon de viure & trouua qu'elle alloit fouuent aux eglifes & religions, où il meit fi boǹ guet qu'elle n'y pouuoit aller fi fecrettement qu'il n'y fuft premier qu'elle & qu'il ne demouraft autant à l'eglife qu'il

pouuoit auoir le bien de la veoir : & tant qu'elle y eſtoit la contemploit de ſi grande affection qu'elle ne pouuoit ignorer l'amour qu'il luy portoit. Pour laquelle euiter ſe delibera pour vn temps de feindre de ſe trouuer mal & oyr la meſſe en ſa maiſon : dont le gentil homme fut tant marry qu'il n'eſtoit poſſible de plus; car il n'auoit autre moyen de la veoir que ceſtuy là. Elle penſant auoir rompu ceſte couſtume, retourna aux egliſes comme parauant : ce que amour declaira incontinant au gentil homme françois, qui reprint ſes premieres deuotions : & de paour qu'elle ne luy donnaſt encores empeſchement, & qu'il n'euſt le loiſir de luy faire ſçauoir ſa volunté, vng matin qu'elle penſoit eſtre bien cachée en vne chapelle, s'alla mettre au bout de l'autel où elle oyoit la meſſe, & voyant qu'elle eſtoit peu accompaignée, ainſi que le preſtre monſtroit le *corpus Domini,* ſe tourna deuers elle & auecq vne voix douce & pleine d'affection luy diſt : Ma dame, ie prends celuy que le prebſtre tient à ma damnation ſi vous n'eſtes cauſe de ma mort; car encores que vous me oſtez le moyen de parole ſi ne pouuez vous ignorer ma volunté, veu que la verité la vous declaire aſſez par mes oeilz languiſſans, & par ma contenance morte. La dame faingnant n'y entendre rien luy reſpondit : Dieu ne doibt poinct ainſi eſtre prins en vain : mais les poetes dient que les dieux ſe rient des iuremens & menſonges des

amantz : parquoy les femmes qui ayment leur honneur, ne doibuent eſtre credules ne piteuſes. En diſant cela, elle ſe lieue & s'en retourne en ſon logis.

Si le gentil homme fut courroucé de ceſte parole ceulx qui ont experimenté choſes ſemblables diront bien que ouy. Mais luy qui n'auoit faulte de cueur, aima mieulx auoir ceſte mauuaiſe reſponſe que d'auoir failly à declarer ſa volunté : laquelle il tint ferme trois ans durans & par lettres & par moyens la pourchaſſa ſans perdre heure ne temps. Mais durant trois ans n'en put auoir autre reſponſe ſinon qu'elle le fuyoit comme le loup faict le leurier duquel il doibt eſtre prins ; non par haine qu'elle luy portaſt mais par la craincte de ſon honneur & reputation ; dont il s'apparceut ſi bien que plus viuement qu'il n'auoit faict pourchaſſa ſon affaire. Et après pluſieurs refus, peines, tormentz & deſeſpoirs, voyant la grandeur & perſeuerance de ſon amour, ceſte dame eut pitié de luy & luy accorda ce qu'il auoit tant deſiré & ſi longuement attendu. Et quand ils furent d'accord des moyens ne faillit le gentil homme françois à ſe hazarder d'aller en ſa maiſon, combien que ſa vie y pouuoit eſtre en grand hazard veu que les parens d'elle logeoient tous enſemble. Luy, qui n'auoit moins de fineſſe que de beaulté, ſe conduiſit ſi ſaigement qu'il entra en ſa chambre à l'heure qu'elle luy auoit aſſigné, où il la trouua toute ſeule

couchée en vn beau lict : & ainsi qu'il se hastoit de se deshabiller pour coucher auecq elle, entendit à la porte vn grand bruict de voix, parlans bas & d'espées que l'on frottoit contre les murailles. La dame vefue luy dist, auecq vng visaige d'vne femme à demi morte : Or à ceste heure est vostre vie & mon honneur au plus grand dangier qu'ils pourroient estre, car i'entends bien que voila mes freres qui vous cherchent pour vous tuer ; parquoy ie vous prie, cachez vous soubs ce lict ; car quand ils ne vous trouueront poinct, i'auray occasion de me courroucer à eux de l'alarme que sans cause ils m'auront faicte. Le gentil homme, qui n'auoit encores regardé la paour, luy dist : Et qui sont voz freres pour faire paour à vng homme de bien ? Quand toute leur race seroit ensemble, ie suis seur qu'ils n'attendront point le quatriesme coup de mon espée : parquoy reposez vous en vostre lict & me laissez garder ceste porte. A l'heure il meit sa cappe à l'entour de son bras & son espée nue en la main, & alla ouurir la porte pour veoir de plus près les espées dont il oyoit le bruict. Et quand elle fut ouuerte, il veit deux chamberieres qui auecq deux espées en chascune main, lui faisoient ceste alarme, lesquelles luy dirent : Monsieur, pardonnez nous, car nous auons commandement de nostre maistresse de faire ainsi, mais vous n'aurez plus de nous d'autres empeschemens. Le gentil homme voyant que c'estoient

femmes ne leur ſceut pis faire que en les donnant à tous les diables leur fermer la porte au viſaige ; & s'en alla le plus toſt qu'il luy fut poſſible coucher auecq ſa dame, de laquelle la paour n'auoit en rien diminué l'amour ; & obliant luy demander la raiſon de ces eſcarmouches ne penſa qu'à ſatisfaire à ſon deſir. Mais voyant que le iour approchoit, la pria de luy dire pourquoy elle luy auoit faict de ſi mauuais tours tant de la longueur du temps qu'il auoit attendu que de ceſte derniere entreprinſe. Elle en riant luy reſpondit : Ma deliberation eſtoit de iamais n'aymer, ce que depuis ma viduité i'auois bien ſceu garder ; mais voſtre honneſteté dès l'heure que vous parlaſtes à moy au feſtin me feit changer propos & vous aymer autant que vous faiſiez moy. Il eſt vray que l'honneur qui touſiours m'auoit conduicte, ne vouloit permettre que amour me feiſt faire choſe dont ma reputation peuſt empirer. Mais ainſy comme la biche naurée à mort cuide en changeant de lieu changer le mal qu'elle porte auecq ſoy, ainſi m'en allois ie d'egliſe en egliſe, cuidant fuir celuy que ie portois en mon cueur duquel la preuue de la parfaicte amitié a faict accorder l'honneur auecq l'amour. Mais à fin d'eſtre plus aſſeurée de mettre mon cueur & mon amour en vng parfaict homme de bien, ie voulus faire ceſte derniere preuue de mes chamberieres, vous aſſeurant que ſi pour paour de voſtre vie ou de nul autre regard, ie vous euſſe

trouué crainctif iusques à vous coucher soubz mon lict, i'auois deliberé de me leuer & aller en vne aultre chambre, sans iamais de plus près vous veoir. Mais pource que i'ay trouué en vous plus de beaulté, de grace, de vertu & de hardiesse que l'on ne m'en auoit dict, & que la paour n'a eu puissance en riens de toucher en vostre cueur, ny à refroidir tant soit peu l'amour que vous me portez, ie suis deliberée de m'arrester à vous pour la fin de mes iours; me tenant seure que ie ne sçaurois en meilleure main mettre ma vie, & mon honneur que en celuy que ie ne pense auoir veu son pareil en toutes vertuz. Et comme si la volunté de l'homme estoit immuable, se iurerent & promirent ce qui n'estoit en leur puissance, c'est vne amitié perpetuelle qui ne peut naistre ne demorer au cueur de l'homme; & celles seules le sçauent qui ont experimenté combien durent telles opinions[2].

Et pource, mes dames, si vous estes saiges, vous vous garderez de nous comme le cerf s'il auoit entendement feroit de son chasseur. Car nostre gloire, nostre felicité & nostre contentement, c'est de vous veoir prises & de vous oster ce qui vous est plus cher que la vie. — Comment? Geburon, dist Hircan, depuis quel temps estes vous deuenu prescheur? I'ay bien veu que vous ne teniez pas ces propos. — Il est bien vray, dist Geburon, que i'ay parlé

maintenant [illegible]
ma vie : mais pour [illegible]
que ie ne puis [illegible]
aduertiz les pauures [illegible]
veneurs, pour [illegible]
maulx que i'ay [illegible]
vous mercions [illegible]
quoy vous nous [illegible]
mais si ne nous [illegible]
à vous, car vous [illegible]
pos a celle que [illegible]
doncques sigue que [illegible]
ree, ni ne vouliez [illegible]
iouyons aymees [illegible]
iaiges & vermeille [illegible]
si longuement [illegible]
c'est la gloire [illegible]
tousiours auoir [illegible]
viennent apres [illegible]
dist Geburon. [illegible]
de vos seruiteurs [illegible]
la malice des hommes [illegible]
vous que ie vous [illegible]
à Geburon [illegible]
que vous iouez [illegible]
estre tout [illegible]
fance si [illegible]
couartz ou [illegible]
penseroient [illegible]
dame. [illegible]
gens de mestier [illegible]

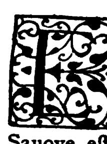
il me femble qu'il auoit occafion d'auoir paour. — Ouy, ce dift Oifille, s'il n'euft point eu en fon cueur le feu qui brufle crainćte. — Il me femble, ce dift Hircan, puis que vous ne trouuez la hardieffe de ceftuy cy affez louable qu'il fault que vous en fçachiez quelque autre qui eft plus digne de louange. — Il eft vray, dift Oifille, que ceftuy cy eft louable, mais i'en fçay vng qui eft plus admirable. — Ie vous fupplie, ma dame, dift Geburon, s'il eft ainfi que vous prenez ma place & que vous le dićtes. Oifille commencea : Si vng homme pour fa vie & l'honneur de fa dame s'eft tant monftré affeuré contre les Milannois eft eftimé tant hardy, que doibt eftre vn qui fans neceffité mais par vraye & naïfue hardieffe a faićt le tour que ie vous diray.





NOVVELLE DIX-SEPTIESME.

Le Roy Françoys requis de chacer hors son royaume le comte Guillaume disoit auoir pris argent pour le faire mourir, sans faire semblant qu'il eut soupçon de son entreprinse, luy ioua vn tour si subtil que luy mesme se chaça prenant congé du Roy.



EN la ville de Diion, au duché de Bourgoingne, vint au seruice du Roy François vn comte d'Alemaigne nommé Guillaume[1], de la maison de Saxonne dont celle de Sauoye est tant alliée que anciennement n'estoient qu'vne. Ce comte, autant estimé beau & hardy gentil homme qui fust poinct en Alemaigne, eut si bon recueil du Roy que non seulement il le print à son seruice mais le tint près de luy & de sa chambre. Vng iour le gouuerneur de Bourgoigne seignenr de La Trimoille[2], ancien cheualier & loyal seruiteur du Roy, comme celuy qui estoit soupçonneux ou crainctif du mal & dommaige de son maistre

auoit toufiours efpies à l'entour de fon gouuernement pour fçauoir ce que fes ennemis faifoient ; & s'y conduifoit fi faigement que peu de chofes lui eftoient celées. Entre autres aduertiffemens luy efcripuit l'vn de fes amis que le comte Guillaume auoit prins quelque fomme d'argent auecq promeffe d'en auoir dauantaige pour faire mourir le Roy en quelque forte que ce peuft eftre. Le feigneur de La Trimoille ne faillit point incontinant de l'en venir aduertir & ne le cela à Madame fa mere Loife de Sauoye, laquelle oublia l'alliance qu'elle auoit à ceft Allemant, & fupplia le Roy de le chaffer bien toft ; lequel la requift de n'en parler poinct, & qu'il eftoit impoffible que vng fi honnefte gentil homme & tant homme de bien entreprinft vne fi grande mefchanceté. Au bout de quelque temps vint encores vng autre aduertiffement confirmant le premier. Dont le gouuerneur bruflant de l'amour de fon maiftre, luy demanda congé ou de le chaffer ou d'y donner ordre ; mais le Roy luy commanda expreffement de n'en faire nul femblant, & penfa bien que par autre moyen il en fçauroit la verité.

Vng iour qu'il alloit à la chaffe, print la meilleure efpée qu'il eftoit poffible de veoir pour toutes armes, & mena auecq luy le comte Guillaume, auquel il commanda le fuiure de près : mais après auoir quelque temps couru le cerf, voyant le Roy que fes gens eftoient

loing de luy hors le comte ſeulement, ſe deſtourna hors de tous chemins. Et quand il ſe veid ſeul auecq le comte au plus profond de la foreſt, en tirant ſon eſpée diſt au comte : Vous ſemble-t-il que ceſte eſpée ſoit belle & bonne? Le comte en la maniant par le bout luy diſt qu'il n'en auoit veu nulle qu'il penſaſt meilleure. Vous auez raiſon, diſt le Roy, & me ſemble que ſi vng gentil homme auoit deliberé de me tuer & qu'il euſt congneu la force de mon bras & la bonté de mon cueur accompaignée de ceſte eſpée, il penſeroit deux fois à m'aſſaillir : toutesfois ie le tiendrois pour bien meſchant ſi nous eſtions ſeul à ſeul ſans teſmoings, s'il n'oſoit exécuter ce qu'il auroit oſé entreprendre. Le comte Guillaume luy reſpondit auecq vng viſaige eſtonné : Sire, la meſchanceté de l'entreprinſe ſeroit bien grande, mais la follie de la vouloir executer ne ſeroit pas moindre. Le Roy en ſe prenant à rire remiſt l'eſpée au fourreau & eſcoutant que la chaſſe eſtoit près de luy, picqua après le plus toſt qu'il peut. Quand il fut arriué, il ne parla à nul de ceſte affaire, & s'aſſeura que le comte Guillaume, combien qu'il fuſt vng auſſi fort & diſpoſé gentil homme qu'il en ſoit poinct, n'eſtoit homme pour faire vne ſi haulte entreprinſe. Mais le comte Guillaume cuidant eſtre decelé ou ſoupſonné du faict, vint le lendemain au matin dire à Robertet[3] ſecretaire des finances du Roy, qu'il auoit regardé aux bienfaicts & gaiges que le

Roy luy vouloit donner pour demourer auecq luy, toutesfois que ilz n'eſtoient pas ſuffiſans pour l'entretenir la moictié de l'année. Et que s'il ne plaiſoit au Roy luy en bailler au double il ſeroit contrainct de ſe retirer; priant le dict Robertet d'en ſçauoir le plus toſt qu'il pourroit la volunté du Roy, qui luy diſt qu'il ne ſçauroit plus s'aduancer que d'y aller incontinant ſur l'heure. Et print ceſte commiſſion voluntiers, car il auoit veu les aduertiſſemens du gouuerneur. Et ainſi que le Roy fut eſueillé ne faillit à luy faire ſa harangue, preſent Monſieur de La Trimoille & l'admiral de Bonniuet, leſquelz ignoroient le tour que le Roy luy auoit faict le iour auant. Le dict ſeigneur en riant leur diſt : Vous auiez enuie de chaſſer le comte Guillaume & vous voyez qu'il ſe chaſſe luy meſmes. Parquoy luy direz que s'il ne ſe contente de l'eſtat qu'il a accepté en entrant à mon ſeruice dont pluſieurs gens de bonnes maiſons ſe ſont tenuz bien heureux, c'eſt raiſon qu'il cherche ailleurs meilleure fortune : & quant à moy ie ne l'empeſcheray poinct, mais ie ſeray très content qu'il trouue party tel qu'il y puiſſe viure ſelon qu'il merite. Robertet fut auſſi diligent de porter ceſte reſponſe au comte qu'il auoit eſté de preſenter ſa requeſte au Roy. Le comte diſt que auecq ſon bon congié il deliberoit doncques de s'en aller. Et comme celuy que la paour contraingnoit de partir, ne la ſceut porter vingt quatre heures,

mais ainſy que le Roy ſe mettoit à table print congié de luy, faingnant d'auoir grand regret, dont ſa néceſſité luy faiſoit perdre ſa preſence. Il alla auſſi prendre congié de la mere du Roy, laquelle luy donna auſſi ioyeuſement qu'elle l'auoit receu comme parent & amy; ainſi retourna en ſon païs. Et le Roy voyant ſa mere & ſes ſeruiteurs eſtonnés de ce ſoubdain partement, leur compta l'alarme qu'il luy auoit donnée, diſant que encores qu'il fuſt innocent de ce qu'on luy mettoit ſus, ſi auoit eſté ſa paour aſſez grande pour s'eſloingner d'vn maiſtre dont il ne congnoiſſoit pas encores les complexions[4].

Quant à moy, mes dames, ie ne voy poinct que aultre choſe peuſt emoüuoir le cueur du Roy à ſe hazarder ainſi ſeul contre vng homme tant eſtimé ſinon que en laiſſant la compaignie & les lieux où les Roys ne trouuent nul inferieur qui leur demande le combat, ſe voulut faire pareil à celuy qu'il doubtoit eſtre ſon ennemy, pour ſe contenter luy meſme d'experimenter la bonté & la hardieſſe de ſon cueur. — Sans poinct de faulte, diſt Parlamente, il auoit raiſon; car la louange de tous les hommes ne peult tant ſatiſfaire vng bon cueur que le ſçauoir & l'experience qu'il a ſeul des vertuz que Dieu a miſes en luy. — Il y a long temps, diſt Geburon, que les anciens nous ont painct que pour venir au temple de Renommée il

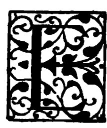
falloit paſſer par celuy de Vertu. Et moy qui congnois les deux perſonnaiges dont vous auez faict le compte, ſçay bien que veritablement le Roy eſt vng des plus hardiz hommes qui ſoit en ſon royaume. — Par ma foy, dict Hircan, à l'heure que le comte Guillaume vint en France, i'euſſe plus crainct ſon eſpée que celle des quatre plus gentils compaignons italiens qui fuſſent en la court. — Nous ſçauons bien, diſt Ennaſuitte, qu'il eſt tant eſtimé que noz louanges ne ſçauroient atteindre à ſon merite, & que noſtre iournée feroit plus toſt paſſée que chaſcun en euſt dict ce qu'il luy en ſemble. Parquoy ie vous prie, ma dame, donnez voſtre voix à quelqu'vn qui die encores quelque bien des hommes s'il y en a. Oiſille diſt à Hircan : Il me ſemble que vous auez tant accouſtumé de dire mal des femmes qu'il vous ſera aiſé de nous faire quelque bon compte à la louange d'vn homme : parquoy ie vous donne ma voix. — Ce me ſera choſe ayſée à faire, diſt Hircan, car il y a ſi peu que l'on m'a faict vng compte à la louange d'vn gentil homme, dont l'amour, la fermeté & la patience eſt ſi louable que ie n'en doibs laiſſer perdre la memoire.





NOVVELLE DIX-HVICTIESME.

Vng ieune gentil homme efcolier efpris de l'amour d'vne bien belle dame, pour paruenir à fes attaintes vinquit l'amour & foy mefme, combien que maintes tentations fe prefentaffent fuffifantes pour luy faire rompre fa promeffe. Et furent toutes fes peines tornées en contentement & recompenfe telle que meritoit fa ferme, patiente & parfaicte amitié.



N vne des bonnes villes du royaulme de France y auoit vng feigneur de bonne maifon, qui eftoit aux efcoles, defirant paruenir au fçauoir par quoi la vertu & l'honneur fe doibuent acquerir entre les vertueux hommes. Et combien qu'il fuft fi fçauant que eftant en l'aage de dix fept à dix huict ans, il fembloit eftre la doctrine & l'exemple des autres, amour toutesfois après toutes les leçons ne laiffa pas de luy chanter la fienne. Et pour eftre mieulx ouy & receu fe cacha deffoubz le vifaige & les oeilz de la plus belle dame qui fuft en tout le païs,

laquelle pour quelque procès eftoit venue en la ville. Mais auant que amour fe effayaft à vaincre ce gentil homme par la beaulté de cefte dame, il auoit gaigné le cueur d'elle en voyant les perfections qui eftoient en ce feigneur : car en beaulté, grace, bon fens & beau parler n'y auoit nul, de quelque eftat qu'il fuft, qui le paffaft. Vous qui fçauez le prompt chemin que faict ce feu quand il fe prent à vng des bouts du cueur & de la fantaifie, vous iugerez bien que entre deux fi parfaicts fubiects n'arrefta gueres amour qu'il ne les euft à fon commandement, & qu'il ne les rendift tous deux fi remplis de fa claire lumiere que leur penfer, vouloir & parler n'eftoient que flamme de ceft amour. La ieuneffe qui en luy engendroit crainte luy faifoit pourchaffer fon affaire le plus doucement qu'il luy eftoit poffible. Mais elle qui eftoit vaincue d'amour n'auoit poinct befoing de force. Toutesfois la honte qui accompaigne les dames le plus qu'elle peult, la garda quelque temps de monftrer fa volunté. Si eft ce que à la fin la fortereffe du cueur où l'honneur demeure fut ruinée de telle forte que la pauure dame s'accorda en ce dont elle n'auoit poinct efté difcordante. Mais pour experimenter la patience, fermeté & amour de fon feruiteur, luy octroya ce qu'il demandoit auecq vne trop difficile condition, l'affeurant que s'il la gardoit à iamais elle l'aimeroit parfaictement, & que s'il y failloit il eftoit feur de ne l'auoir de fa

vie : c'eſt qu'elle eſtoit contante de parler à luy, dans vng lict, tous deux couchez en leurs chemiſes, par ainſy qu'il[1] ne luy demandaſt rien dauantaige ſinon la parole & le baiſer. Luy qui ne penſoit poinct qu'il y euſt ioye digne d'eſtre accomparée à celle qu'elle luy promettoit luy accorda. Et le ſoir venu la promeſſe fut accomplie. De ſorte que pour quelque bonne chere qu'elle luy feiſt ne pour quelque tentation qu'il euſt ne vouluſt faulſer ſon ferment. Et combien qu'il n'eſtima ſa peine moindre que celle du purgatoire, ſi fut ſon amour ſi grand & ſon eſperance ſi forte, eſtant ſeur de la continuation perpetuelle de l'amitié que auecq ſi grande peine il auoit acquiſe, qu'il garda ſa patience, & ſe leua d'auprès d'elle ſans iamais luy faire aucun deſplaiſir. La dame, comme ie croy, plus eſmerueillée que contente de ce bien, ſoupçonna incontinant ou que ſon amour ne fuſt ſi grande qu'elle penſoit ou qu'il euſt trouué en elle moins de bien qu'il n'en eſtimoit, & ne regarda pas à ſa grande honneſteté, patience & fidelité à garder ſon ferment.

Elle ſe delibera de faire encore vne autre preuue de l'amour qu'il luy portoit auant que tenir ſa promeſſe. Et pour y paruenir le pria de parler à vne fille qui eſtoit en ſa compaignie, plus ieune qu'elle & bien fort belle, & qu'il luy tint propos d'amitié à fin que ceux qui le voyaient venir en ſa maiſon ſi ſouuent penſaſſent que ce fuſt pour ſa damoiſelle & non pour elle. Ce

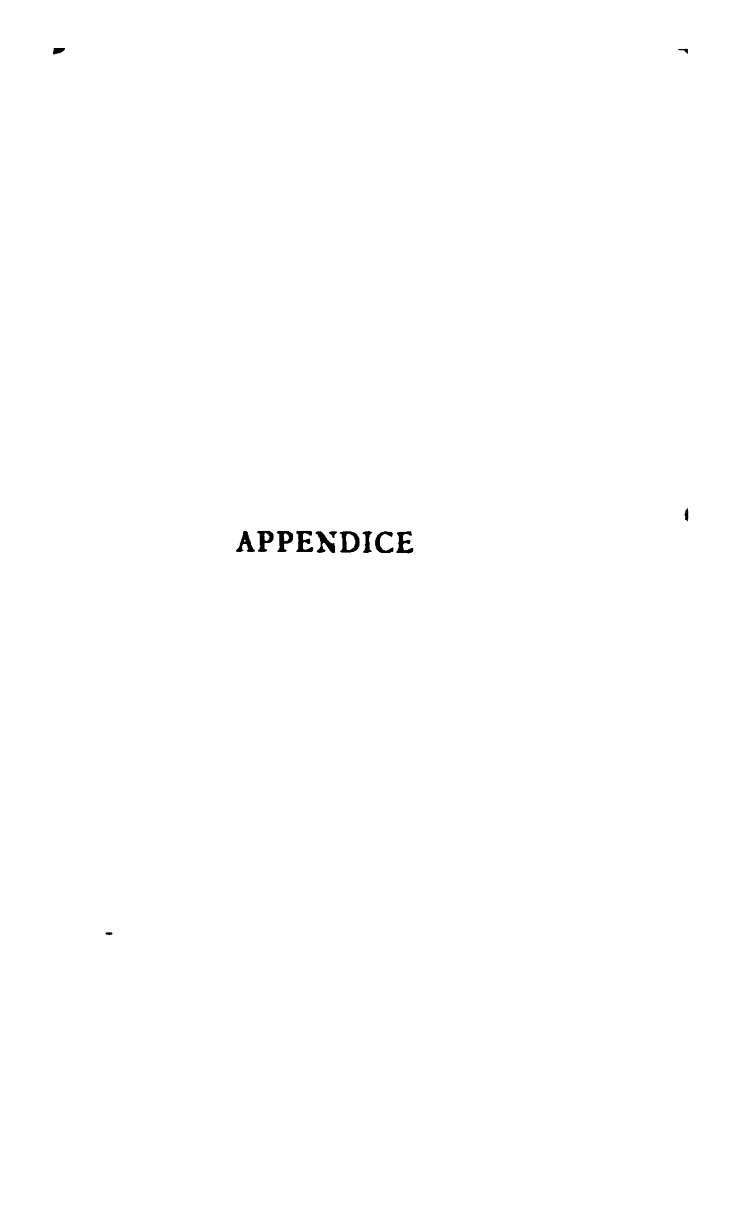
ieune feigneur qui fe tenoit feur d'eftre autant aimé comme il aimoit, obeit entierement à tout ce qu'elle luy commanda, & fe contraignit pour l'amour d'elle de faire l'amour à cefte fille, qui le voyant tant beau & bien parlant, creut fa menfonge plus que vne autre verité, & l'aima autant comme fi elle euft efté bien fort aymée de luy. Et quand la maiftreffe veid que les chofes en eftoient fi auant & que toutesfois ce feigneur ne ceffoit de la fommer de fa promeffe, luy accorda qu'il la vint veoir à vne heure après minuict : & qu'elle auoit tant experimenté l'amour & l'obeiffance qu'il luy portoit, que c'eftoit raifon qu'il fuft recompenfé de fa longue patience. Il ne fault poinct doubter de la ioye qu'en receut ceft affectionné feruiteur qui ne faillit de venir à l'heure affignée. Mais la dame pour tenter la force de fon amour dift à fa belle damoifelle : Ie fçay bien l'amour que vng tel feigneur vous porte, dont ie croy que vous n'auez moindre paffion que luy : & i'ay telle compaffion de vous deux que ie fuis deliberée de vous donner lieu & loifir de parler enfemble longuement à voz aifes. La damoifelle fut fi tranfportée qu'elle ne luy fceut faindre fon affection : mais luy dift qu'elle n'y vouloit faillir. Obeiffant donc à fon confeil & par fon commandement fe defpouilla, & fe meit en vng beau lict toute feule en vne chambre : dont la dame laiffa la porte entre ouuerte, & alluma de la clairté dedans pour-

quoy la beaulté de cefte fille pouuait eftre veue clairement. Et en faingnant de s'en aller fe cacha fi bien auprès du lict qu'on ne la pouuoit veoir. Son pauure feruiteur la cuidant trouuer comme elle luy auoit promis, ne faillit à l'heure ordonnée d'entrer en la chambre le plus doulcement qu'il luy fuft poffible. Et après qu'il eut fermé l'huys & ofté fa robbe & fes brodequins fourrez, s'en alla mettre au lict où il penfoit trouuer ce qu'il defiroit. Et ne fceut fi toft aduancer fes bras pour embraffer celle qu'il cuidoit eftre fa dame, que la pauure fille qui le cuidoit tout à elle n'euft les fiens à l'entour de fon col, en luy difant tant de paroles affectionnées & d'vn fi beau vifaige, qu'il n'eft fi fainct hermite qui n'y euft perdu fes patenoftres. Mais quand il la recongneut tant à la veue qu'à l'ouye, l'amour qui auecq fi grande hafte l'auoit fait coucher, le feit encores plus toft leuer, quand il congneut que ce n'eftoit celle pour qui il auoit tant fouffert. Et auecq vn defpit tant contre la maiftreffe que contre la damoifelle lui dift : Votre folie & la malice de celle qui vous a mife là ne me fçauroient faire aultre que ie fuis; mais mettez peine d'eftre femme de bien : car par mon occafion ne perdrez poinct ce bon nom. Et en ce difant, tant courroucé qu'il n'eftoit poffible de plus, faillit hors de la chambre, & fut longtemps fans retourner où eftoit fa dame. Toutesfois amour qui iamais n'eft fans efperance, l'affeura que

plus la fermeté de fon amour eftoit grande & congneue par tant d'experience, plus la iouiffance en feroit longue & heureufe. La dame qui auoit veu & entendu tous ces propos, fut tant contente & efbahye de veoir la grandeur & fermeté de fon amour qu'il luy tarda bien qu'elle ne le pouuoit reueoir pour lui demander pardon des maulx qu'elle luy auoit faictz à l'efprouuer. Et fi toft qu'elle le put trouuer ne faillit à luy dire tant d'honneftes & bons propos, que non feulement il oublia toutes fes peines, mais les eftima très heureuses veu qu'elles eftoient tournées à la gloire de fa fermeté & à l'affeurance parfaicte de fon amitié. De laquelle, depuis cefte heure là en auant, fans empefchement ne fafcherie il eut la fruition telle qu'il la pouuoit defirer.

Ie vous prie, mes dames, trouuez-moy vne femme qui ait efté fi ferme, fi patiente & fi loyale en amour que ceft homme cy a efté. Ceulx qui ont experimenté telles tentations, trouuent celles que l'on painct en Sainct Anthoine bien petites au pris; car qui peut eftre chafte & patient auec la beaulté, l'amour, le temps & le loifir des femmes fera affez vertueux pour vaincre tous les diables. — C'eft dommaige, dift Oifille, qu'il ne s'adreffa à vne femme auffi vertueufe que luy: car ce euft efté la plus parfaicte, la plus honnefte amour dont l'on oyt iamais parler. — Mais ie vous prie,

dift Geburon, dictes lequel tour vous trouuez le plus difficile des deux ? — Il me femble, dift Parlamente, que c'eft le dernier; car le defpit eft la plus forte tentation de toutes les autres. Longarine dift qu'elle penfoit que le premier fuft le plus mauuais à faire; car il falloit qu'il vainquift l'amour & foy mefmes pour tenir fa promeffe. — Vous en parlez bien à voz aifes, dift Simontault; mais nous qui fçauons que la chofe vault en debuons dire noftre opinion. Quant eft de moy, ie l'eftime à la premiere fois fot & à la derniere fol; car ie croy que en tenant promeffe à fa dame, elle auoit autant ou plus de peine que luy. Elle ne luy faifoit faire ce ferment finon pour fe faindre plus femme de bien qu'elle n'eftoit, fe tenant feure que vne forte amour ne fe peut lier ny par commandement, ne par ferment, ne par chofe qui foit au monde. Mais elle vouloit faindre fon vice fi vertueux qu'il ne pouuoit eftre gaingné que par vertuz heroïcques. Et la feconde fois il fe monftra fol de laiffer celle qui l'aimoit & valoit mieulx que celle où il auoit ferment au contraire, & fi auoit bonne excufe fur le defpit de quoy il eftoit plein. Dagoucin le reprint difant qu'il eftoit de contraire opinion; & que à la premiere fois il fe monftra ferme, patient & veritable, & à la feconde loyal & parfaict en amitié. — Et que fçauons nous, dift Saffredent, s'il eftoit de ceulx qu'vn chapitre nomme *de frigidis & maleficiatis*[1] ? Mais fi

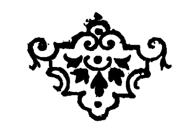


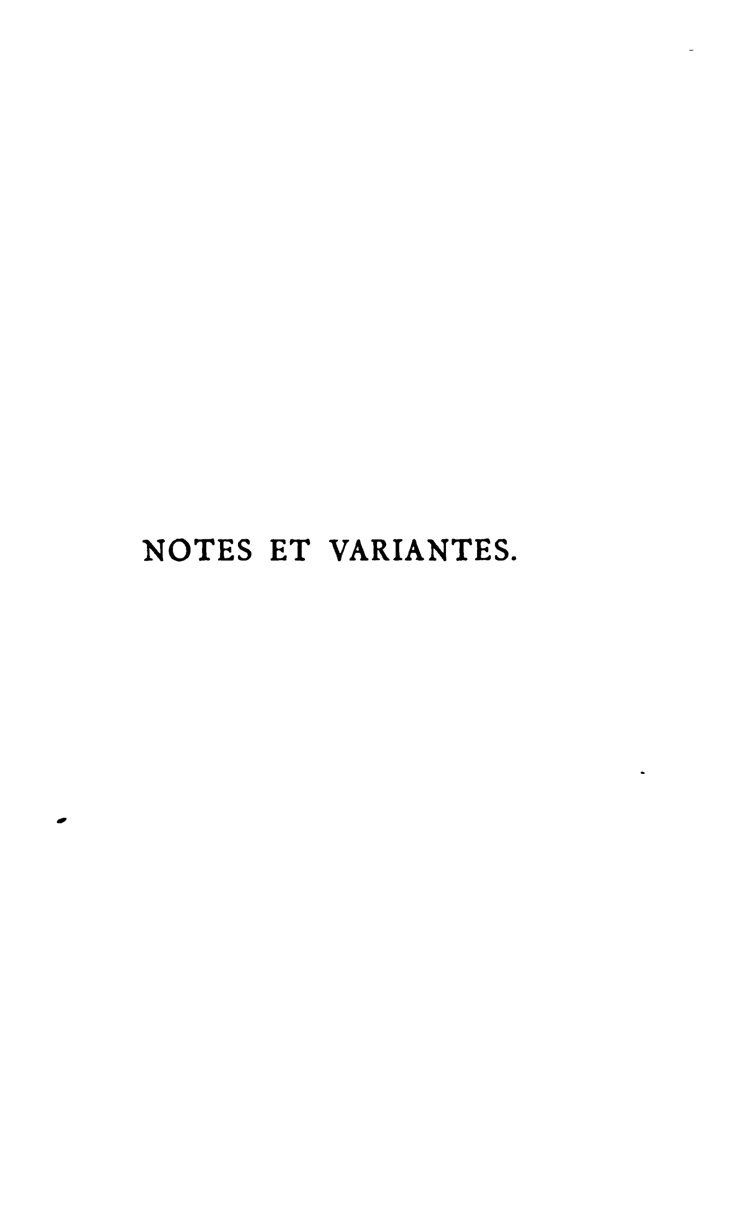
APPENDICE

beau bout & demanda à tout l'affiftence des femmes, fi elles ne fçauoient que c'eftoit de manger de la chair crue de nuict : « Ie le vous veux apprendre, mes dames ! » dift-il. Les ieunes hommes d'Amboife là prefens, qui ne faifoient que d'y arriuer auec leurs femmes, fœurs & niepces, & qui ne congnoiffoient l'humeur du pelerin, commencerent à s'en fcandalifer. Mais, après qu'ils l'eurent efcouté dauantage, ils conuertirent le fcandale en rifée, mefmement quand il dift que, pour manger l'aigneau, il falloit auoir les reins ceints, des pieds en fes fouliers, & vne main à fon bafton. Le cordelier les voyant rire, & fe doutant pourquoy, fe reprint incontinent : « Eh bien ! dift-il, des fouliers en fes pieds & vn bafton en fa main : blanc chapeau, & chapeau blanc, eft ce pas tout vn ? » Si ce fut lors à rire, ie croy que vous n'en doubtez point. Les dames mefmes ne s'en peurent garder, auxquelles il s'attacha d'autres propos recreatifs. Et, fe fentant près de fon heure, ne voulant pas que ces dames s'en allaffent mal contentes de luy, il leur dift : « Or ça, mes belles dames, mais que vous foyez tantoft à cacqueter parmy les commeres, vous demanderez : « Mais qui « eft ce maiftre frere, qui parle fi hardiment? « C'eft quelque bon compaignon. » Ie vous diray, mes dames, ie vous diray, ne vous en eftonnez pas, non, fi ie parle hardiment : car ie fuis d'Aniou, à voftre commandement. » Et en difant ces mots, mit fin à fa predication, par

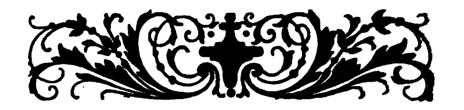
laquelle il laiſſa ſes auditeurs plus prompts à rire de ſes ſots propos, qu'à pleurer en la memoire de la paſſion de Noſtre Seigneur, dont la commemoration ſe faiſoit en ces iours là. Ses autres ſermons, durant les feſtes, furent quaſi de pareille efficace. Et comme vous ſçauez, que tels freres n'oublient pas à ſe faire queſter, pour auoir leurs œufs de Paſques, en quoy faiſant on leur donne non ſeulement des œufs, mais pluſieurs autres choſes, comme du linge, de la filace, des andouilles, des iambons, des eſchinées[a], & autres menues choſettes. Quand vint le mardy d'après Paſques, en faiſant ſes recommendations, dont telles gens ne ſont point chiches, il diſt : « Mes dames, ie ſuis tenu à vous rendre graces de la liberalité dont vous auez vſé enuers noſtre pauure conuent, mais ſi fault il que ie vous die, que vous n'auez pas conſideré les neceſſitez que nous auons : car la plus part de ce que nous auez donné, ce ſont andouilles, & nous n'en auons point de faulte, Dieu mercy : noſtre conuent en eſt tout farcy. Qu'en ferons-nous donc de tant? Sçauez vous quoy? mes dames, ie ſuis d'auis que vous meſtiez vos iambons parmy nos andouilles, vous ferez belle aumoſne! » Puis, en continuant ſon ſermon, il feit venir le ſcandale à propos, & en diſcourant aſſez bruſquement par deſſus, auec quelques exemples, il ſe meit en grande admiration, diſant : « Eh dea, meſſieurs & mes dames de Sainct-Martin, ie m'eſtonne fort de vous, qui

— Puis que me faictes participer à voſtre coulpe, diſt Nomerfide, ie m'adreſſeray à tel qui reparera noſtre imperfection preſente. Ce ſera Dagoucin, qui eſt ſi ſage, que, pour mourir, ne vouldroit dire vne follie. Dagoucin la remercia de la bonne eſtime qu'elle auoit de ſon bon ſens, & commença à dire l'hiſtoire que i'ay déliberé vous racompter : eſt pour vous ſaire veoir comment amour aueugliſt les plus grands & honneſtes cueurs, & comme vne meſchanceté eſt difficile à vaincre par quelque benefice que ce ſoit.





NOTES ET VARIANTES.



NOTES ET VARIANTES.

—

La première édition de l'*Heptaméron* fut publiée en [illegible] par Pierre Boaistuau, surnommé Launay. Elle a [illegible] *Histoire des amants fortunez* & ne porte pas de nom d'au- teur. L'œuvre originale n'y est aucunement [illegible] en 1559, un des familiers de la reine de [illegible] Gruget, donna une autre édition. Les [illegible] replacées dans l'ordre qu'elles devaient avoir [illegible] l'auteur fut dévoilé & le titre d'*Heptaméron* [illegible] Toutefois les noms propres & les passages [illegible] furent point reproduits. Cette édition [illegible] celles qui furent publiées depuis. [illegible] rajeunie, ou *mise en beau langage*, se [illegible] formait & perdait de sa valeur. Ce [illegible] M. Leroux de Lincy eut l'idée de [illegible] & de donner une leçon correcte de [illegible] nuscrits sont nombreux. L'on en [illegible] douze à la Bibliothèque nationale. [illegible]

il n'est donc plus permis de suivre le texte de Gruget. Dans celle que nous offrons aujourd'hui aux amateurs de bons textes, nous avons établi la leçon de l'*Heptaméron* d'après les meilleurs manuscrits, respectant l'orthographe, bien qu'elle ne soit pas toujours uniforme, & la ponctuation. Lorsque nous avons préféré une leçon à une autre, nous avons soigneusement noté celle que nous rejetions, pour la donner en variante, en indiquant le numéro sous lequel le manuscrit, d'où elle est tirée, est catalogué à la Bibliothèque nationale. Nous espérons ainsi avoir donné un texte définitif de l'*Heptaméron des Nouvelles de la Reine de Navarre.*

Les sommaires des Nouvelles & les prohèmes des Journées sont empruntés au manuscrit 7576 [5]. [5].

Pour offrir plus de commodité aux lecteurs qui, lisant une note, voudraient se reporter au texte, nous avons accompagné chaque numéro de renvoi du numéro de la page où il se trouve. Ainsi 8—23 signifie que le nº 8 est renfermé dans la page 23.

PROLOGUE.

1—1. — *Caulderès.* — Aujourd'hui Cauterets (Hautes-Pyrénées), célèbre par ses sources d'eaux chaudes, connues du temps des Romains. Nous attribuons l'orthographe *Caulderès* à l'étymologie latine : *calidæ,* chaudes.

2—1. — *Tant de France que d'Espaigne.* — *Tant de France, Espagne & autres lieux* (7576 [5]. [5].).

3—2. — *Therbes.* — Bien que quelques manuscrits donnent Tarbes, nous avons conservé cette orthographe

qui se retrouve dans plusieurs auteurs du temps. Était-ce la prononciation béarnaise? Le bibliophile Jacob y croit voir une altération de *Therme*.

4—2. — *Gaue béarnois*. — C'est sans doute par erreur de copiste qu'un manuscrit porte *viarnois*. Ce gave, aujourd'hui gave de Pau, se jette dans l'Adour.

5—3. — *Les vngs allerent à Marseille*. — *D'ond par la mer les vngs tirerent à Marseille* (7576 [5]. [5].).

6—3. — *Oisille*. — Le Ms. 7576[2] porte constamment *Osile*. Étant donné les conjectures que nous émettons plus loin sur ce nom, cette orthographe nous paraîtrait la meilleure.

7—3. — *Nostre Dame de Serrance*. — Aujourd'hui Sarrance. Lieu de pèlerinage; Louis XI y alla faire ses dévotions. On y voit encore les ruines de l'abbaye construite, sous l'invocation de la Vierge, par les religieux de l'ordre de Prémontré.

8—3. — *Dont elle auoyt oy parler*. — Cette phrase depuis: *Non qu'elle fut si superstitieuse*, se trouve dans tous les manuscrits & n'existe dans aucune des éditions qui ont précédé celle de M. Leroux de Lincy.

9—4. — *Mauuais garsons*. — En 1525, une bande de voleurs, dits *les mauvais garsons*, avait désolé Paris & ses environs; de là ce synonyme donné à malfaiteurs. Ils eurent plusieurs engagements avec les troupes régulières. Leur chef, le roi Guillot, fut pris & exécuté.

10—5. — *Qui leur estoit requeste fort aisée à faire*. — C'est la leçon du Ms. 7576[2]; les autres manuscrits suppriment *à faire*.

11—5. — *L'abbaye se nomme Saint-Savyn*. — Elle fut fondée par Charlemagne pour l'ordre des Bénédictins. Raimond Ier, comte de Bigorre, l'accrut en lui faisant don des revenus des bains de Cauterets, de l'octroi de l'épaule droite & de la peau de tous les sangliers, cerfs & isards pris dans

la vallée. Lors des processions, l'abbé était tenu de payer d'un *baiser de paix* le bouquet que lui donnait la plus jolie fille d'Argelès. La Révolution détruisit l'abbaye, mais le village qui l'environnait existe toujours. Il est situé dans le département des Hautes-Pyrénées, à dix-sept kilomètres de Lourdes. L'abbé, qui était de fort bonne maison & logea les personnages de l'*Heptaméron*, est, selon toute probabilité, Raimond de Fontaine, gouverneur de cette abbaye de 1534 à 1540, sous les abbés commandataires Antoine de Rochefort & Nicolas d'Angu, évêque de Séez, chancelier du roi de Navarre. Les abbés commandataires étaient ceux qui jouissaient du titre & des revenus d'une abbaye sans être tenus d'y résider.

12— 6. — *Après qu'il entendit la verité.* — *Et quand il eu entendu la verité* (7576 [5]. [5].).

13—6. — *D'autant qu'elles auoient eu affaire contre bestes non contre hommes.* — *D'autant que c'estoit aus bestes non aus hommes; que aus hommes il y a quelque misericorde, & aus bestes non. Car les poures dames à demie lieue de ça Peyrechitte*... (7576 [2]). — *D'autant qu'aux hommes il y a quelque misericorde & aux bestes non*... (7576 [5]. [5].).

14—6. — *Peyrechitte.* — Aujourd'hui Pierrefitte-Nestalas, à 8 kilomètres d'Argelès.

15—8. — *Se confiant à la bonté de son cheual.* — ...*en la force & la bonté de son cheual* (7576 [2]).

16—8. — *Tourna son cheual dont il venoit.* — *Tourna son cheual de là où il estoit venu* (7576[2]).

17—8. — *Deuant luy.* — *Deuant soy* (7576 [2]).

18—9. — *Qu'elle le tenoit.* — *Qu'elle l'auoit* (7572 [4]).

19—9. — *Les fournyt de vin.* — *Les fournyt des meilleurs cheuaux qui fussent en Lavedan, de bonnes cappes de Bear, de vin* (7576[2]). — Les chevaux de la vallée de Lavedan, simplement nommés *lavedans*, sont vites & fougueux. Ces qua-

lités font leur renommée. Quant à la cape béarnaise, elle doit sa réputation au capuchon qui l'accompagne.

20—10. — *Que le nombre des pèlerins & des pelerines augmentast.* — Les Ms. 7576 ⁵. ⁵. remplacent *pelerines* par *presents*; les éditions de 1558 & de 1559 donnent *payans*

21—10. — *Devenir malades.* — *Demeurer malades* [illegible] ,

22—11. — *Si regarde à sa perte, qu'il n'ayt occasion* [illegible] *S'ilz regardent leur perte* (7576 ⁸). — *S'il regarde sa perte qui n'ait occasion* (7576 ⁵. ⁵.).

23—11. — *Les Saintes Lettres.* — Les Livres saints

24—11. — *Le prens la Saincte Escripture & la* [illegible] — [illegible] l'on en croit l'historien Pierre Olhagaray, Marguerite [illegible] cédait ainsi & ne laissait « aucun iour sans auoir attentiuement vagué à la lecture de quelques pages de ce liure [illegible] qui, arrousant nos ames de la liqueur celeste, nous [illegible] fidelles préseruatifs contre toutes sortes de maux & [illegible]tions diaboliques » (*Histoire de Foix, Bearn & Navarre*) ,

25—12. — *Demander pardon à Dieu.* — C'est [illegible] Ms. 7576 ⁵. ⁵.; les autres suppriment *à Dieu*.

26—14. — *Les cent Nouvelles de Bocace, nouuellement traduides en françois.* — Ce passage nous éclaireraıt [illegible] de la composition de l'*Heptameron*, s'il nous etait [illegible] que cet ouvrage fut écrit d'une maniere suivie & [illegible] plan déterminé. Nous croyons que beaucoup de [illegible] ont été conçues antérieurement à cette date (1545). Quoi [illegible] en soit, il reste évident que ce ne fût qu'après cette traduction que Marguerite songea à relier, dans un cadre [illegible] à celui dont s'était servi Boccace, les petits contes, qu'elle avait écrits de ci & de là. Le prologue général, les prologues & les epilogues de chaque Journée datent de cette époque, c'est-à-dire après 1545. Cette traduction est celle d'Anthoine Le Maçon, conseiller du Roy & trésorier extraordinaire de ses guerres. Il avait été incité à la faire par Marguerite elle-même, ainsi qu'il appert du commencement

du prologue. « S'il vous souuient (ma Dame) du temps que vous feiftes feiour de quatre ou cinq moys à Paris, durant lequel vous me commandaftes (me voyant venu nouuellement de Florence, où i'auois feiourné vn an entier) vous faire lecture d'aucunes nouuelles du *Decameron* de Bocace, après laquelle il vous plaift me commander de traduire tout le liure en noftre langue françoyfe, m'affeurant qu'il feroit trouué beau & plaifant, &c... »

27—14. — *Monfeigneur le Daulphin, madame la Daulphine.* — François, fils aîné de François Ier, né en 1518, mourut en 1536. Son frère Henri, depuis roi de France sous le nom de Henri II, prit alors le titre de Dauphin. La traduction de Le Maçon ayant paru en 1545, c'est donc de cet Henri qu'il est ici question. Le 27 octobre 1533 il avait épousé Catherine de Médicis, fille de Laurent II de Médicis, duc d'Urbin.

28—14. — *Madame Marguerite.* — Plusieurs commentateurs, le bibliophile Jacob entre autres, ont cru reconnaître sous ce nom Marguerite elle-même. Nous ne sommes pas de cet avis. Les louanges que Marguerite donne à ces dames & la façon dont elle en parle prouvent surabondamment qu'elle n'a pas eu le mauvais goût de se désigner sous ce nom. Nous pensons donc qu'il faut voir dans *madame Marguerite* non pas elle, mais sa nièce, Marguerite de Berry, plus tard Marguerite de Savoie, fille de François Ier, née en 1523.

29—15. — *Mais les grandes affaires furvenuz au Roy depuis.* — Il s'agit sans doute de la quatrième guerre entre François Ier & Charles-Quint, qui commença en 1542. Il est vrai que la traduction de Le Maçon n'était pas encore publiée, mais des copies manuscrites circulaient à la cour.

30—15. — *Auffy la paix d'entre luy & le Roy d'Angleterre.* — En 1543, Marie Stuart, à peine âgée d'un an, venait d'être nommée reine d'Écosse. Henri VIII songea à réunir ce pays à l'Angleterre par le mariage de son fils Édouard avec cette reine au berceau. François Ier fit avorter ce projet. Henri VIII,

mécontent, entra dans la ligue formée par Charles-Quint dans le but de démembrer la France.

31—15. — *L'accouchement de madame la Daulphine.* — Après dix ans de stérilité, Catherine de Médicis venait de mettre au monde un fils, François II, le 3 janvier 1543.

32—16. — *Estant asseurée qu'ilz auront ce présent ici plus agréable.* — Ce dernier membre de phrase est conforme au texte du Ms. 7576[2]. Les autres manuscrits portent : *Estant asseurée que si quelcun trouue, &c...*

33—17. — *Mais dist à Simontault qu'il commençast, ce qu'il feit.* — *Mais dist à Simontault : commencés à dire quelque bonne chose, & l'on vous écoutera. Lequel, conuié de tout le monde, se print à dire* (7576[2]).

CONJECTURES SUR LES PERSONNAGES DE L'*HEPTAMÉRON*.

DAGOUCIN.

D'après le prologue & les épilogues des différentes Nouvelles, Dagoucin nous apparaît avec un caractère mélancolique. Sa sagesse est si grande qu'il préférerait mourir que de dire une folie. Jamais il ne médit des femmes & cependant il craint leur amour, de peur d'être trompé.

Jusqu'à ce jour le véritable nom de ce personnage n'a pas été découvert. Nous croyons cependant pouvoir émettre une conjecture à son égard, basée sur les faits suivants. Dans l'épilogue de la Nouvelle VIII, Dagoucin défend si bien la constance en amour que Simontault l'accuse « de reuer la

Republique de Platon qui s'efcript mais ne s'exprimente pas. » Or dans l'entourage de Marguerite se trouvait un certain *J. de la Haye*, fort épris de ce philosophe & qui avait traduit du latin les *Commentaires* de Marsile Ficin sur le Banquet de Platon. — Plus loin, Dagoucin avoue une passion malheureuse dont Parlamente connaît si bien l'objet qu'il est de toute évidence que cet objet & elle ne font qu'un. En ouvrant le *Tombeau de Marguerite*, nous trouvons sous la signature de *Rob. de la Haye* le quatrain :

J'ai eu longtemps la larme à l'œil,
Perdant un Roi qui fut mon père :
Maintenant je double mon deuil
Perdant fa fœur qui fut ma mère.

Ce Robert de la Haye, dont le nom n'existe qu'à ce seul endroit, ne serait-il pas le même que J. de la Haye, caché sous le pseudonyme de Dagoucin ?

ENNASUITE.

L'édition de 1558 défigure ce nom pour en faire *Emarfuite*. L'éditeur trouvait-il qu'il existait trop de transparence dans les deux premières syllabes de ce nom formant l'anagramme de Anne ? Du reste, d'après le caractère de cette jeune femme, M. Leroux de Lincy a cru reconnaître Anne de Vivonne, mère de Brantôme, qui, d'après le dire de ce dernier, était une des devisantes de l'*Heptaméron* (*Dames galantes*, Discours Ier). Nous admettons cette conjecture, qui se trouverait encore confirmée par la remarque que nous avons faite sur les deux premières syllabes du nom.

GEBURON.

L'édition de 1558 porte *Guebron*. — Nous avons lu avec le plus grand soin les prologues & les épilogues des diffé-

rentes Journées & Nouvelles, afin de bien nous pénétrer de l'esprit de ce personnage sur le vrai nom duquel aucune conjecture n'a été émise. A ses raisonnements sensés, aux retours qu'il fait volontiers vers les anciens, au ton sentencieux avec lequel il débite maximes & proverbes nombreux, nous avons cru reconnaître sous ce pseudonyme Nicolas Bourbon, bon pédagogue & précepteur de Jeanne d'Albret, fille de Marguerite d'Angoulême.

HIRCAN.

M. Leroux de Lincy pense que ce personnage pourrait bien être Charles d'Alençon, premier mari de l'auteur de l'*Heptaméron*. Tous les éditeurs qui l'ont suivi ont émis cette conjecture sans plus ample informé. Nous ne sommes nullement de cet avis. Quel intérêt, en effet, aurait poussé la reine de Navarre à placer dans le cadre de son œuvre un homme mort depuis longtemps, qu'elle n'avait jamais aimé & dont la perte ne lui avait causé aucun regret? D'un autre côté & à première vue, Hircan rappelle l'anagramme de Henri. Or, comme nous aurons l'occasion de le constater plus d'une fois dans ces notes, Marguerite aimait beaucoup forger les noms de ses personnages avec une partie anagrammatique des noms qu'ils portaient dans la vie réelle. En cherchant aussi dans les prologues & les épilogues de l'*Heptaméron*, nous reconnaîtrons que Hircan est un homme de morale très relâchée, aimant fort le plaisir & les dames qui répondent à ses avances. La fidélité à sa femme est chose inconnue pour lui. Il prétend que l'esprit de l'homme a besoin de distractions, se moque hautement de ceux qui meurent d'amour, parce que, ajoute-il, « en amour la fortune sourit aux audacieux. » Ces traits sont presque identiques à ceux qui forment le caractère d'Henri d'Albret. Dans ses lettres, Marguerite se plaint de ne pouvoir l'empêcher de jeter les yeux sur d'autres femmes & *d'aimer les dames espaignolles*. Si encore il n'était que

volage, mais il est indifférent. Sa femme le sent bien. Elle lui reproche, pendant qu'elle est enceinte & séparée de lui, de ne pas même lui faire *le plaisir de luy escripre ung seul mot*. Reproche d'autant plus cruel que les grossesses de la reine de Navarre furent toujours difficiles & douloureuses. En rapprochant point à point ces deux caractères, Hircan & Henri d'Albret, le lecteur curieux sera vite convaincu que les commentateurs qui nous ont précédé ont dû suivre une mauvaise piste, & que Marguerite a voulu dépeindre le roi de Navarre & non pas le duc d'Alençon.

LONGARINE.

Longarine est une jeune veuve, gaie, franche, ayant toujours vécu en parfaite intelligence avec son mari. Elle tourne tout au côté risible. Quant aux amoureux, elle n'en a nul souci & les congédie bel & bien, ayant éprouvé que ce sont gens qui pensent beaucoup plus à leurs plaisirs qu'à la femme qu'ils prétendent aimer. Tous les traits de ce caractère se rapportent assez bien à Mme de Chastillon. « Ceste dame, dit Brantôme, demeura vefue fort ieune & belle, sage & vertueuse, & pour cela fut esleue dame d'honneur de la feue reyne de Navarre. » Mme de Chastillon était une fille de la maison de Chabannes, héritière de la maison de Dammartin.

NOMERFIDE.

Le pseudonyme de Nomerfide est jusqu'à ce jour resté impénétrable. En 1878, M. Félix Franck, dans une notice mise en tête des *Comptes du monde adventureux*, publiés chez Alph. Lemerre, dit : « La belle comtesse de Chasteaubriant, Françoise de Foix, maîtresse du roi, désignée sous le nom de *Nomer fide* parmi les devisantes de l'*Heptaméron*. » M. Franck a sans doute des raisons pour émettre cette opi-

nion, mais il néglige de nous les faire connaître. Nous nous contenterons de remarquer qu'au prologue de la deuxième Journée, Parlamente donne sa voix à Nomerfide comme à la plus jeune, mais non pas à la plus folle. Or la comtesse de Chasteaubriant, née en 1475, était plus âgée que la reine de Navarre elle-même. Nomerfide ne serait-elle pas plutôt nièce de Marguerite d'Angoulême, Marguerite de France, plus tard Marguerite de Savoie. Née le 5 juin 1523, elle est bien la plus jeune des devisantes. Elle n'en est pas la plus folle non plus, puisque, pour sa sagesse, on lui donna le nom de Minerve de la France.

OISILLE.

M. Leroux de Lincy a cru voir dans cette veuve de longue expérience, que chacun révère comme la plus âgée, le portrait de Louise de Savoie, mère de la reine de Navarre. Il se base aussi sur ce que le nom de Oisille est bien près de l'anagramme de *Loyse*. Quelques manuscrits, du reste, écrivent *Osile*. C'est une preuve, soit; mais il n'y avait pas qu'une Loyse à la cour de Marguerite, & la sagesse, la vertu & la piété de dame Oisille nous paraissent fort peu convenir à la personne de la régente de France, femme d'un esprit souple, insinuant, d'une grande dépravation de mœurs, d'une cupidité sans égale, & qui rechercha & trouva dans la possession du pouvoir la satisfaction de ses passions. « Il y avait à la cour de Marguerite, dit M. Félix Franck dans une note à la notice que j'ai citée précédemment, une autre *Loyse*, Louise de Daillon, sénéchale de Poitou, compagne habituelle de litière de la reyne de Navarre, grand'mère de Brantôme & mère d'Anne de Vivonne (une des *devisantes* de l'*Heptaméron*, dont elle savait plus d'un secret, au dire de Brantôme). — La maison de Bourdeille était du Périgord; la famille du Lude (celle de Louise de Daillon) du Poitou, & celle de Vivonne, de la Guyenne : elles étaient donc proches voisines. Or, dans l'entretien qui sépare la XXIIe Nouvelle

de l'*Heptaméron* de la XXIII[e], M[me] Oisille dit : « Vous m'avez remis en mémoire vne piteuse hiſtoire que feray contrainĉte de dire, *pour ce que ie ſuis voiſine du païs où de mon temps elle eſt aduenuë.* » Et elle commence ainsi : « *Au païs du Perigord* y auoit vn gentilhomme... » Sans doute Louise de Savoie, comme comtesse d'Angoulême, s'était aussi, jadis, trouvée du voisinage ; mais ce propos ne convient-il pas mieux encore à une personne appartenant vraiment au pays, à Louise de Daillon, qu'à une princesse d'origine étrangère ?»

Nous sommes heureux que cette opinion, qui était la nôtre, se trouve confirmée par cette note. Le caractère gai & sévère, piquant & vertueux de dame Oisille nous a toujours paru s'appliquer parfaitement à Louise de Daillon, sénéchale de Poitou, dame douairière de la Châtaigneraye. Cette dame était tenue en si haute estime à la cour qu'à la mort de M[me] de Chastillon, dame d'honneur de la reine de Navarre, le roi la nomma à sa place & l'envoya quérir en sa maison. Il la donna de sa propre main à la reine sa sœur, parce qu'il ne connaissait aucune personne aussi sage & aussi vertueuse, si bien qu'il l'appelait *noſtre cheuallier ſans reproches*. Le respect des personnages de l'*Heptaméron* pour cette dame se trouve expliqué naturellement.

PARLAMENTE.

Nous ne nous appuierons pas longtemps sur ce personnage, sous lequel on a toujours & à juste raison reconnu la reine de Navarre elle-même. N'est-elle pas la femme d'Hircan ? N'est-ce pas elle qui propose de raconter des Nouvelles ? Ce nom même n'est-il pas pour elle un excellent qualificatif ?

SAFFREDENT.

Saffredent est un gentilhomme chargé de divertir. Son seul désir est d'être surtout agréable à une dame de la com-

pagnie. Il est volage. Quelquefois il a été malheureux en amour, faute d'avoir su conduire ses entreprises avec prudence. Aussi réclame-t-il l'indulgence à l'égard des amoureux & veut-il qu'on leur pardonne les folies qu'ils peuvent commettre. Nous avons essayé de rapprocher ces traits, relevés dans les différents prologues ou épilogues de l'*Heptaméron*, d'un des personnages intimes de Marguerite. Voici ce que nous avons trouvé :

Dans le quatrième discours des *Dames Gallantes* de Brantrôme, une dame, en parlant de l'amiral Bonnivet, dit au roi : « Et par ainſy i'en paſſe mon temps, car il eſt fort plaiſant & dit de très bons mots ; ſi bien qu'on ne ſçauroit s'en garder de rire quand on eſt près de luy, tant il rencontre ſi bien. » Bonnivet était en effet un boute-en-train. Il désirait plaire à Marguerite-Parlamente. C'était, par excellence, l'homme à bonnes fortunes. Ses entrepriſes pour se faire aimer de la sœur de François Ier échouèrent. Personne mieux que lui n'était en droit de réclamer l'indulgence pour les amoureux. Pour nous, Saffredent & Bonnivet ne font qu'une seule & même personne. La reine de Navarre lui devait bien une place dans un recueil où bon nombre de Nouvelles ont eu pour thème ſes aventures galantes.

SIMONTAULT.

M. Leroux de Lincy a cru voir dans ce personnage Henri de Navarre, second mari de Marguerite. Telle n'est pas notre opinion, puisque nous avons essayé de démontrer que Henri de Navarre n'était autre que Hircan. Le problème reste donc à résoudre. Nous avons tenté cette solution en employant les procédés qui nous avaient réussi jusque-là. Nous n'avons rien trouvé de plausible. Est-ce Antoine du Moulin ? Est-ce un autre ? Ce sont là des suppositions toutes gratuites de notre part & sur lesquelles nous ne voulons pas insister.

Pour compléter ces conjectures, nous avons établi un tableau des Nouvelles dites par chacun des personnages, afin que le lecteur, en s'y reportant immédiatement, puisse juger si les Nouvelles racontées sont bien dans les sentiments que nous avons assignés à chaque conteur.

DAGOUCIN : IX — XII — XXIV — XXXVII — XLVII — LVIII — LXIII — LXVII — LXXII.

ENNASUITE : IV — XIX — XXVII — XXXVI — XLVIII — LIII — LXVI.

GEBURON : V — XVI — XXII — XXXI — XLIII — LX — LXV.

HIRCAN : VII — XVIII — XXX — XXXV — XLIX — LVI — LXIX.

LONGARINE : VIII — XV — XXV — XXXVIII — L — LIX — LXII.

NOMERFIDE : VI — XI — XXIX — XXXIV — XLIV — LV — LXVIII.

OISILLE : II — XVII — XXIII — XXXII — XLVI — LI — LXX.

PARLAMENTE : X — XIII — XXI — XL — XLII — LVII — LXIV — LXXI.

SAFFREDENT : III — XX — XXVI — XXXIX — XLI — LIV — LXI.

SIMONTAULT : I — XIV — XXVIII — XXXIII — XLV LII — LXVII.

NOUVELLE PREMIERE

M. Le Roux de Lincy a retrouvé dans le Trésor des chartes des lettres de rémission accordées au seigneur de Saint-Aignan, & dans lesquelles on peut lire une partie des circonstances de ce récit. Cette nouvelle repose donc sur un fait véritable qui a dû se passer avant l'année [illegible]

1—22. — *En la ville d'Alençon.* — Le Ms. [illegible] donne *Angoulesme.*

2—22. — *Du vivant du duc Charles, dernier duc.* — Charles IV, duc d'Alençon, premier mari de Marguerite d'Angoulême, né en 1492. Il contribua au désastre de Pavie par sa coupable précipitation à ordonner la retraite de l'arrière-garde qu'il commandait au moment où son concours pouvait encore décider du sort de la bataille. L'histoire, peut-être trop sévère, a prononcé en cette occasion le gros mot de lâcheté. La courageuse conduite de Charles d'Alençon à Marignan suffit pour repousser cette accusation. Il est ainsi quelquefois des heures terribles dans la vie d'un homme & qui semblent marquées par le doigt de la fatalité. Ce fut une de ces heures qui sonna à Pavie pour le mari de Marguerite. Il ne survécut qu'un mois à son déshonneur &, le 11 avril 1525, il expirait à Lyon, dans les bras de sa femme qu'il laissait veuve sans enfant.

3—22. — *Un procureur nommé Saint-Aignan.* — Les lettres de rémission le nomment Michel de Saint-Aignen. Il résidait & demeurait à Alençon, où il fut tenu longtemps en honneur & bonne réputation. Sa prospérité même n'avait pas manqué de lui attirer beaucoup d'envieux, qui cherchèrent par mille moyens à le faire chasser de la ville.

4—22. — *L'Euefque de Sées.* — *D'vn prelat d'Eglife duquel ie tairay le nom pour la réuerence de l'Eftat* (édit. 1558, 1559 & suiv.).

Cet évêque est Jacques de Silly, nommé à l'épiscopat de Séez le 26 février 1511. Il mourut en 1539. Son père, Jacques de Silly, était chambellan du roi & maître de l'artillerie de France.

5—22. — *Pour faire mourir la ducheffe.* — Marguerite d'Angoulême, alors duchesse d'Alençon.

6—22. — *Lieutenant general.* — Gilles du Mesnil, lieutenant général du présidial, bailliage & sénéchaussée d'Alençon.

7—22. — *Le filz du lieutenant, nommé du Mefnil.* — Les lettres de rémission n'en font pas un portrait très flatteur. Ce Jacques Dumesnil, disent-elles, était un « ieune homme auquel led. fuppliant auroit faict tous les plaifirs & auantaiges qu'il luy auroit efté poffibles, donné accès & habitude en fa maifon; penfant que led. Dumefnil feuft fon loyal amy, chargea à fa femme & feruiteurs le traicter comme fon frere, quand il viendroit, efperant led. fuppliant Aignen eftre moyen qu'il efpouferoit l'vne de fes parentes. Lefquelz bons tours & humanitez led. Dumefnil auroit mal recongneuz; mais, faifant le mal contre le bien, fuyuant la voye de iniquité, auroit mis & efforcé mettre diuifion, entre led. de Sainct Aignen & fad. femme, qui toufiours auroient vefcu en bonne grande & parfaicte amour. »

8—23. — *Penfant que, quand il l'entendroit cella le chaftieroit d'aymer tant.* — *Penfant que quand il entendroit cela il fe chaftiroit de l'aymer tant* (édit. de 1558).

9—24. — *Pour ofter toute fufpicion.* — *Sufpection,* 7572[1].

10—24. — *Et trouua fa damoifelle à vefpres aux Iacobins.* — Le couvent des Jacobins était dans un des faubourgs d'Argentan.

11—26. — *Et en demandant qu'eftce? luy fuft dift.* — *En demandant qu'effe* (édit. 1558).

12—26. — *Vng nommé Thomas Guerin.* — Venu là pour ses affaires, disent les lettres de rémission.

13—26. — *Vint donner tant de coups d'espée.* — Les lettres de rémission prétendent que Jacques du Mesnil fut frappé non par Thomas Guérin, mais par un nommé Colas, serviteur de Saint-Aignan.

14—27. — *S'en alla en franchise aux Iacobins.* — Le christianisme avait emprunté aux temples païens leurs immunités & leurs franchises. Le droit d'asile fut alors un puissant moyen de propagation & d'autorité. C'était un privilége dont jouissaient certains lieux d'arrêter dans leur enceinte l'exécution des lois contre ceux qui parvenaient à s'y réfugier. Ce droit constituait un appel à Dieu de la justice des hommes, un rempart du faible contre le fort. Le temple & son porche furent réputés asiles ; lorsque l'église n'avait pas de porche, on comptait tout autour des murailles un arpent de terrain qui était également sacré. Souvent aussi il y avait, scellé dans le mur, un anneau de salut qu'il suffisait de saisir pour être inviolable. Au xve siècle, ce droit perdit beaucoup du respect dont il avait été l'objet. Une ordonnance de 1515 le restreignit considérablement. En 1539, François Ier l'abolit. C'était saluer le progrès. Car ce droit est incompatible avec la civilisation, & inconciliable avec une législation régulière, puisque la loi est ou doit être l'asile de tous.

15—28. — *Affin qu'elle ne fust plus crue en tesmoignage.* — Les ribaudes, les bourdelières & filles publiques de toute sorte n'avaient pas le droit de tester en justice.

16—29. — *Le procureur l'eust à sa requeste.* — Il s'agit des lettres de rémission, qui furent octroyées par le roi à Châtellerault au mois de juillet 1526.

15—29. — *Les quinze cens escuz.* — Le Ms. 7576 5. 5. dit *les* xve *escuz.*

18—30. — *Les deux leuées contremont.* — Cette manière occulte de jeter les sorts, qui constitue l'*envoultement,* était

encore en usage au xvie siècle. Les figures portaient le nom de *vols* ou *voust*. Ce sortilège remonte à la plus haute antiquité. Platon le mentionne dans ses *Lois*. « Il est inutile, dit-il, d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent point s'inquiéter des petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancètres & de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont eu une foi confuse à la vérité de ces maléfices. » La même superstition existe chez les naturels du nouveau monde. Les Illinois, d'après le P. Charleroix, font de *petits marmousets*, pour représenter ceux qu'ils veulent faire mourir & leur percent le cœur.

19—30. — *Ceulx qui les ont esleués.* — *Ceux qui les auront esleués* (7576 [5]. [5].).

20—30. — *Le chancellier d'Allençon Brinon.* — Jean Brinon, seigneur de Villaine, de Remy & d'Auteuil, couseiller du roi, premier président du parlement de Rouen, chancelier d'Alençon & de Berry, était un orateur distingué & un négociateur habile. Homme de bien & bon justicier, il a laissé un poème intitulé *les Amours de De Sydire*. Il mourut à Paris le 4 avril 1528.

21—30. — *Parce qu'elle aymoit tant ce viel feruiteur, & auoit en tant d'autres chofes cogneu fa mefchanceté.* — *Parce qu'elle aymoit tant ce viel feruiteur du Mefnil & auoit en tant d'autres chofes connu la mechanceté du procureur* (7576 [5]. [5].).

22—31. — *Ma dame la Régente.* — Louise de Savoie, régente pendant la guerre d'Italie & la captivité de son fils François Ier en Espagne. Elle conserva le titre jusqu'à sa mort, bien que n'en ayant plus les fonctions.

23—31. — *Nommé La Barre.* — Jean de La Barre, prévôt & gouverneur de Paris depuis le mois de mai 1526, époque de la promulgation de l'édit qui réunissait la charge de bailli à celle de prévôt. Il mourut dans cette charge en 1533.

24—31. — *Et commuer la mort en quelque peyne cruelle.* — *Et sa mort commuée en quelque autre peine corporelle* (7576$^{5.5.}$).

25—31. — *Aux gallères de Sainct Blancart* — Le Ms. 7572^{1} donne à tort *Sainct Blanchet.* Il s'agit en effet de Bernard d'Ormezan, amiral des mers du Levant, conservateur des port & tour d'Aiguesmortes, qui portait le titre de baron de Saint-Blancart. Il fut nommé en 1521 général des galères du roi & mourut en 1538.

26—33. — *Une histoire véritable.* — *Une chose véritable* (7572^{4}).

NOUVELLE DEUXIESME.

Les événements de cette Nouvelle se passèrent en 1530, puisque ce fut cette année-là que Marguerite eut, de son second mariage avec le roi de Navarre, un fils nommé Jean, qui ne vécut que deux mois.

1—34. — *Sainct-Florentin.* — Cette église, fondée au xe siècle par le comte d'Anjou, Foulques dit *Néra*, était la paroisse spéciale des roturiers.

2—38. — *De l'honorer autant qu'il estoit possible.* — *De l'accompagner & honorer* (7576$^{5.5.}$).

3—38. — *...duquel ne nous peult effacer mort, enfer ne péché.* — Citation de l'Évangile.

4—39. — *Et sur toutes a vue.* — *Et sur toutes à Ennasuitte* (7576^{2} & 7576$^{5.5.}$).

NOUVELLE TROISIESME.

Cette Nouvelle se rapporte à Alphonse V, roi d'Aragon & de Sicile, surnommé *le Magnanime.* Il succéda à son père,

Ferdinand le Juste, en 1416. Désigné par Jeanne II, reine de Naples, pour son héritier, il fut obligé de disputer cet héritage à René d'Anjou. Il aima les lettres, accueillit dans ses États les savants bannis de Constantinople & fut poète à ses heures. Son plus grand défaut fut de se livrer à ses plaisirs. Il était amoureux aux dépens de ses sujets. En 1415, il avait épousé Marie, fille de Henri III, roi de Castille, & vivait avec elle en assez mauvaise intelligence. Il y a donc lieu de croire que le fond de cette Nouvelle est vrai. Toutefois il faut admettre que l'aventure se passa avant 1443, époque où Alphonse V s'empara du trône de Jeanne II; car, devenu roi de Naples, il ne fit pas venir sa femme dans cette ville.

Brantôme, *Dames gallantes*, Difc. I, raconte une Nouvelle à peu près semblable, mais dont la fin est beaucoup plus tragique.

1—40. — *Vng carneual.* — *Vng carefme entrant* (édit. 1558). On disait aussi *carefme prenant.* Cette expression était très usitée.

2—41. — *L'homme croit voluntiers ce qu'il veut.* — *Ce qu'il veoyt* (7576[2]).

3—41. — *Qui ne l'auoit encores loing perdu de vue.* — *Encore longtemps* (7576[2]).

4—42. — *Et pour ne perdre la préfence.* — *La préfence du Roy* (éd. 1558).

5—42. — *Delibera le rendre.* — *Penfa rendre la pareille au Roy* (éd. 1558).

6—43. — *Ie la préfère à toute aultre chofe.* — *Ma dame...* — *Le gentil homme luy dift : ma dame...* (éd. 1558).

7—46. — *Iouèrent la vengeance dont la paffion auoit été importable.* — M. Leroux de Lincy voit dans cette phrase une allusion aux mystères ou pièces de théâtre religieuses, dont les représentations étaient si fréquentes aux XV[e] & XVI[e] siècles. Le mystère de la *Vengeance* vient, dans l'ordre chronologique des faits, après les mystères de la *Paffion* & de la

Résurrection. Il contient la représentation des malheurs qui ont frappé les auteurs de la mort de Jésus-Christ, Ponce Pilate entre autres. Il se termine par la prise de Jérusalem & la destruction de cette ville. (Voy. t. II, p. 352 & suiv. de l'*Histoire du Théâtre-François*, des frères Parfaict.)

8—47. — *Voyant une tête de cerf qui estoit esleuée en la maison du gentil homme*. — C'est un usage fréquent en Italie & surtout à Naples; les cornes, & tout objet pointu en général, ont la propriété de détourner la *jettatura*, autrement dit le *mauvais œil*. Beaucoup d'Italiens superstitieux portent dans ce but des cornes en corail suspendues à la chaîne de leur montre.

9—47. — *Io porto le corno, ciascun lo vede; ma tal le porta, che non lo crede*. — Je porte les cornes, chacun le voit; mais tel les porte, qui ne le croit.

NOUVELLE QUATRIESME.

Cette Nouvelle est historique & se passa de 1520 à 1525. La reine de Navarre en fut l'héroïne. L'aventure se serait passée au château de Bonnivet en Poitou. Brantôme, qui connaissait admirablement la chronique scandaleuse de la cour de France, dit, dans les *Vies des Hommes illustres & grands Capitaines françois*, en parlant de l'amiral de Bonnivet: « Il y a vn conte, dans les *Nouuelles de la Reyne de Nauarre*, qui parle d'vn seigneur fauory d'vn Roy, qui, l'ayant conuié en vne de ses maisons, & toute sa court, auoit faict vne trappelle en sa chambre, qui alloit en la ruelle du lict d'vne grande princesse, pour coucher auec elle, comme il fist & y coucha; mais, comme dict le conte, il n'en tira que des esgratignures. Toutesfois c'est assauoir : ce conte est de luy, mais ie ne nommeray point la princesse. » Ce qui n'empêche pas Brantôme de la nommer à la page suivante.

« L'assertion de Brantôme est généralement regardée comme vraie, dit M. Leroux de Lincy. Il faut observer cependant que Marguerite a eu le soin de mettre dans son récit plusieurs circonstances de nature à dérouter les curieux : ainsi Marguerite n'était pas veuve de deux époux, puisque le Roi de Navarre lui a survécu; elle avait une fille de son second mariage, tandis que la princesse de Flandre mise en scène n'avait pas d'enfants vivants de ses deux époux. La tentative de l'amiral de Bonnivet ne peut avoir eu lieu qu'avant la bataille de Pavie (mars 1525), puisque ce beau & hardi séducteur y fut tué. En représentant la princesse comme veuve, Marguerite a eu sans doute la pensée de rendre moins criminelle la conduite du gentilhomme. »

1—51. — *Qui estoit la plus ioyeuse & meilleure compaignie qu'il estoit possible.* — *Qui estoit de ioyeuse vie, qui estoit la meilleure,* &c. (éd. 1558). — Marguerite, en effet, était entourée d'une cour joyeuse & savante. Bonaventure, des Perriers, J. de La Haye, Clément Marot, Gabriel Chapuis, Antoine Le Maçon, &c.

2—62. — *Tapissee par le hault, & si bien nattée.* — C'est-à-dire que les murs étaient tendus de tapis & le sol de nattes. Toutes les chambres luxueuses de l'époque étaient ainsi. Cette remarque est nécessaire pour bien comprendre le stratagème employé par l'amiral Bonnivet.

3—55. — *La dame d'honneur.* — Mme de Chastillon. — « Ce fut celle-là qui bailla ce beau conseil à cette dame & grande princesse, qui est escrit dans les *Cent Nouuelles* de la dite Reyne, d'elle & d'vn gentilhomme qui auoit coulé la nuict dans son lict par vne trapelle dans la ruelle, & en vouloit iouir; mais il n'y gagna que de belles esgratignures dans son beau visage; & elle s'en voulant plaindre à son frère, elle lui fit cette belle remonstrance qu'on verra dans cette Nouuelle, &c... Et si vous voulez sçauoir de qui la Nouuelle s'entend, c'estoit de la Reyne mesme de Nauarre & de lamiral Bonniuet, ainsi que ie le tiens de ma feue

grande mère : dont pourtant me femble que la dite Reyne n'en deuoit celer fon nom, puifque l'autre ne peut rien gagner fur fa chafteté. » (Brantôme, *Dames gallantes*, Difc. IV.)

4—56. — *Si vous le faictes pour voftre honneur.* — *Laiffez faire à l'amour & la honte qui le fçauront mieux tourmenter que vous & le faictes pour voftre honneur* (éd. 1558).

5—58. — *Le plus qu'elles peuuent.* — *Encores qu'ilz la fuient le plus qu'ilz peuuent* (7572[1]).

NOUVELLE CINQUIESME.

Aucune indication ne permet de préciser la date de cette aventure.

1—62. — *Coullon.* — Coulon, petit bourg situé sur la Sèvre niortaise, à 11 kilomètres de Niort environ.

2—64. — *Qui y allèrent fi bien accompaignez.* — *Eux & la iuftice s'y en allèrent* (7576[2]).

3—65. — *Les vns difoient : ces beaux pères.* — *Les vns difoient : fiez-vous en ces beaux pères* (7576[2]).

4—65. — *Et puis la veulent ofter à nos femmes.* — *Le mary difoit : ils n'ofent toucher l'argent la main nue & veulent bien manier les cuiffes des femmes, qui font plus dangereufes* (éd. 1558 & 1560).

5—65. — *Pleins de morts & de pourriture.* — Allusion à la parabole de l'Évangile.

6—65. — *Par les fruicts, cognoiffez vous quels arbres font.* — Parabole de l'Évangile. Marguerite, qui avait beaucoup de rapports avec les réformés, semble avoir pris l'habitude de citer textuellement & à tout propos les paroles de l'Évangile.

7—65. — *Gardien.* — On nommait ainsi le supérieur d'un couvent de Cordeliers.

8—65. — *Tant veu & leu de beaux exemples.* — Le Ms. 7576[a] ajoute : *qu'il eſt impoſſible qu'elles ne ſoient femmes de bien.*

9—66. — *Et qui, ſi fort preſſées, gardent ſoigneuſement leur chaſteté.* — L'éd. de 1558 ajoute : *que doiuent faire celles qui, ayant leur vie acquiſe, n'ont autre occupation que verſer es ſainctes lettres, & à ouyr ſermons & prédications, & à s'appliquer & exercer en tout acte de vertu ?*

NOUVELLE SIXIESME.

Bien que la reine de Navarre nous présente cette Nouvelle comme véritable, nous la retrouvons dans plusieurs conteurs du moyen âge :

Pierre Alphonse : *Diſcipline de Clergie,* ch. X, sect. VII, p. 48 & 123.

Geſta romanorum, cap. CXXII.

De la mauuaiſe Femme, Fabliaux de Legrand d'Auſſy, t. IV, p. 188.

Boccace : *Décaméron,* Journ. VII, Nouv. VI.

Les Cent Nouuelles nouuelles, Nouv. XVI, intitulée *le Borgne aueugle.*

1—68. — *Charles, dernier duc d'Alençon.* — Premier mari de Marguerite d'Angoulême, mort après Pavie, ce qui rapporterait les faits de ce récit avant 1525 (voir la note 2 de la Nouvelle I).

NOUVELLE HUICTIESME.

Le sujet de cette Nouvelle a été bien souvent traité par les conteurs français & italiens. Voici l'indication de quelques sources :

Le meunier d'Aleu, fabliau par Enguerrand d'Oisy. Fabliaux de Legrand d'Aussy, t. III, p. 256.
Boccace, *Decameron*, Journ. VIII, Nouv. IV.
Poggii, Facetiae : Vir sibi cornua pro mouens.
Novelle di Francesco Sacchetti, t. II, Nov. CCVI.
Les Cent Nouvelles nouvelles, Nouv IX.
Malespini, *Ducento Novelle*, Part. II, Nouv. XCVI.

Nous doutons, le *Décaméron* à part, que Marguerite ait eu connaissance de ces différentes sources.

1—77. — *En la comté d'Alletz.* — Aujourd'hui Alet, canton de Limoux, département de l'Aude.

2—78. — *Il ne gaignoit que le plaisir qu'apporte quelquefois la diversité des viandes.* — *Au change de quoy il ne gaingnoit sinon que la diversité des viandes plaist* (7572[1]).

3—78. — *N'auoient rien party ensemble.* — Cette phrase est évidemment altérée, il faudrait : *n'auoient rien qu'ils n'eussent party ensemble.*

4—80. — *Luy arracha vng anneau qu'elle auoit au doigt.* — *Et en se partant du lict, se ioua à elle, & se iouant, luy arracha vn anneau* (éd. 1558).

5—80. — *Me serois-ie bien faict cocu moy mesme.* — Plusieurs manuscrits portent : *Ne serois ie pas bien cocu moy mesme?*

6—82. — *Qui fut bien desesperé.* — *Esbahy & desesperé* (éd. 1558).

7—83. — *Hircan & Saffredent deuroient auoir belle paour.* — *Hircan & Saffredent ne vouldroient pourchasser les chambrières de leurs femmes* (éd. 1558).

8—85. — *Dagoucin, dist Hircan...* — Nous avons emprunté cette leçon au Ms. 7576[2]. D'autres manuscrits & l'édition de 1558 supprimaient cette phrase & portaient : *Dagoucin, dist Hircan, ie vous veulx dire que si nostre amour...* La leçon que nous avons suivie nous parait préférable, car

elle met dans la bouche de Dagoucin des paroles qui sont fort bien en rapport avec son caractère, & qui, par contre, peuvent paraître étranges dans la bouche d'Hircan.

9—85. — *La chose publique de Platon.* — La république de Platon, rêverie philosophique d'une application expérimentale fort douteuse.

10—86. — *Non loquendo, sed moriendo confessi sunt.* — Parole qui a sans doute donné naissance au dicton : « A ne pas parler on meurt sans confession. » La fête des Saints-Innocents, analogue à celle des fous, se célébrait le 28 décembre. Elle fut interdite à cause de ses excès.

11—86. — *Et ceulx de vostre oppinion ne meurent iamais.* — *Ha Saffredant! dist Dagoucin, où voulez vous donc estre aymé, puisque ceux de vostre opinion ne meurent iamais* (éd. 1558).

12—87. — *Vous puissent induire à y adiouster foy.* — *Vous y puissiez adiouster foy* (7572 [1]).

NOUVELLE NEUFVIESME.

L'aventure reproduite par cette Nouvelle, qui, au dire de a reine de Navarre, se serait passée trois ans avant l'époque où elle l'écrivit, c'est-à-dire vers 1544, se retrouve dans l'histoire d'un de nos premiers troubadours, Geoffroi Rudel de Blaye. Il vivait à la fin du XIIe siècle. Son imagination suppléant à sa vue, il devint amoureux de la comtesse de Tripoli qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Consumé par ce feu intérieur, le malheureux troubadour dépérissait à vue d'œil. Enfin n'y tenant plus, il s'embarqua pour aller voir sa bien-aimée. Arrivé en vue de Tripoli, les forces lui manquèrent pour descendre à terre, tellement sa faiblesse était grande. La comtesse apprenant cette aventure, en fut si touchée qu'elle vint elle-même visiter son amant

inconnu sur le vaisseau qui l'avait amené. Elle condescendit même à lui adresser quelques paroles bienveillantes. Le troubadour en ressentit une si grande joie qu'il en mourut sur-le-champ.

1—89. — *Qu'il n'auoit nulle pretente à mieulx se contenter.* — Le Ms. 7576[2] ajoute en marge les corrections suivantes: *Que celuy qui n'auoit auscune pretente à mieulx se contenter toutesfois;* ou : *Que celuy qui ne vouloit prétendre à mieulx s'en contentoit.* — L'édition de 1558 met : *Que luy qui l'auoit pretendue meilleure se contentoit très-fort.*

2—95. — *Car oncques place bien assaillie ne fut qu'elle ne fust prinse.* — *Ne fust pas bien assaillie sans estre prinse* (éd. 1559).

3—97. — *Le dernier reste m'est donné.* — *La dernière reste m'est donnée* (éd. 1558).

NOUVELLE DIXIESME.

« Nous avons tout lieu de croire, dit M. Leroux de Lincy, que cette Nouvelle a été inspirée à la reine de Navarre par quelque aventure advenue à la cour de Charles VIII & de Louis XII. La princesse, en déguisant les noms des acteurs principaux, a cependant mêlé à son récit des événements réels. Le début de cette Nouvelle pourrait même donner à penser que Marguerite a fait allusion à une aventure qui lui était personnelle. Cette comtesse d'Arande restée veuve, toute jeune encore, avec un fils & une fille, cela ressemble beaucoup à Louise de Savoie & à ses deux enfants. »

Nous nous associons pleinement à cette idée; toutefois nous sommes convaincus que l'aventure est personnelle à Marguerite & à l'amiral Bonnivet. Le portrait de Floride

se rapproche fort de celui de la reine de Navarre, & le caractère d'Amadour n'est pas sans ressemblance avec celui de Bonnivet. La mort même de ces deux personnages est presque identique.

1—98. — *En la comté d'Arande.* — Le comté d'Aranda appartenait alors à la maison d'Urrea.

2—98. — *Tollette.* — Tolède. Du latin *Toletum.*

3—99. — *En son chasteau de la Iasserye.* — L'édition de 1558 porte *Iafferye.*

4—99. — *Vice-roy de Cathaloigne.* — Catalogne. En 1496 ce vice-roi était Henri d'Aragon, comte de Ribagorce, duc de Ségorbe, dit l'*Infant Fortuné.*

5—99. — *Il auoit en sa compaignie.* — *Or auoit le viceroy en sa compaignie* (éd. 1558).

6—99. — *De gouuerner vne chose publique.* — *Vne republique* (éd. 1558).

7—101. — *Cathelan.* — Pour *Catalan.*

8—101. — *N'auoit rien de son patrimoine.* — *N'auoit pas grand bien de patrimoine* (éd. 1558).

9—101. — *Car il n'auoit nul moyen de parler à elle.* — *Le gouuerneur de Catalonne la venoit souuent visiter, & n'auoit garde de faillir Amadour à la Compagnie, pour auoir seulement le plaisir de parler à Florinde* (éd. 1558).

10—102. — *Laquelle auoit aueq Floride tellement conuersé.* — *Laquelle auoit esté nourrie d'enfance auec Florinde* (éd. 1558).

11—103. — *Elle n'ayt tous les cueurs des gentilz hommes.* — *S'il est possible que de ceste court elle n'ayt tous les cueurs des princes & gentils hommes* (éd. 1558).

12—104. — L'*Infant Fortuné.* — Quelques manuscrits & l'édition de 1558 écrivent *Enfant.* — Cet infant était, comme nous l'avons déjà dit à la note 4, Henri d'Aragon.

Son surnom lui venait de ce qu'il naquit en 1445, après la mort de son père. Il n'eut pas d'enfants de son mariage avec Guyomare de Castro & de Norogna. Le fils dont parle Marguerite n'aurait donc pu être qu'un bâtard. Cependant M. Leroux de Lincy dit que le fils de l'*Infant Fortuné* doit être Alphonfe d'Aragon, comte de Ribagorce, duc de Ségorbe, seul héritier mâle de la maison de Castille, proposé, en 1506, comme mari de Jeanne la Folle.

13—104. — *Le ieune duc de Cardonne.* — L'édition de 1558 écrit *Cadouce*. C'est une erreur évidente. Ce duc est le fils de Rémon Folch V. Ferdinand & Isabelle érigèrent en sa faveur le comté de Cardonne en duché.

14—105. — *La guerre recommença en Languedoc.* — Il serait plus juste de dire *en Rouffillon*. Cette province, sous les règnes de Charles VIII & de Louis XII, fut souvent le théâtre des guerres entre la France & l'Espagne.

15—105. — *Luy promift y faire fon debuoir*, — *Luy promit faire tout fon pouuoir* (éd. 1558).

16—106. — *Tandis que les trefues duroient entre les deux Roys.* — En 1497 & en 1503. Il est présumable que, pour rester dans la plus grande proximité des dates véritables, Marguerite veut parler de celle de 1503, qui dura quatre mois.

17—106. — *L'heritiere ducheffe de Medinaceli.* — Félix Marie, veuve du marquis de Priego, duc de Feria, sœur aînée de Louis-François de la Cerda, neuvième du nom, héritière des biens & titres de la famille de Medinaceli, après la mort de son frère, dernier duc de ce nom. Sous ce nom se cache Claude, fille de Louis XII, donnée en mariage à François d'Angoulème en l'année 1514.

18—106. — *Se conduifoit fi fagement & froidement.* — *Et finement* (éd. 1558).

19—107. — *Le plus de la lettre eftoit des recommandations à Floride.* — *Durant ce temps efcriuoit fouuent Amadour à fa*

femme, mais le plus fort de la lettre estoit des recommandations à Florinde (éd. 1558).

20—109. — *Comtesse de Palanos.* — Les éditions portent *Pallamons.* Dans plusieurs autres endroits de la Nouvelle, comme on le verra, les manuscrits écrivent Palamos. C'est probablement la bonne orthographe. Nous ignorons ce qu'était ce comté.

21—110. — *M'amye, ie vous supplie me conseiller.* — *Madame, ie vous prie me vouloir conseiller* (éd. 1558).

22—110. — *De m'adresser en lieu qu'il ne m'appartient de regarder.* — *L'vne parce que i'attendois par long seruice vous en donner l'expérience; l'autre parce que ie doubtois que penseriez vne grande outrecuidance en moy (qui suis vn simple gentil homme) de m'adresser en lieu qui ne m'appartient de regarder* (éd. 1558).

23—115. — *Où il ne demande rien dauantage que la perseuerance.* — *Que la persuasion* (éd. 1558).

24—116. — *Amadour estima par cette parolle qu'elle estimoit qu'il prenoit plaisir.* — *Amadour iugea par...* (éd. 1558).

25—117. — *Je ne sçaurois entreprendre de vous compter par le menu.* — Ces mots manquent dans le Ms. 7572[1].

26—117. — *Saulce.* — Aujourd'hui Salces, à 24 kilomètres de Perpignan. Parmi les nombreux siéges que cette ville soutint à cette époque, le plus important eut lieu en 1503.

27—117. — *Luy donnast Auanturade sa femme pour compaignye.* — *Luy donnast sa femme pour compagne* (éd. 1558).

28—118. — *Luy poursuiueyrent que.* — *Luy promirent que* (éd. 1558).

29—118. — *Quand Floride se veid seule après le departement.* — *Quand Florinde seule ouyt le departement* (éd. 1558).

30—118. — *Ne sceut trouuer moyen de le faire aller seullement iusques à son logis. Amadour arresta à Barselonne.* — Le

Ms. 7572[4] met deux points après *logis* & continue ainsi la phrase : *qu'il fut cause qu'il n'arresta à Barselonne.*

31—119. — *Car mon compte seroit assez long pour employer toute vne iournée.* — *Car au lieu de compte faudroit faire vn bien grand liure* (éd. 1558).

32—119. — *Le duc de Nageres.* — Pierre-Maurique Lara, comte de Trevigno, créé duc de Nagera par Ferdinand & Isabelle.

33—119. — *L'on n'oyoit en toutes les escarmouches crier que Nageres.* — Le cri de guerre ou cri d'armes servait soit à donner un signal, soit à se reconnaître dans la mêlée, soit à rallier les soldats & ranimer leur courage. Il n'appartenait qu'aux chevaliers ayant droit de porter bannière. Outre ces cris particuliers il y avait le cri général, celui du souverain ou du commandant en chef. Tantôt le cri de guerre était une phrase, comme celui des rois de France : *Mont joye saint Denis;* tantôt il indiquait la maison d'où le chevalier était sorti, comme celui des rois de Navarre : *Bigorre,* ou des sires de Beaujeu : *Flandres;* tantôt c'était une pensée, une devise, comme celui des comtes de Champagne : *Passavant le meillor;* tantôt, comme dans le cas présent, il consistait dans le simple nom de famille. Ce dernier cri d'armes était la propriété de l'ainé. Dans les armoiries on le plaçait au-dessus du cimier dans un listel ondoyant, aux couleurs de l'écu.

34—119. — *Faisoient la guerre l'vn contre l'autre.* — *Faisoient la guerre guerroyable* (7572[4]).

35—119. — *Enuoya vn grand nombre de fustes & autres vaisseaux.* — Cette phrase manque dans le Ms. 7572[4]. Les fustes ou flûtes étaient de légers bâtiments fort en usage dans la Méditerranée.

36—120. — *La maison qu'il tenoit forte contre eulx.* — *De mettre le feu à Palamons & le brusler en la maison où il tenoit fort contre eux* (éd. 1558).

37—123. — *L'amour qu'elle portoit au filz de l'Infant Fortuné.* — *Lequel congnoissant son grand & honneste cueur & l'amour qu'elle luy portoyt* (7572[1]).

38—123. — *Le Roy estoit deliberé de luy presenter le pal.* — C'était l'usage dans les États barbaresques d'empaler les esclaves chrétiens qui refusaient d'embrasser l'islamisme.

39—125. — *Dont il tomba en telle tristesse.* — *En telle maladie* (éd. 1558).

40—126. — *Se laissa tumber entre ses bras.* — *Et se disant se laissa tumber...* (éd. 1558).

41—128. — *Maintenant que vous l'estes.* — *Maintenant que vous estes mariée* (éd. 1558).

42—128. — *Qu'il a merité de perdre le tout ensemble.* — Nous avons préféré ici la leçon de l'édition de 1558 à celle des manuscrits qui n'offrent qu'une seule phrase : *car, par la force d'amour, ie vous ay si bien gaignée que celuy qui, &c.*

43—128. — *Ne peuuent pecher quoi qu'ils fassent.* — Ce *quoy qu'ils fassent* est en correction dans le Ms. 7576[2].

44—128. — *Ie m'en vais & n'espere iamais de vous veoir.* — Tout ce passage, depuis : *Quant l'amour force le corps & le cueur,* n'est pas dans les éditions de 1559 & 1560. En son lieu & place on lit les phrases suivantes : *Ne doubtez point que ceux qui ont eprouué les forces d'amour ne reiettent le blasme sur vous, qui m'auez tellement raui ma liberté & esblouy mes sens, par vos diuines graces, que ne sçachant desormais que faire ie suis contrainct de m'en aller sans espoir de iamais vous reueoir : asseuré toutesfois que quelque part où ie sois, vous aurez tousiours part du cueur qui demeurera vostre a iamais, soit sur terre, soit sur eau, ou entre les mains de vos plus cruels ennemis.*

45—130. — *Et vous deliberiez en quelque lieu.* — *Parquoy vous fault quant & quant rompre l'esperance que vous auez iamais eue en moy & vous deliberer qu'en quelque lieu...* (éd. 1558).

46—130. — *Qui fust morte en ceste rencontre.* — *En telle rouynne* (éd. 1558).

47—133. — *Frise.* — Drap de frise, grosse étoffe de laine noire. Aujourd'hui on donne ce nom à des toiles de Hollande venant de la province de Frise.

48—134. — *Et conclud d'ainsy faire.* — *Au hazard de laquelle il se mettoit, sa pensée conclue & deliberée feit tant* (éd. 1558).

49—134. — *Le grand gouuerneur.* — Le vice-roi de Catalogne.

50—134. — *Locatte.* — Aujourd'hui Leucate, bourg du département de l'Aude, situé sur un étang qui porte le même nom, à 31 kilomètres sud de Narbonne.

51—134. — *Et se feit commander.* — *Et se hazarda de...* (éd. 1558).

52—138. — *Vostre meschante volunté.* — *Vostre meschanceté & appetit desordonné* (éd. 1558).

53—139. — *Ainsi comme vous auez veu.* — *Ainsy que vous auez ouy* (ibid.).

54—140. — *Elle n'eust iamais esté oye.* — *Elle ne l'eust point oye* (ibid.).

55—141. — *En ce disant print congé d'elle.* — *De luy* (ibid.).

56—141. — *En volunté de n'en bouger.* — *De s'en venger* (ibid.).

58—142. — *Le Roy de Grenade.* — Pour les besoins de son récit, peut-être aussi pour dérouter encore mieux le lecteur, Marguerite a confondu les faits. Le dernier roi de Grenade, Mahomet-Boabdil, fut chassé de ses États en 1493. Ce titre de roi de Grenade ne pouvait donc être pris, à l'époque où parle la reine de Navarre, que par un chef de révoltés prétendant à la succession des rois maures. De nombreuses révoltes eurent lieu en effet. Celle de 1500 à 1501

fut même si redoutable que Ferdinand en personne marcha dans les Alpujares.

58—142. — *Le Roy y enuoya le prince son fils.* — Ferdinand & Isabelle n'avaient pas de fils. Il y a donc tout lieu de croire que Marguerite désigne ainsi leur gendre, Philippe d'Autriche, dit le Beau, mari de Jeanne la Folle.

59—142. — *Duc d'Albe.* — Frédéric de Tolède, marquis de Coria, à qui Ferdinand donna la ville de Huesca pour le remercier de ses services. Il mourut en 1527.

NOUVELLE ONZIESME.

Cette Nouvelle, qui se trouve la dix-neuvième de l'édition de 1558, a été remplacée dans celle de 1559 & les suivantes par les *Propos facétieux d'un cordelier en ses sermons.* Nous la donnons en appendice.

1—153. — *Madame de La Tremoille.* — Anne de Laval, cousine de Marguerite d'Angoulême, qui avait épousé en 1521 François, seigneur de La Tremoille.

2—153. — *Nommée Roucex.* — *Roubex* (7576[a]); *Roncei* (7576[b. c.]); *Roncey* (éd. 1558).

3—153. — *Sa maistresse estoit alliée aux Cordeliers.* — L'édition de 1558 ajoute *de Thouars.* Ce qui nous a fait supposer que Mme de La Tremoille était Anne de Laval, puisque son mari était vicomte de Thouars.

4—156. — *Qui ne pense pas si legierement.* — *Qui ne s'en passe pas si legierement* (7572[1]).

NOUVELLE DOUZIESME.

Cette Nouvelle doit son origine à un des faits les plus célèbres de l'histoire de Florence, qui se passa en 1537.

1—157. — *Vn duc de la maison de Medicis.* — L'édition de 1558 supprime le nom. Il s'agit du fils naturel du duc d'Urbin, Alexandre de Médicis, créé duc de Toscane par Charles-Quint en 1531.

2—157. — *Fille baſtarde de l'Empereur.* — L'édition de 1558 ajoute : *Charles-Quint.* — Cette fille est Marguerite d'Autriche. Elle avait eu pour mère Marguerite de Varagest. Son mariage avec Alexandre de Médicis eut lieu en 1535.

3—157.—*Attendant ſon aage.* —L'édition de 1558 ajoute : *plus meur.*

4—158. — *Saige & honneſte dame, laquelle eſtoit ſeur d'vn gentil homme que le duc aimoit comme lui meſmes.* — Ce gentilhomme est son cousin Lorenzino de Médicis. Il avait deux sœurs, Landamnie & Magdeleine. Elles épousèrent les deux frères : Pierre & Robert Strozzi. Tout en ignorant de laquelle il est ici question, nous constatons que la parenté de la dame & de Lorenzino n'est pas signalée par les historiens de Florence.

5—160. — *N'eſtoit prinſe par force.* — *Ou par force* (éd. 1558).

6—163. — *La mauuaiſe conſcience rendoit crainctif.* — *La mauuaiſe conſcience duquel* (éd. 1558).

7—165. — *Bien écoutée.* — *Bien eſtimée* (7576 *).

8—166. — *La belle dame ſans mercy.* — Titre d'un poème de métaphysique amoureuse d'Alain Chartier. Voici les vers auxquels il est fait allusion :

Si gracieuſe maladie
Ne met gueres de gens à mort,
Mais il ſiet bien que l'on le die,
Pour pluſtoſt attraire confort.
Tel ſe plaint & tourmente fort,
Qui n'a pas les plus aſpres deulx ;
Et s'amours griefue tant au fort,
Mieulx en vault vng dolent que deux.

9—168. — *Par la vertu.* — *Quand nous commencerons à l'honneur & à la vertu* (7572[1]).

10—168. — *Que d'en idolatrer comme d'vn ymaige.* — *Que d'en idolatrer comme plusieurs autres* (éd. 1558).

NOUVELLE TREIZIESME.

Le sujet de cette Nouvelle nous paraît historique, bien que nous ne soyons pas encore arrivés à découvrir les noms des personnages mis en scène. Le voyage de la cour en Normandie est peut-être une allusion à l'entrée de François Ier & de sa mère à Rouen, le 1er octobre 1517.

1—172. — *Parloit d'vn cheval.* — *Et en voulant parler d'vn nauire parloit d'vn cheual* (éd. 1558).

2—172. — *La croix.* — On plantait des croix aux bords des chemins pour guider les voyageurs. C'est une allusion à cet usage.

3—174. — *Nostre Dame de pitié.* — La Vierge représentée avec le corps de son fils sur les genoux.

4—179. — *Ceste doubteuse voye.* —

Ce diamant fuis celuy qui m'enuoye
Entreprenant ceste doubteuse voye.
(Éd. 1558.)

5—182. — *Nommé Iehan.* — Nous croyons, dit le bibliophile Jacob, qu'il s'agit ici du baron de Malleville, Parisien, qui périt sur la côte de Syrie, près de Beyrouth (qu'on appelait alors *Baruth* en français), dans une expédition contre les Turcs, & dont Clément Marot a composé l'éloge funèbre dans ses *Complainctes.*

6—186. — *Ne la condamnez pas sans l'oyr.* — *Sans la voir* (7576[2]). — Ne serait-il pas question de Marguerite elle-même?

7—187. — *Comme vous verrez par vne histoire très veritable.* — L'édition de 1558 termine ainsi : *Ie vous remercie, dist Simontault, car en me donnant vostre voix, ie serois bien mal gracieux si ie refusois à m'acquitter en l'endroit d'vne tant honneste compaignie.*

NOUVELLE QUATORZIESME.

L'aventure de cette Nouvelle, qui est historique, doit se placer entre les années 1501 & 1503.

1—188. — *Chaumont.* — Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, neveu du cardinal d'Amboise, gouverneur de Milan en 1506.

2—188. — *Bonniuet.* — Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, amiral de France. Il est le héros de plusieurs des Nouvelles de l'*Heptaméron.*

3—189. — *Vne des plus braues & belles dames qui fust poinct dans la ville.* — La senora Clerice. — Brantôme, dans ses *Capitaines François,* dit, en parlant de Bonnivet : « Ce fust luy seul qui conseilla au Roi François de passer les monts & de suiure M. de Bourbon, ayant laissé Marseille, non tant pour le bien & le seruice de son maistre, que pour aller reuoir vne grande dame de Milan, & des plus belles qu'il auoit faicte pour maistresse quelques années de deuant; & en auoit tiré plaisir & en vouloit retaster. On dit que c'estoit la *senora Clerice,* pour lors estimée des plus belles dames de l'Italie; voylà qui le menoit. I'ay ouy dire ce conte à vne grande dame de ce temps là, & qu'il en auoit fait cas au Roy de ceste dame, & luy en auoit faict venir l'enuye de la voir & coucher avec elle : & voylà la principale cause de ce passage du Roy, qui n'est à tous cogneue. »

4—189. — *Mettre la paille au deuant & l'arrester.* — Ex-

pression proverbiale fondée sur ce qu'on peut arrêter un cheval en lui présentant du fourrage.

5—196. — *Dont l'amitié dura, selon la coustume, comme la beauté des fleurs des champs.* — Bonnivet passait pour l'homme le plus volage & l'amoureux le plus inconstant qui fût au monde.

NOUVELLE QUINZIESME.

Brantôme, dans le Discours I des *Dames gallantes*, rapporte une aventure à peu près semblable.

1—202. — *La consolation de sa maistresse.* — Cette maîtresse ne serait-elle pas Marguerite elle-même?

2—206. — *Ne pouuant passer par le banc, saulta sur la table.* — *Et ne pouuant passer au long d'vn banc, s'escoula au long d'vne table* (éd. 1558).

3—207. — *Dès le soir mesme elle enuoya prier ce gentil homme de la venir veoir de nuict.* — *Car le soir mesme, elle, estant retournée coucher en vne autre chambre, auec d'autres damoiselles & ses gardes, enuoya prier, &c.* (éd. 1558).

4—213. — *Par le desespoir de ne pouuoir iamais estre aymée de vous.* — L'édition de 1558 porte seulement : *Or iugez, monsieur, sans fauueur lequel de nous deux est le plus punissable ou excusable ou vous ou moy. Ie m'estime homme sage ne experimenté qui ne vous donne le tort veu que ie suis ieune & ignorante, desprisée & contemnée de vous.*

5—217. — *Voylà deux escus que ie vous donne, lesquels sont dans vng papier, car ie sçay bien que vous n'y oseriez toucher.* — Tous les frères mendiants : jacobins, augustins, franciscains & carmes, ne pouvaient toucher ni or ni argent. En mettant les écus dans du papier, on tournait les règlements de l'ordre.

6—217. — *Ce cordelier, bien aise de ses deux escuz, s'en va à trauers les champs le grand galop.* — Dans l'édition de 1558, au lieu de cette phrase, on lit simplement : *Vous en alliez à trauers les champs le beau galop.*

NOUVELLE SEIZIESME.

Au sujet de cette Nouvelle, voir Brantôme, Discours VI des *Dames gallantes.*

1—222. — *Chaulmont.* — Voir la note 1 de la Nouvelle XIV, page 293.

2—228. — *Et celles seules le sçauent qui ont experimenté combien durent telles opinions.* — *Et celles le sçauent qui l'ont experimenté & combien telles opinions durent* (éd. 1558).

NOUVELLE DIX-SEPTIESME.

L'aventure qui forme le sujet de cette Nouvelle est historique. Il est présumable qu'elle se passa en juillet 1521 dans la forêt d'Ardilly, lors du séjour de François Ier à Dijon.

1—231. — *Un comte d'Allemaigne nommé Guillaume.* — Le comte Guillaume de Furstenberg. — « Il feruit le Roy François, dit Brantôme, l'efpace de fix à fept ans auec de belles compaignies toufiours montans à fix & fept mille hommes : mais après fi longs feruices ou pluftoft rauages & pilleries, il fut foupçonné d'auoir voulu attenter fur la perfonne du Roy, dont i'en fais le conte ailleurs. Et, pour le mieux encore fçauoir, on le trouuera dans les *Cent Nouuelles de la Reyne de Nauarre,* Marguerite, où l'on peut voir

à clair la valeur, la generosité & la magnanimité de ce grand Roy, & comme de peur l'autre quitta son seruice & s'en alla à l'empereur. Et sans qu'il estoit allié de madame la Regente, à cause de la maison de Saxe, d'où est sortie celle de Sauoye, possible eust-il couru fortune si le Roy eust voulu; mais il voulut faire parestre en cette occasion sa magnanimité plustost que de le faire mourir par iustice. »

Dans une autre circonstance, où le comte Guillaume fut arrêté comme espion, François Ier lui pardonna encore, après l'avoir considéré non comme tel, mais comme prisonnier de guerre. On trouva à la cour que le roi le traitait beaucoup mieux qu'il ne valait.

2—231. — *Le gouuerneur de Bourgoigne, seigneur de la Trémoille.* — Louis II, sire de la Trémoille, vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460 & mort à Pavie en combattant. Il avait alors soixante-cinq ans. On le surnomma le *chevalier sans reproches* & il portait comme devise une roue avec ces mots : *Sans sortir de l'ornière*. En 1488, sous Charles VIII, il gagna la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, & s'empara du duc d'Orléans. Quand ce dernier monta sur le trône sous le nom de Louis XII, il garda ce vaillant capitaine auprès de sa personne, en lui disant cette phrase devenue célèbre : « Ce n'est pas au roi de France de venger les injures du duc d'Orléans. »

3—233. — *Robertet.* — Florimond Robertet, trésorier de France & ministre des finances sous Charles VIII, Louis XII & François Ier, mourut en 1522. Son honorabilité & sa droiture lui valurent un signe particulier sur son blason. Ce signe lui fut octroyé dans les circonstances suivantes:

Le capitaine Sandricourt était dans le cabinet de Louis XII & Robertet s'y trouvait; Sandricourt parlait vivement des exactions des gens de justice & de finances : « Toutes les plumes volent, dit le bon roi en souriant. — *Fors vne, fors vne,* » dit gravement Robertet en montrant la sienne. Et le roi, pour lui rendre justice, voulut qu'il chargeât d'un vol de sable ses armoiries qui étaient d'azur à bande d'or & trois étoiles d'argent, & qu'il prît pour devise *fors vnge*.

4—235. — *D'vn maiſtre dont il ne cognoiſſoit pas encores les complexions.* — D'après une lettre écrite par Marguerite à son frère & portant la date de 1536, il paraîtrait que Guillaume de Furstenberg témoigna quelques regrets de ses trahisons : « Le comte Guillaume, écrit-elle, m'a dit que ie eſcripue qu'il y a bien difference de purgatoire honteux d'Italie au paradis glorieux de ce camp ; & m'a dict des fautes paſſées que i'ayme mieulx qu'il vous compte que moy. »

Dans « la Marguerite de la Marguerite des princeſſes » nous lisons encore ce passage, qui tendrait à démontrer que le comte porta la peine de sa déloyale conduite :

Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu,
En maudiſſant par mine & par honte
Les ennemis, tant que nul n'en tient compte.
Ce que l'on voit par le comte Guillaume,
Lequel ſeruant le roi & ſon royaume,
S'eſtoit fait riche, crainct & fort eſtimé ;
Mais maintenant fuitif, pouure & blaſmé,
Peult bien penſer dont ſon honneur venoit
Qui riche, heureux, & crainct le maintenoit.

NOUVELLE DIX-HUICTIESME.

Brantôme, dans ses *Dames gallantes,* Discours I, raconte une histoire à peu près semblable.

1—243. — *S'il eſtoit de ceulx qu'vn chapitre nomme* de frigidis & maleficiatis. — C'est le ch. xv du liv. IV des *Décrétales* du pape Boniface VIII. Il s'agit ici des peines prononcées par plusieurs conciles & reproduites dans les *Capitulaires* contre ceux qui essayaient de *nouer l'aiguillette* des nouveaux mariés soit par des sorts, soit par des conjurations magiques. Rabelais parle aussi de ce chapitre. Cham

passe pour l'inventeur du nouement de l'aiguillette qui rend impuissant soit l'homme, soit la femme. Platon en parle dans les *Lois*. Au XVIe siècle, ce maléfice était très fréquent, si bien que le cardinal du Perron fit insérer, dans le *Rituel d'Évreux*, des prières contre l'aiguillette nouée. Nous croyons curieux de donner, comme spécimen des bêtises humaines, la formule du nouement de l'aiguillette que l'on trouve au chapitre premier des *Admirables Secrets du petit Albert* : « Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier & qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge avec un lacet de fil blanc & le pauvre homme sera impuissant aussitôt. » L'on trouve, du reste, plus de cinquante manières de nouer l'aiguillette, toutes dans le goût de celle-là. Ovide & Virgile indiquent des procédés qui ressemblent assez à l'envoultement. On prévient ce maléfice soit en portant une bague dont le chaton est formé par l'œil droit d'une belette, soit en mettant du sel dans sa poche ou des sous marqués dans ses souliers lorsqu'on sort du lit, soit, selon Pline, en frottant de graisse de loup le seuil & les poteaux de la porte qui ferme la chambre à coucher. Le *Petit Albert* conseille de manger un pivert rôti avec du sel bénit, ou de respirer la fumée de la dent d'un mort jetée dans un réchaud. Il existe encore dans les villages des gens qui croient à ces formules. Pauvres hères que l'imagination frappée rend impuissants & qui crient au sortilége.

APPENDICE.

Cette Nouvelle figure à la place de la XIe dans toutes les éditions, depuis celle de 1559.

1—249. — *Sainct Martin le Beau.* — Saint-Martin-le-

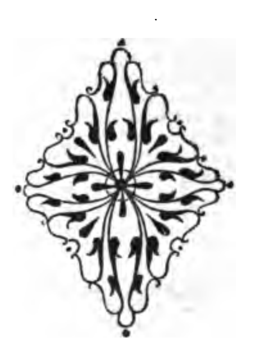
Beau est dans l'arrondissement de Tours, à 8 kilomètres d'Amboise.

2—249. — *Jeudy abſolut.* — Le jeudi saint.

3—251. — *Des échinées.* — D'après M. Paul Lacroix, on estimait beaucoup en cuisine les échinées aux pois. C'étaient des languettes de chair & de lard découpées sur le dos d'un porc frais.

4—252. — *Auoient tels predicateurs en plus grande reuerence que ceux qui les prechoient purement & ſimplement le ſainct Euangile.* — Les prédicateurs catholiques de l'époque pimentaient leurs sermons de plaisanteries ordurières, & mêlaient les saints & les filles de joie pour s'assurer l'attention de leur auditoire. Ceux qui prêchaient pour la réforme étaient d'une grande sévérité de parole & d'une grande chasteté d'expression.







TABLE

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, rue du Bac, 83.


3 2044 018 797 258



